

# MON MARIAGE

par JULIE BORIUS



PRIX :

1<sup>f</sup> 50

COLLECTION  
STELP

Editions du  
Petit Echo de la  
Mode

P. ORSONI

Directeur

7. Rue Lemaignan

PARIS (XIV<sup>e</sup>)

**Vous dites, Mesdames,  
qu'il est impossible d'être élégante !**

lorsqu'on possède un budget de toilette très limité.  
**VOUS CHANGERIEZ VITE D'AVIS** si vous con-  
naissiez les ressources précieuses qui vous sont offertes par

# L'ALBUM DE LA MODE SIMPLE

qui paraît 4 fois par an.

Abonnements : 1 an, 3 francs ; Etranger, 3 fr. 50.

Le numéro de 36 pages : 0 fr. 75 -:- Franco poste : 0 fr. 90.

Cette publication a été créée spécialement pour servir de guide aux femmes obligées d'apporter une grande circonspection dans leurs achats et de surveiller de très près toutes leurs dépenses de toilette. Dans cet album, vous ne trouvez que des modèles simples et dont la coquetterie ne réclame pas de garnitures compliquées. Toutes les parures nouvelles, qu'il s'agisse de robes du jour, de robes du soir, de toilettes de mariée, de toilettes d'intérieur, de blouses, de déshabillés, de manteaux, de vêtements pour fillettes, garçonnets et messieurs, ont été combinés avec une science sans pareille, pour donner à la silhouette une élégance aussi séduisante que s'il s'agissait du costume le plus riche. *Vous y trouverez aussi deux pages de travaux de dames avec modèles grandeur d'exécution.*

Procurez-vous l'Album de la Mode Simple, mesdames, si vous avez le souci de votre élégance et si vous désirez que l'achat de vos parures nouvelles de printemps ne soit pas une lourde charge pour votre budget de maison.

Les patrons de tous les modèles existent en pochettes, taille 44, ou à l'âge indiqué pour les Enfants, 1 fr. 25 chacun. Etranger, 1 fr. 50. Ils se font aussi sur mesures aux prix indiqués dans chaque explication.

## Toutes les Nouveautés de la Saison

sont données par nos

### Albums des Patrons Français "Echo" pour Dames ou pour Enfants

Nos Albums sont uniques en leur genre. Les Couturières et les Dames confectionnant leurs toilettes et celles de leurs enfants assurent qu'ils leur sont indispensables parce qu'ils contiennent le plus grand choix de toilettes nouvelles, simples, élégantes et pratiques.

Nos Albums se composent de 60 pages, grand format, dont 26 en couleurs. Sur ces 26 pages de couleurs, 8 sont hors texte sur papier fort. Elles feront de belles affiches pour les couturières. La couverture est en papier de grand luxe, artistement illustrée de 2 pages en trichromie du plus ravissant effet.

Les Albums des Patrons Français "Echo" sont indispensables à chaque dame qui veut se tenir au courant de la Mode ; leur place est chez toutes les couturières et tous les commerçants qui emploient les journaux de Modes, car ils en sont les plus avantageux et les plus pratiques.

Chaque Album en vente partout : 3 francs.

Franco par poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

### L'Album des Patrons Français "Echo" paraît quatre fois par an

Savoir : Album pour Dames, 15 février, 15 août.

Enfants, 15 mars, 15 septembre.

Abonnements. — On peut s'abonner indifféremment aux deux Albums pour Dames ou aux deux Albums pour Enfants ou aux quatre Albums aux prix suivants :

Aux quatre Albums :	FRANCE et COLONIES.	12 fr. 50
—	ETRANGER.	13 fr. 50
Aux deux Albums :	FRANCE et COLONIES.	6 fr. 50
—	ETRANGER.	7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV).

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oubliée sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

## La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir .. .. l'imagination. .. ..

## La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de .. .. qualité littéraire. .. ..

## La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie environ un .. .. volume chaque mois. .. ..

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. L'Héroïque Amour, par Jean DEMAIS.
2. Pour Lui ! par Alice PUJO.
3. Rêver et Vivre, par Jean de la BRÈTE.
4. Les Espérances, par Mathilde ALANIC.
5. La Conquête d'un Cœur, par René STAR.
6. Madame Victoire, par Marie THIÉRY.
7. Tante Gertrude, par B. NEULLIÈS.
8. Comme une Épave, par Pierre PERRAULT.
9. Riche ou Aimée ? par Mary FLORAN.
10. La Dame aux Genêts, par L. de KÉRANY.
11. Cyranette, par Norbert SEVESTRE.
12. Un Mariage "in extremis", par Claire GÉNIAUX.
13. Intruse, par Claude NISSON.
14. La Maison des Troubadours, par Andrée VERTIOL.
15. Le Mariage de Lord Loveland, par Louis d'ARVERS.
16. Le Sentier du Bonheur, par L. de KÉRANY.
17. A Travers les Seigles, par Hélène MATHERS.
18. Trop Petite, par SALVA du BÉAL.
19. Mirage d'Amour, par CHAMPOL.

---

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 90

Six volumes au choix, franco. .. .. 9 fr. 90

Les volumes 1, 2, 3, 4, 5, dans un joli emboîtement recouvert d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs ; *Etranger*, 8 fr. 75

Les volumes 6, 7, 8, 9, 10, dans un joli emboîtement recouvert d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs ; *Etranger*, 8 fr. 75

Les volumes 11, 12, 13, 14, 15, dans un joli emboîtement recouvert d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs ; *Etranger*, 8 fr. 75

Les volumes 16, 17, 18, 19, 20, dans un joli emboîtement recouvert d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs. *Etranger*, 8 fr. 75

---

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

C92543

JULIE BORIUS



MON  
MARIAGE



Editions du "Petit Écho de la Mode"

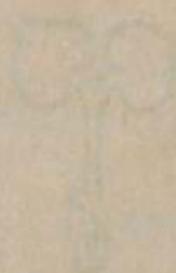
P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)

С. ПЕТЕРБУРГ

МОН

МАРТА



# MON MARIAGE

---

*Journal de Malcy.*

Paris, 9 mai.

Je me marie, la chose est décidée.

Pour le croire il me faut encore — c'est si nouveau — regarder ma bague de fiançailles: une améthyste entourée de petits diamants.

Elle est très belle, mes amies le trouvent ; moi.. Oh! c'est singulier tout ce qui se passe dans ma tête. Moi, n'est-ce pas mal de le penser et encore plus mal de l'écrire? Je me figurais qu'une bague de fiançailles c'était tout autre chose.

Non que la pierre ne soit de la plus belle eau et la monture des plus fines. On me l'a fait choisir, d'ailleurs, et c'est précisément ce qui m'a déplu.

L'intention était bonne. Puisque c'est moi qui devais la porter, il fallait avant tout qu'elle fût à mon goût; mais j'aurais mieux aimé qu'aussitôt nos premières promesses échangées, mon fiancé fût allé tout seul chez le bijoutier et qu'il fût revenu m'offrir un

anneau d'or surmonté d'une pierre que nous n'aurions évalué ni l'un ni l'autre.

Je ne le lui dirai pas, je ne le lui dirai jamais, à moins que plus tard, dans très, très longtemps, quand nous serons vieux, à l'âge où l'on revit dans le passé, je laisse échapper cette confidence; mais je serai peut-être alors si bien accoutumée à ma bague que je ne penserai plus à ma folie d'aujourd'hui.

Allons mon améthyste, tenez-vous tranquille, tâchez d'occuper un peu moins de place dans ma cervelle, rappelez-vous que noblesse oblige, que vous ne devez pas être le vulgaire caillou qui fait dérailler une imagination de jeune fille. Vous êtes un lien très doux de confiance, et je vous aime, ma bague de fiançailles.

Tante dit que je fais un mariage de raison.

Pour tante, d'ailleurs, tout est raisonné, tout est calculé, tout est pesé.

Elle case chaque chose de la vie dans un compartiment spécial qu'elle étiquette à sa manière.

Quand j'ai perdu mes parents et que je suis venue vivre chez elle, elle m'a dit:

« Malcy, tu vas avoir dix ans, c'est l'âge où l'on commence à s'occuper très sérieusement de l'éducation des petites filles, mais comme à leur sortie de pension leur premier soin est d'oublier tout ce qu'on leur a enseigné, je trouve inutile de te soumettre à la loi ordinaire, et j'ai l'intention de ne te faire apprendre que ce qui te sera indispensable. Une de

mes amies, très bon professeur de français, t'aidera, par ses conseils, à former ton style, car une femme doit savoir tourner une lettre; elle doit aussi savoir compter, tenir un ménage, coudre, faire ses robes, toutes choses que je ne veux pas te faire négliger, mais nous nous en tiendrons là pour le moment, sans oublier toutefois le catéchisme; car la religion doit être la base de ton existence.

« Sois pieuse; pour la vie future c'est nécessaire, pour la vie présente c'est une consolation et une force. Pour supporter les épreuves de la vie, il faut savoir s'agenouiller devant Dieu.

« Sois pieuse... quant à la musique, le dessin, l'histoire, les langues vivantes, les hautes mathématiques, la géographie, etc., quand tu auras quinze ans et que tes goûts se seront affirmés, tu choisiras les branches qui te plairont et tu les travailleras à ta guise. »

Ce programme, qui eût été déplorable si l'on avait eu affaire à une paresseuse, me réussit à merveille.

Pendant les cinq années de congé que ma tante lui accordait si libéralement, mon intelligence non surmenée se nourrit du désir d'apprendre.

J'enviais mes amies qui, toutes, suivaient des cours ou allaient en pension, et je me serais volontiers procuré des livres en cachette si ma tante n'avait exercé sur moi une surveillance qui me sauva.

Je l'en remercie, car si je m'étais mêlée de

m'instruire seule, j'aurais couru grand risque d'enchevêtrer les unes avec les autres mille notions diverses qu'on aurait eu beaucoup de peine à débrouiller, tandis que j'arrivai à mes quinze ans l'esprit inculte, mais vierge d'idées fausses, et comme la terre n'était pas mauvaise, que le temps la bêchait depuis cinq ans, et qu'un certain sentiment de honte de mon ignorance y creusait des sillons, les premières semences fructifièrent rapidement. Je me mis à travailler avec ardeur ; je rattrapai promptement les années perdues ; je voulus tout savoir ; j'appris au moins à bien savoir.

Cette phase de ma vie, qui dura trois ans, fut un enchantement. Des professeurs intelligents et sûrs me guidaient dans des sentiers que je parcourais curieuse. Je regardais la science comme un gros bouquet dont chaque fleur devait être pour moi l'objet d'une étude ; j'en cueillis quelques-unes, mais je ne croyais pas en avoir fait encore une récolte suffisante quand ma tante arrêta mon beau zèle d'herboriste en me montrant un nouveau côté de la vie que mon cœur aurait gagné à découvrir tout seul.

Mais là est le tort de mon éducation : on a toujours tout fait pour moi, tout prévu.

Tante, un matin, entra dans la salle d'études où M. Démarec me donnait ma leçon d'histoire.

Le coude sur la table, l'oreille droite appuyée sur mon poing, pose qui dénote toujours chez moi la plus grande attention, je suivais

son développement sur la révolution française envisagée dans son ensemble, quand ma tante parut.

Comme elle assistait rarement à mes leçons, je fus très surprise de la voir; mais je me rappelai que nous étions au premier du mois, date à laquelle elle venait elle-même régler avec M. Démarec.

Je ne m'attendais guère à ce qu'elle allait dire, et je fus aussi étonnée que contrariée quand elle annonça à mon professeur que mon éducation était terminée et que je prenais ce jour-là ma dernière leçon.

Tout aussi interloqué que moi, car il savait mieux que personne qu'il avait encore pas mal de choses à m'apprendre, M. Démarec exprima son regret de perdre une de ses meilleures élèves. Il était vraiment ému. Je l'étais davantage, car où il ne voyait qu'une élève de moins, je voyais toute une vie changée, et dès qu'il fut parti, je me retournai vers ma tante, et je lui demandai :

— Mais que vais-je donc faire alors ?

— Te marier, me répondit-elle sans préambule.

— Me marier, moi, grand Dieu, me marier, moi !

Je courus à une glace et je me vis en tenue d'écolière; un grand tablier à manches recouvrait ma robe de drap loutre; mes cheveux, dont la nuance blonde me sembla jolie, étaient nattés et enroulés sans aucune grâce, sans l'ombre de coquetterie.

En y portant la main pour tirer par-ci par-là une mèche trop lisse et l'ébouriffer de façon à détruire l'harmonie de cette coiffure de pensionnaire, je m'aperçus que mes doigts étaient maculés d'encre.

Je me fis à moi-même si peu l'air d'une fiancée que je ne pus que répéter en joignant les mains avec un geste incrédule :

— Me marier, moi, me marier !

— Je ne vois pas ce qui t'étonne, reprit ma tante, comment, à dix-huit ans, l'idée ne t'est-elle pas encore venue que tu pourrais te marier ?

— J'avais autre chose à faire, répondis-je, songez que je suis en retard de cinq ans pour mes études.

— C'est une lacune que tu as comblée en trois ans, et tes professeurs affirmer que tu es supérieure en instruction à la plupart des jeunes filles. Je dois t'en féliciter, mais je n'en suis nullement surprise, car je comptais sur ma méthode pour amener ce résultat. Donc te voilà au point où je voulais te voir arriver ; il faut maintenant fermer tes livres et penser à ton avenir. Ecoute-moi bien. Il y a, mon enfant, deux sortes de mariages : le mariage d'inclination, et celui qu'on est convenu d'appeler le mariage de raison.

J'exprimai le regret que cette seconde sorte de mariage fasse partie du code social ; la première seule suffisait à mon sens ; mais évidemment je n'ai pas le sens commun, car ma tante me regarda comme on regarde une petite fille

qui parle sur un sujet auquel elle n'entend rien.

Je baissai la tête un peu confuse. Si je n'entendais rien à la question mariage, que ne me laissait-on à mes livres et à mes professeurs!

Ma tante continua du ton de pédagogue qu'elle prend pour émettre une idée qu'elle juge indiscutable :

— Le mariage de raison, le seul dont j'aie à t'entretenir, car c'est le seul qui ménage des chances de bonheur, est une union en vue de laquelle les parents ont tout combiné afin d'éviter aux deux jeunes gens un de ces réveils de lune de miel qui font de leur vie un long martyre. Tu feras un mariage de raison en épousant M. Paul Gautry.

— Ah! le mari est trouvé, dis-je en prêtant l'oreille au nom qui allait devenir le mien.

— Oui, et j'ai tout lieu de croire que j'ai eu la main heureuse, et que j'assure ton avenir sur une base solide. M. Gautry est riche.

— Oh! cela! dis-je dédaigneusement.

— C'est justement parce que tu ignores la valeur de l'argent qu'il n'est pas mauvais que ton mari t'apporte de bons billets de banque dans son portefeuille.

J'étais accablée sous la raison de ma tante.

Elle continua:

— Il est fils unique, et ses parents sont disposés à recevoir sa femme comme une fille bien chérie. Vous vivrez ensemble, ce qui est encore une sécurité.

Ceci m'allait moins.

Il ne m'avait pas fallu beaucoup de temps pour me faire à l'idée du mari; en somme, mes dix-huit ans n'étaient pas du tout incompatibles avec le mariage, mais à la pensée de la vie en commun avec mon beau-père et ma belle-mère, je réprimai un soupir.

Enfin, puisqu'il fallait une sécurité et qu'ils en feraient l'office, je ne devais pas me plaindre : argent, famille, double sécurité, en effet, elle était solide la base!

— Il est magistrat, reprit ma tante, et il a devant lui une belle carrière, son nom est très estimé dans le barreau qu'ont illustré plusieurs de ses parents.

Tout cela c'était la raison, oh! mon cœur pourquoi m'instruire si vite, et pourquoi me mettre sur les lèvres cette question sans doute indiscreète puisqu'à son professeur de mariage l'élève nouvelle n'osa pas la poser : « M'aime-t-il ? »

— Entre les deux familles tout est à peu près entendu, reprit ma tante, M. et Mme Gautry qui habitent Tours, ta future résidence, viennent de louer près de chez nous un appartement où ils vont passer quelques semaines, le temps de tout conclure. Ils arrivent demain avec leur fils.

Je l'ai vu. Cela remonte à huit jours. Il est très bien physiquement, a une jolie moustache, l'air bon; mais un peu trop sérieux.

Je n'en sais pas plus sur lui. La demande a été faite et j'ai dit oui.

Voilà en deux mots mon histoire et celle de ma bague d'améthyste.

Paris, 15 mai.

J'ai un peu peur de lui, et ce qui est assez curieux, c'est que de son côté il semble, lui aussi, avoir peur de moi.

Je croyais... mais au fait je n'avais pas d'opinion. Dans les bouquins que je compulsais on ne parlait pas de mariage, et je n'ai jamais lu de romans.

A quoi d'ailleurs cela m'eût-il servi ? l'étude du cœur des autres nous apprend-elle à connaître notre propre cœur, et surtout cet autre cœur dans lequel il nous faut pénétrer en étranger ?

Nos amis réciproques nous connaissent, Paul et moi, mieux que nous ne nous connaissons mutuellement. Ils savent de notre caractère ce que nous serons forcés d'apprendre ou de deviner. Ils connaissent de notre vie non seulement ces grandes lignes qui forment le fond du mariage de raison, mais ces petits riens, ces défauts dont on n'a pas parlé parce qu'ils ne sont pas des vices, ces petites qualités qu'on a omis d'énumérer parce qu'elles ne sont pas des vertus, mais qui sont, à mon avis, la vertu même, celle qui fait le charme du foyer.

Je meurs d'envie parfois de dire à Paul :

« Je ne suis pas du tout ce que vous croyez, et quand vous arrivez passer la soirée avec une

petite Malcy qui s'est faite jolie pour que vous la regardiez, mais qui n'a guère parlé parce que vous l'intimidez, vous ne connaissez ni la Malcy d'hier, ni celle de demain. C'est celle-là cependant qu'il vous faudrait connaître pour savoir si vous ne vous trompez pas en lui confiant votre bonheur. »

Si j'osais lui parler ainsi, peut-être à son tour se montrerait-il expansif, peut-être me dirait-il :

« Malcy, ce monsieur, qui arrive cérémonieusement tous les jours passer quelques heures près de vous, sait rire malgré ses moustaches, et il cache sous son air sérieux des fusées de pensées joyeuses. »

Mais nous ne nous disons rien, il fait le fiancé, moi la fiancée, un peu comme on joue à la *dame* quand on est petit.

Paris, 18 mai.

Hier, un peu plus — mais ce plus a manqué — un peu plus nous nous serions parlé à cœur ouvert.

Pour la première fois depuis nos fiançailles, nous nous sommes trouvés seuls dans le jardin.

J'y étais, ne rêvant à rien, ou à tout... à lui sans doute, quand il est arrivé, envoyé par Adèle, notre vieille bonne, qui lui avait dit qu'il m'y trouverait avec ma tante.

Cependant elle savait très bien que ma tante était allée visiter son fruitier — elle a beau-

coup d'ordre et sait à un fruit près le chiffre de sa récolte — mais Adèle nous regardait du coin de l'œil d'un air qui voulait dire: « Je vais laisser ces pauvres enfants un peu ensemble, ils doivent avoir bien des choses à se dire. »

— Mademoiselle, commença Paul.

Et comme je ne l'appelle Paul que dans l'intimité de ce petit cahier, je lui répondis:

— Monsieur.

Mais il avait l'air si embarrassé que je pris un peu d'assurance.

— Mademoiselle, j'ai à vous demander une chose...

— Laquelle, monsieur, parlez, suis-je donc si intimidante?

Et à la pensée que je pouvais intimider qui que ce fût, le rire me gagna.

Il sourit, et il allait parler quand ma tante m'appela:

— Malcy! Malcy!

— Me voici, répondis-je en accourant, suivie par Paul.

Et comme la question était sans doute pour moi toute seule et que nous ne nous sommes pas retrouvés en tête à tête, j'ignore ce qu'il voulait me demander.

Paris, 25 mai.

Longue séance ce matin chez le tapissier.  
Devant aller vivre chez mes beaux-parents,

je n'ai à choisir que l'aménagement de ma chambre et celui de mon petit salon, mais j'y ai mis plus de temps que s'il s'était agi d'une installation complète.

Cela tient à ce que nous étions tous ensemble. Chacun donnait son avis. Il s'est même élevé au sujet de la teinte du salon une légère discussion.

Tante penchait pour le bleu ; or, ma chambre étant bleue, je ne puis me vouer à cette nuance.

Ma future belle-mère avait une préférence marquée pour le jonquille.

J'aurais assez aimé cette couleur ; mais je vis que la choisir serait contrarier ma tante qui me disait : « Fais ce que tu voudras », d'un air piqué.

Incontestablement, choisir entre le bleu et le jonquille c'était choisir entre ma belle-mère et ma tante. Prendre une de ces nuances, ce n'était pas affirmer mon goût, mais prononcer une défaveur pour la teinte dédaignée.

Comme moyen terme, je choisis du gris.

— Ce sera fort laid, me dit ma tante, le gris est une teinte demi-deuil.

Son mot a fait rire mon beau-père — car mon beau-père aussi était présent, d'aussi graves questions ne peuvent se traiter qu'en présence de la famille au grand complet — donc mon beau-père se mit à rire, mais au mot demi-deuil ma belle-mère, qui est superstitieuse, a déclaré qu'il vaudrait mieux décider autre chose, et je me suis rabattue sur du vieux rose, avec l'assentiment de Paul.

En rentrant, j'ai trouvé un superbe bouquet blanc.

Paul fait des folies pour les fleurs. J'ai voulu le modérer, mais ma belle-mère m'a dit en m'embrassant: « Il est d'usage de fleurir les fiancées. »

Et je laisse ensevelir sous des fleurs ma vie de jeune fille.

Paris, 1<sup>er</sup> juin.

Je ne sais pas du tout ce qui se passe, je ne puis rien préciser, mon impression est basée sur des sensations très vagues et cependant il se passe quelque chose d'anormal, j'en suis certaine.

Ce matin, au milieu de notre déjeuner, on a remis à tante une lettre qu'elle a lue devant moi et qu'elle a repliée aussitôt sans m'en dire la provenance.

C'est son droit, et je n'entends pas du tout m'immiscer dans ses affaires au point qu'elle ne puisse recevoir une lettre sans me la communiquer, mais en temps habituel, avant même de l'ouvrir, reconnaissant l'écriture ou le timbre, elle me disait: « C'est de telle ou telle personne, » et cette fois la lettre n'arrivait pas par la poste, et en courant à la signature, tante a fait un geste de surprise aussitôt réprimé, puis, après l'avoir lue très lentement, elle l'a fait disparaître dans sa poche.

Nous devons aller ensemble faire des courses dans la journée.

Vers trois heures, au moment de sortir, elle a paru changer soudain d'avis, et elle m'a dit :

— Je réfléchis que j'ai à mettre en ordre plusieurs choses dans la maison, je préfère ne pas sortir. Il y a longtemps que tu as promis à ton amie Lisette d'aller la voir, et, depuis tes fiançailles, tu n'as pas pu mettre ton projet à exécution, pourquoi ne te ferais-tu pas conduire chez elle ?

Quelque simple, quelque impromptu que parût ce plan, il me sembla que ma tante l'avait prémédité, ou, qui plus est, qu'elle l'avait conçu quand elle avait reçu cette lettre au déjeuner.

Je n'avais guère envie d'aller chez Lisette; c'est cependant une bonne fille, mais elle est frivole au dernier point, et je prévoyais que j'allais avoir à lui faire l'énumération de mes cadeaux et à lui décrire les merveilles de ma corbeille.

Certes, je ne suis pas insensible aux gâteries dont on me comble, mais ce joyeux cliquetis d'argenterie et de bijoux, ce froufrou d'étoffes soyeuses, toutes ces jolies gaietés qu'on sème sous mes pas, ne me font pas oublier la gravité de l'acte qui va terminer mes fiançailles, et me créer, de moitié avec Paul, de nouvelles responsabilités.

Aussi étais-je peu disposée à m'entretenir de chiffons; j'y fus obligée cependant, l'insistance de tante a été telle que j'ai dû me résoudre à obéir.

Lisette n'a pas dû me trouver aimable, car je lui répondais du bout des lèvres, ma pensée étant ailleurs et mon esprit cherchant vainement à résoudre cette énigme: « Pourquoi tante ne m'a-t-elle pas montré la lettre? Pourquoi m'a-t-elle en quelque sorte intimé l'ordre de sortir sans elle? »

Quand je suis rentrée, Adèle m'a dit que ma tante avait eu dans la journée la visite de Paul. Je fus de plus en plus étonnée, car habituellement Paul ne vient pas sans être certain de me trouver, et j'attendis le soir avec impatience, m'imaginant que de toute cette journée de mystère il allait ressortir quelque chose... qui sait? peut-être une surprise, un cadeau pour moi.

Une fiancée ne doit pas se trop préoccuper des conciliabules qui se tiennent à son insu. Paul avait pu aussi avoir à causer avec tante. Qu'y avait-il de surprenant à ce qu'il soit venu?

J'étais sortie!... une simple et fortuite coïncidence sans doute.

Mes appréhensions tombèrent d'elles-mêmes quand, le soir, j'entendis le coup de sonnette de Paul.

Qu'avais-je cru? qu'il ne viendrait pas? et tout cela reposant sur quoi? sur une lettre... une sortie... une visite... moins que rien, trop en somme.

Mais était-ce encore un effet de mon imagination? Il me sembla que Paul n'était pas tout à fait le même que les jours précédents. Comme

il nous dit que ses parents avaient été subitement rappelés à Tours pour affaires, je supposai que c'était cette affaire qui le préoccupait aussi.

Il se retira plus tôt que de coutume; je trouvais tante un peu froide envers lui, et elle ne joignit pas ses instances aux miennes pour le retenir.

Paris, 4 juin.

Eh bien! ma fâcheuse impression persiste, elle s'accroît même.

Je trouve singulier que mes beaux-parents, étant partis si précipitamment, ne m'aient pas écrit un mot. Il est vrai que leurs affaires les absorbent peut-être beaucoup.

Paul est venu un instant après le déjeuner, un instant seulement, et il avait encore son air soucieux qui me met une ride sur le front.

Quant à tante, je ne sais pas du tout ce qui lui prend; elle a une mine étonnante, elle parle souvent seule et me pose parfois des questions étranges sur ma future famille.

— Ne trouves-tu pas que ta belle-mère se mêle toujours de ce qui ne la regarde pas?

— Mais je la trouverais au contraire bien désintéressée si elle ne s'occupait de rien.

— Ton beau-père n'est pas très distingué, et c'est aussi très malheureux qu'ils n'aient qu'un fils, toute leur attention sera concentrée sur lui, et, par suite, sur toi, et alors ta belle-

mère ne te ménagera ni les conseils ni les observations.

— Cela doit faire partie du mariage de raison.

Mais tante se montait à froid, et je ne savais comment la calmer.

Qu'a-t-elle en tête, où veut-elle en venir ?

Paris, 7 juin.

Je terminais ma toilette ce matin quand ma tante est entrée dans ma chambre.

— Comme tu as de beaux cheveux ! s'est-elle écriée.

Elle m'a si souvent vu les cheveux sur le dos que cette exclamation m'a étonnée.

— Et, continua-t-elle, je ne comprends pas ta belle-mère à qui j'ai entendu dire qu'elle te trouve mal coiffée.

Cela me vexa ; je fais tout ce que je peux pour me bien coiffer, et M. Démarec ne reconnaîtrait plus son élève.

— Elle trouve aussi, reprit ma tante, que tu ne t'habilles pas à ton avantage ; je remarque, du reste, qu'elle a un caractère fâcheux, elle est toujours prête à voir le mauvais côté des choses ; les gens ainsi faits non seulement ne sont pas heureux, mais ils ne font pas une existence agréable à ceux qui les entourent.

Je restais là, au milieu de la chambre, ne songeant plus à relever mes cheveux et écou-

tant ma tante énumérer tous ses griefs et toutes ses craintes.

— Malcy, continua-t-elle en s'asseyant d'un air songeur sur un fauteuil, je me demande si tu seras heureuse.

La foudre, tombant à mes pieds, ne m'aurait pas émue davantage.

Si je serais heureuse! tante doutait de mon bonheur! mais alors, pourquoi me marier? le bonheur n'était-il pas la conséquence forcée du mariage de raison?

Oh! à ce moment-là, j'ai souffert comme si on me déchirait quelque chose dans le cœur.

Alors tante m'a tendu les bras et je m'y suis blottie en fermant les yeux pour ne pas voir ce spectre de malheur qu'elle venait d'évoquer. Je me sentais à l'abri sur ce cœur original mais affectueux et tendre, et nous sommes restées longtemps ainsi, elle me pressant plus fort quand je lui demandais: « Vous croyez, tante, que je serai malheureuse? » et moi ne me lassant pas de lui demander, dans l'espoir qu'elle me donnerait une réponse rassurante.

Mais j'attendis en vain, et je pleurai.

Elle m'embrassa, en me recommandant d'avoir en elle toute confiance. Malgré cela, je reste troublée par la crainte qu'elle a émise que je puisse être malheureuse.

Etre malheureuse!... que sera-ce? pleurer toute la journée, n'avoir plus de tranquillité, être sans cesse persécutée par mon beau-père, par ma belle-mère, par Paul peut-être...

Cependant, pourquoi songerait-il à m'épouser si c'était pour me rendre malheureuse? son père et sa mère ont-ils donc un tel besoin d'avoir une fille à tyranniser? Ils paraissent bons, cependant.

A ce petit cahier qui est à moi toute seule, je puis dire tout ce que je pense, sans feinte, sans détour.

Il est possible que je sois différente des autres jeunes filles, et que je sois trop enfant, trop naïve; mais sur la question du bonheur on n'est jamais trop naïve; il est une chose que je veux, et à tout prix, c'est être heureuse; et je me croyais si sûre de l'être avec Paul!

Paris, 8 juin.

Paul est venu hier nous faire ses adieux. Ses parents, retenus à Tours pour plus longtemps qu'ils ne le prévoient, le rappellent près d'eux.

— Combien de jours resterez-vous absent? lui ai-je demandé, un peu émue de ce brusque départ.

— Je ne sais pas au juste, m'a-t-il répondu évasivement. Soyez certaine que mon plus ardent désir est de revenir sans tarder.

— Au revoir, lui-ai-je dit, et à bientôt, le plus tôt possible.

Il m'a serré les mains en murmurant « adieu » et il m'a laissée sous l'impression plus accentuée que les jours précédents qu'il se passe

quelque chose d'anormal, que nos fiançailles ne suivent pas leur cours.

— Tante, ai-je dit dès qu'il fut sorti du salon, tante, pourquoi part-il, le savez-vous?

— Mon Dieu! Malcy, dans quel état te met ce départ, ne dirait-on pas que tu es menacée d'un malheur.

— Je ne sais pas de quoi je suis menacée, mais il me semble que le mot n'est pas trop fort, et que je suis entourée de ténèbres. Me jurez-vous qu'il reviendra?

— Je ne puis te jurer qu'il ne lui arrivera pas un accident, que personne ne peut prévoir, un train peut dérailler...

— Sans doute, mais ce n'est pas cela que je veux dire ni que je redoute: a-t-il l'intention de revenir? ses parents, en le rappelant, n'ont-ils pas un but?

— Voilà une question dont la réponse regarderait Mme Gautry.

Ce mot « Mme Gautry » me frappa, tante disait ordinairement « ta future belle-mère », et je trouvais qu'elle la déposédait de son titre et de ses droits.

Mais encore tout ceci n'est-il pas très naturel?

Je tâche de me calmer. C'est, du reste, ce que j'ai de mieux à faire, puisque je ne puis obtenir de tante aucune réponse.

Paris, 12 juin.

Mon mariage est rompu.

Pourquoi? je me le demande comme il y a un mois je me demandais pourquoi j'étais fiancée.

Tante a tout fait, les préliminaires et le dénouement. Elle avait choisi M. Paul Gautry et elle m'avait dit: « Accepte d'être sa femme, ce mariage est convenable. »

Aujourd'hui elle me dit: « Je m'étais trompée, je crains que tu ne sois malheureuse. »

Et j'ai rendu la bague d'améthyste.

Pourtant, devant moi-même, j'avais déjà engagé ma foi, et chaque minute de mes fiançailles formait un chaînon qui nouait l'heure présente à celle qui allait venir.

Avait-on le droit de le briser sans m'en demander l'autorisation?

Je crains que non et cela ne me semble pas loyal. Enfin, je ne m'y connais sans doute pas, et tante doit avoir de graves raisons pour avoir pris ce parti.

J'ai la tête en feu, je sais à peine ce que j'écris. Je ne comprends qu'une chose, j'étais fiancée, je ne le suis plus. Tante a ôté de mon doigt la bague qu'elle y avait laissé mettre. Etait-ce dans son programme d'éducation, et me permettra-t-elle au moins de reprendre un absorbant travail qui pourra me distraire et m'aider à retrouver le calme?

Reprenez votre élève, M. Démarec, elle n'est pas d'âge encore à apprendre la vie. Ensei-

gnez-lui ce qu'ont fait les générations passées.  
Il en est temps encore peut-être.

Paris, 16 juin.

Eh bien ! non, c'est trop tard.

J'ai essayé cependant, j'ai rouvert mes livres ; mais que me fait la destinée des hommes illustres lorsque je vois si peu clair dans ma propre destinée !

Quelque chose en moi s'est brisé, et je voudrais supprimer de mon existence ces semaines pendant lesquelles on a ouvert à mon imagination et à mon cœur des horizons qui leur étaient inconnus.

Je ne me reconnais plus moi-même. Je passe des journées soit à errer sans but dans la maison et dans le jardin, soit inerte dans ma chambre.

Mon travail m'ennuie, les ouvrages manuels m'ennuient, j'ai voulu essayer de m'occuper de ménage, mais tout me pèse. Pour me donner la tâche de les remettre en ordre, je vide de fond en comble tous mes meubles : cahiers de devoirs, livres de classe, objets de toilette, lettres d'amies, tous ces mille riens d'autrefois qui sont des souvenirs, je jette tout pêle-mêle au milieu de ma chambre, et la plupart du temps, lasse à l'avance de l'occupation que je viens de me donner, je les replace dans l'armoire, sans les ranger, n'ayant d'autre désir que de ne rien faire, de me reposer.

Me reposer de quoi? l'inaction ne m'empêche pas de souffrir.

Ce matin, dans mes bouleversements de tiroirs, j'ai retrouvé une gerbe de fleurs fanées.

De chacun de mes bouquets je gardais une petite branche, et j'ai voulu voir si elles auraient, comme la rose de Jéricho, la propriété de s'ouvrir.

Il m'a semblé que mon bonheur futur y était attaché, que, si mon bouquet flétri reflleurissait mon cœur aussi reflleurirait. J'ai rempli d'eau un vase au-dessus duquel j'ai un instant tenu mon bouquet suspendu, mais je ne l'y ai pas plongé, car s'il allait ne pas s'ouvrir!

Paris, 26 juil.

Une chose qui me coûte beaucoup ce sont les compliments de condoléance que je reçois.

Mes amies viennent toutes me voir, et elles m'abreuvent de consolations dont je n'ai vraiment que faire.

— Pauvre petite! ce qui t'arrive là est bien désagréable, mais as-tu raison de te tant désoler? M. Gautry a un air sévère qui, à ta place, m'aurait fait peur.

— Et la belle-mère donc, remarqua Cécile, jamais tu n'aurais pu t'entendre avec elle.

— Tu es très grande, Malcy, m'a dit Lisette, je suis sûre que ton fiancé ne te venait pas à l'épaule, vous n'auriez pas formé un joli couple.

— Le fin mot doit être une question d'ar-

gent, n'est-ce pas? on dit sa mère très intéressée.

Oh! j'aurais voulu me boucher les oreilles et les forcer à se taire, mais j'étais obligée de tout entendre. Je voudrais partir, voyager. Je fais tout ce que je peux pour y décider tante; mais elle n'y paraît pas disposée.

Elle a, de tout temps, été casanière, et plus elle vieillit, plus j'ai de peine à obtenir que nous passions l'été à la campagne. Il est vrai que nous sommes parfaitement logées, et que notre hôtel, qui avoisine les Champs-Élysées, est entouré d'un jardin qui est un vrai petit parc; mais j'aime assez le mouvement, et le changement d'air fait toujours du bien.

J'éprouve actuellement le désir de me dépayser complètement. Adèle me comprend et elle se ligue avec moi contre tante.

Bonne Adèle! comme elle s'est montrée délicate et pleine de tact dans cette circonstance; ce n'est qu'une domestique, mais son affection pour moi, qu'elle a élevée, lui fait deviner ce qu'il faut dire ou taire.

Entre tante et moi il y a au contraire quelque chose de tendu. Le temps nous rendra sans doute notre intimité, mais cette intimité était faite de ma part d'une confiance maintenant ébranlée, de sa part à elle de tendres épanchements que j'évite, car je ne pourrais y répondre en toute franchise.

Je lui en veux de me laisser dans une aussi complète ignorance de la cause de la rupture

de mon mariage. Pour quelle raison me l'avoir cachée ?

Je ne l'ai questionnée qu'une seule fois, et elle m'a répondu d'un ton si sec que je n'avais aucun compte à lui demander et que je devais m'en remettre complètement à elle, que je ne suis plus revenue sur ce sujet; mais mon imagination travaille et se donne libre carrière, elle se forge mille chimères, et elle cherche, sans y parvenir, à démêler les motifs qui ont pu amener la situation si inattendue dans laquelle je me débats.

Je me surprends à me désespérer, désirant par-dessus tout savoir la vérité, dût cette révélation m'atteindre au cœur même de mes sentiments.

Paris, 4 juillet.

J'ai enfin gagné mon procès et nous allons partir.

Tante a en Bretagne des amis qui nous recevront avec plaisir s'il faut en croire les lettres affectueuses par lesquelles, chaque printemps, ils nous invitent à aller les voir.

Nous n'avions jamais répondu à leurs pressantes instances et, encore cette année, tante les avait déclinées en donnant le prétexte de mon prochain mariage; mais la rupture de mes fiançailles lui permet de revenir sur sa décision, et comme nous ne doutons pas d'une réponse favorable, nous faisons nos malles.

Je ne m'illusionne nullement, je ne m'amuserai pas à Plodeuc. Le comte de Trémaz a quatre-vingts ans et ses filles sont amies et contemporaines de ma tante. L'une d'elles, Mlle Olympe, passe pour très originale; elle vit en recluse dans le château et quitte peu sa chambre. Les distractions doivent faire complètement défaut; mais cette solitude m'attire.

Dans ma disposition actuelle il m'eût été pénible de me transporter dans un milieu bruyant. Là, dans ce vieux château, entre des têtes grises, dans ce pays dont le ciel, souvent voilé, donne aux points de vue un reflet de tristesse, je retrouverai le calme et peut-être l'oubli.

Je le désire de toute mon âme.

✓ Nous resterons absentes pendant deux ou trois mois.

Adèle gardera la maison, et j'entends ma tante lui recommander des nettoyages à fond, une guerre à outrance à la poussière. Moi, si je l'osais, je la prierais de respecter cette salle d'études qui m'a si longtemps servi de chambre de jeux et dont chaque tache d'encre sur la boiserie, chaque écaille de parquet, chaque recoin, me retrace une scène de ma vie heureuse. Je lui demanderais de ne pas soulever la poussière qui recouvre mes impressions d'enfant; je lui dirais: « Passez bien délicatement le plumeau sur ces modestes témoins de mes jeunes années et de mes premières joies, devant les désillusions qui commencent, gardez-

moi mes cahiers et mes livres; je veux intacts mes souvenirs et mon passé. »

Paris, 7 juillet.

Nous avons reçu une lettre du comte nous assurant de la satisfaction qu'il aura à nous recevoir et nous nous mettrons en route demain matin, sans perdre de temps.

Je me demande si j'emporterai ce petit cahier.

N'ai-je pas tort de continuer à écrire mes impressions ?

Le mieux ne serait-il pas de déchirer ce journal à son début et d'effacer ainsi toute trace de ce qui vient de se passer ?

M'appesantir sur mes propres sentiments, n'est-ce pas revenir sur un sujet que je dois bannir ?

Voyons, le laisserai-je, l'emporterai-je ?

Si je tirais au sort ! mais de quelle façon ? je ne suis pas d'humeur à aller jouer *au doigt mouillé* avec Adèle ; et, au fait, pourquoi m'en séparer, pourrai-je jamais oublier ce qui, aujourd'hui, me tient tant au cœur et n'est-ce pas un soulagement pour moi d'en parler à ce confident discret ?

C'est décidé, je t'emporterai, mon petit cahier.

Entre tes pages, impunément, je pourrai laisser tomber une larme, personne ne s'apercevra que le papier est humide. Malcy pleu-

rant, qui donc s'en douterait? Malcy, c'est le rire et l'entrain!

Tu sais, toi, que Malcy pleure souvent. Ah! si tu pouvais parler, m'expliquerais-tu ce dédale de mon cœur auquel je ne comprends rien?

C'est entendu, tu feras le voyage et je te dirai tout. Viens, partons ensemble.

Château de Trémaz, 8 juillet.

Nous voici arrivés, mon petit cahier, et bien vite je te sors de ma malle, car j'ai besoin de causer.

Sais-tu que le soleil est un grand indifférent? Il se voile quand nous sommes heureux, il brille dans nos jours de tristesse et ne semble pas plus se préoccuper de nous que si nous n'étions pas la partie importante de la Création.

N'a-t-il pas éclairé aujourd'hui de ses plus gais rayons le coin du wagon où je m'étais blottie, songeuse, rêvant moins au voyage présent qu'à celui que je devais faire ce jour même avec Paul.

C'était la date que nous avions fixée pour notre mariage, et, malgré moi, pendant toute la matinée, je m'étais retracé ce qu'aurait été cette journée si... si... enfin si tout n'avait pas été rompu, et je me voyais en toilette blanche, montant au bras de mon tuteur, un vieil oncle qui ne s'est jamais beaucoup occupé de moi, mais qui serait venu pour la circonstance, mon-

tant, dis-je, au bras de mon tuteur l'église que je devais redescendre avec mon mari.

Paul... M. Gautry, veux-je dire, y a-t-il songé, lui ? non, sans doute, les hommes n'ont pas, comme nous, cette corde sensible du souvenir qui vibre si longtemps et si douloureusement. Je voudrais savoir ce qu'il pense de moi, s'il y pense seulement. J'aurais voulu qu'on me laissât au moins le voir, lui parler, m'expliquer, me disculper, car il m'accuse peut-être, il me classe dans la catégorie des femmes poupées et fantasques.

Qui sait s'il ne regarde pas cette rupture comme un caprice de ma part ? Oui, je donnerais beaucoup pour savoir ce qu'il pense.

Me voilà de nouveau plongée dans ce sujet que je dois fuir !... Que disais-je ? ah ! oui, que le soleil baignait dans son coin de wagon une ex-fiancée qui pensait qu'à pareil jour ce voyage eût pu être son voyage de noces.

Mais cette fois je veux rire et cela ne me va pas du tout ; revenons donc à mon départ sans réflexions personnelles.

A cinq heures le train arriva à Kersun, petite station bretonne qui dessert le village de Plo-deuc, dont le château de Trémaz est la principale habitation.

Nous trouvons à la gare une antique calèche, et un domestique, vieux comme les rues, s'approche et nous demande si c'est bien nous qu'attend son maître, le comte de Trémaz. A notre réponse affirmative, il nous présente une lettre dans laquelle le comte s'excuse

près de ma tante de ce que son grand âge l'ait empêché de venir au-devant de nous jusqu'à la gare; il excuse aussi ses filles, Mlle Olympe et Mlle Augusta, retenues l'une pour cause de santé, l'autre par ses occupations domestiques.

Je ne regrettai pas d'ailleurs de voir s'éloigner le moment de faire la connaissance de nos hôtes; il m'aurait fallu causer tout le long de la route, tandis que je pouvais admirer le paysage, jouir de cette belle promenade, et pendant que ma tante s'extasiait sur le moelleux des coussins et sur la douceur des ressorts de la calèche, par la vitre abaissée je regardais cette riche campagne bretonne qui me plaisait par sa sauvagerie.

Plodeuc est à une demi-lieue de la mer, et je me réjouissais des courses que je pourrais faire si on me laissait un peu de liberté.

Les deux chevaux enlevèrent la route et, au bout de trois quarts d'heure, nous entrions, par une simple barrière de bois peinte en vert, dans une grande allée bordée d'ormeaux. L'allée, qui n'en finit plus, serait un peu sépulcrale si, à droite et à gauche, ne s'étendaient des prairies et des champs où des vaches rumaient le plus paisiblement du monde.

Au bout de cette allée s'élève la maison qui, en fait d'architecture, ne mérite guère son nom de château; elle est basse et massive, il n'y a pas de perron; le rez-de-chaussée ouvre de plain-pied sur le jardin.

A la porte apparut un grand vieillard très maigre, très ridé, un vrai Mathusalem. Il nous

accueillit avec une grâce toute chevaleresque, et il nous fit entrer.

— Vous trouvez peut-être un peu étrange d'être aussi cavalièrement reçues, nous dit-il d'un air enjoué, mais croyez que ce n'est pas un manque de politesse. Si Augusta n'était pas allée au marché, vous auriez fort risqué de jeûner toute la semaine et, des lois de l'hospitalité, il faut sacrifier celles qui ont le moins d'importance. Ma fille préférerait ne pas être présente à votre arrivée que de vous exposer à mourir de faim. Elle va du reste arriver sous peu.

— Et Olympe? demanda ma tante.

Le comte secoua la tête.

— Olympe est de plus en plus originale, dit-il; elle mène une vie tout à fait à part.

Il se frappa le front comme pour indiquer que cette originalité provenait d'un fâcheux état mental.

— Pauvre Olympe, soupira tante, je l'ai connue si entraînant, d'un esprit si prompt. Je n'aurais jamais supposé qu'elle devint telle que vous me la dépeignez. Elle semblait créée pour tout égayer autour d'elle.

Le comte détourna la conversation en nous présentant sa belle-fille, Mme Alban de Trémaz, la veuve de son fils, qui passe l'été chez lui avec ses trois enfants, deux jumelles de seize ans et un petit garçon de treize ans.

J'avais cru voir, en entrant, un départ précipité par une porte du fond; je ne me trompais pas; en se retournant pour chercher ses petites-

filles, le comte s'aperçut de leur disparition.

— Où sont-elles donc? demanda-t-il à sa belle-fille qui répondit en montrant d'un geste la porte restée entr'ouverte.

Il la poussa, et appela très haut :

— Germaine! Juliette!

Sa voix résonnait dans les corridors, impossible de ne pas l'entendre.

Deux voix, pas très éloignées, répondirent :

— Nous voici, grand-père.

Et bientôt apparurent deux gracieuses créatures si identiquement pareilles qu'au premier moment je me demandais comment on arrivait à les distinguer l'une de l'autre : même taille, mêmes yeux bleus très grands, très profonds, très doux; elles ont les cheveux coupés courts et tout frisés. Germaine ayant eu une fièvre typhoïde qui a nécessité qu'on lui coupât les cheveux, Juliette a sans hésitation sacrifié sa belle chevelure, qui lui ôtait une aussi complète ressemblance avec sa jumelle.

— Ce sont deux enfants gâtées, nous dit le comte, d'un ton paternel qui laissait supposer qu'en matière d'indulgence il était le plus grand coupable. Malcy les trouvera bien sauvages, mais ce sont de bonnes petites filles, et j'espère que toutes trois vous ferez bon ménage.

Je répondis, en souriant aux jumelles, qui me regardaient curieusement, qu'il n'était pas douteux que nous fussions bientôt les meilleures amies du monde.

Elles n'en paraissaient pas aussi certaines que moi, si j'en juge par l'effarement que l'offre de mon amitié fit naître dans leurs yeux.

La conquête de leur frère a été moins difficile à faire. Christophe a pris sur lui tout l'aplomb de la famille.

Pendant que le comte accompagnait ma tante, à l'appartement qu'on lui avait préparé, il m'a conduite à ma chambre située au premier étage.

Il a pris à droite un corridor non éclairé et, comme la nuit tombait, nous étions presque dans l'obscurité.

Il nous servait de guide; je venais ensuite et les jumelles fermaient la marche en se tenant par la main, comme si elles eussent eu peur de se perdre. En passant devant une porte, Christophe marcha sur la pointe du pied et me dit:

— C'est la chambre de tante Olympe!

A son exemple, nous marchâmes toutes sur la pointe du pied, si bien que nous avions l'air d'une bande de conspirateurs.

Au bout du corridor, Christophe ouvrit une porte et me dit:

— C'est ici!

Par la fenêtre ouverte le soleil envoyait ses derniers rayons et donnait au vieux mobilier un air de jeunesse; également par la fenêtre on entendait des voix joyeuses se mêlant à un tintement de grelots.

— Tante Augusta! s'écrièrent les jumelles qui m'abandonnèrent sans la moindre cérémonie.

Je m'approchai de la fenêtre et je vis, au milieu de la cour, un char à bancs dont le petit cheval vif était maintenu par un paysan à qui Mlle Augusta venait de jeter les guides.

Quant à elle, assise sur la banquette de devant, elle passait aux domestiques accourus à la hâte les paniers et les paquets qu'elle sortait du char à bancs.

— Ce sont des gâteaux, Francine, porte-les bien délicatement; ceci c'est la viande; attention à la volaille.

Au milieu des domestiques je distinguais les jumelles qui se mêlaient au mouvement général et ne cédaient à personne leur droit d'aider au déchargement.

Enfin, après de nombreuses allées et venues du char à bancs à la cuisine, la voiture se trouva vide et Mlle Augusta s'écria:

— C'est à mon tour, où est mon chevalier?

Les jumelles lui montrèrent la fenêtre de ma chambre; je ne distinguais pas leurs paroles, car elles avaient baissé la voix à dessein, mais, à leur pantomime, je devinais que Christophe était le chevalier que Mlle Augusta attendait et qu'on lui expliquait la cause de son absence.

Je me tournai vers lui:

— Votre tante vous demande, lui dis-je, allez vite la rejoindre.

Il disparut; mais, malgré sa diligence, quand il arriva dans la cour la descente était opérée.

Une demi-heure plus tard, il revint me cher-

cher pour le diner et je retrouvai dans le salon toute la famille, augmentée de Mlle Augusta, une bonne grosse femme toute ronde, qui m'embrassa sur les deux joues en me disant qu'elle regrettait de n'avoir pas été là pour nous recevoir.

Mlle Olympe avait fait dire qu'elle ne descendrait pas diner.

A table, tante parla beaucoup de notre voyage, Mlle Augusta parla beaucoup du marché, le comte parla beaucoup de l'ancien temps, Mme Alban ne cessa de faire de gros yeux à son fils, qui était toujours prêt à couper la parole à tout le monde, les jumelles, placées l'une à ma droite l'autre à ma gauche, échangeaient des regards si navrés que je ferai en sorte désormais de me tromper de place sans en avoir l'air et de les laisser l'une à côté de l'autre.

Après le diner, nous revînmes dans le salon. Le comte demanda à ma tante si elle savait jouer « aux dames » et ma tante, ayant avoué son incompetence, Mme Alban fit la partie de son beau-père. Mlle Augusta, fatiguée de sa journée, s'endormit sur son fauteuil, Christophe sortit pour préparer des engins de pêche, les inséparables se blottirent sur un canapé et se mirent à bavarder à mi-voix, comme si elles ne s'étaient pas vues depuis des siècles. Moi j'étais mécontente de tout et de tout le monde. Je trouvais qu'il était malhonnête à Mlle Augusta de dormir, aux jumelles de chuchoter, au comte de faire sa partie, à Mlle Olympe de

n'être pas descendue; j'accueillis avec joie le moment où l'on se sépara, et comme je n'ai pas été au marché et que le chemin de fer ne me fatigue pas, de retour dans ma chambre, je me suis mise à écrire ce long journal.

En somme, ma première impression est mauvaise; mon rêve de solitude m'échappe. Je me serais mieux accommodée des quatre-vingts ans du comte que de la gaieté des jumelles, et ses vieilles histoires, me transportant dans le temps jadis, auraient moins détonné sur mon état d'esprit que les projets qui éclosent naturellement sur les lèvres roses.

Je suis devenue pessimiste, pessimiste et misanthrope, autant de vilains mots que je ne connaissais que de nom.

Château de Trémaz, 9 juillet.

Ce matin tout est changé dans le château ou en moi.

Les jumelles sont aimables, Mlle Augusta, qui a bien dormi, est très réveillée et très gaie, le comte de sa voix chevrotante fredonne un air jeune, enfin, j'ai vu Mlle Olympe, et c'est peut-être ce qui m'a le plus charmée.

On m'avait fait entendre qu'elle n'était pas comme tout le monde, elle était restée invisible depuis notre arrivée, et sa conduite m'avait paru si extraordinaire que je m'attendais à voir une vieille fille tout à fait insignifiante, ne parlant pas ou ne parlant que de sa santé,

incapable d'avoir une idée personnelle. Bien au contraire, je l'ai trouvée intelligente, et elle cause agréablement, quand on la sort d'une pensée fixe qui par moment semble l'absorber.

Je quittais ma chambre de bonne heure ce matin, me flattant d'être la première debout et m'appêtant à profiter de ma liberté pour faire une promenade solitaire quand je rencontraï dans l'escalier les jumelles en toilette de sortie, c'est-à-dire un béret de drap bleu posé sur leurs têtes blondes. Elles ne cherchent à se garantir ni du vent de la mer ni des ardeurs du soleil, d'ailleurs le vent et le soleil n'ont d'autre action sur leur peau délicate que de lui donner une teinte de santé qui fait plaisir à voir.

Elles me sourirent d'un air de connaissance, mais, toujours timides, elles eussent passé sans se hasarder à me dire un seul mot si je ne les avais arrêtées par cette phrase insignifiante :

— Il fait bien beau temps ce matin.

— Oui, me répondirent-elles ensemble, en inclinant la tête d'un même geste affirmatif.

Comme elles paraissaient attendre la permission de s'échapper, je m'empressai de la leur donner.

— Vous sortiez? je ne veux pas vous retenir, leur dis-je.

Elles me quittèrent bien vite et je posais la main sur la rampe de l'escalier quand du second étage une voix vibrante me cria :

— Attention !

Je retirai à temps ma main, et je vis passer devant moi le *chevalier* qui ne descend jamais l'escalier autrement qu'à califourchon sur la rampe.

Quand j'arrivai d'une façon plus paisible au rez-de-chaussée, je l'y trouvai qui m'attendait.

— Pardonnez-moi la façon dont je vous ai priée de vous garer, me dit-il en riant, je croyais avertir une de mes sœurs, et quand je me suis aperçu de ma méprise, il n'était plus temps, j'étais lancé.

Je serrai la main qu'il me tendait le premier avec ce sans-façon qui, la veille, m'avait choquée en eux tous et qui n'est qu'une forme de cette hospitalité qui bannit toute contrainte au profit de la cordialité :

— Vous me paraissez être un acrobate distingué, lui dis-je, je ne pense pas cependant que votre grand-père vous destine à cet état.

Il fit une grimace qui ne me laissa aucun doute sur son peu de goût pour le travail et, me montrant un sac de toile qu'il s'attachait sur le dos au moyen d'une courroie :

— Grand-père est très bon, me dit-il, mais il est sévère pour moi et, sous aucun prétexte, il ne m'autorise à manquer la leçon de latin qu'il m'envoie prendre tous les matins avec le vicaire.

— Christophe ! appela la voix forte de Mlle Augusta, Christophe ! tu vas être en retard, il est sept heures, viens prendre ton café.

— Venez-vous, mademoiselle, me dit Christophe en me précédant dans la cuisine, où nous

trouvâmes Mlle Augusta qui surveillait la préparation du premier repas.

Elle m'embrassa et, me montrant une table de noyer :

— Asseyez-vous, me dit-elle, et commandez votre déjeuner. On vous servira à votre choix du chocolat, du lait, un potage, du café ou du thé.

Je demandai une tasse de thé et je m'assis près de Christophe qui, moins parce qu'il était pressé que pour satisfaire son appétit vorace, s'était déjà fait servir un bol de café au lait dans lequel il trempait avec délices des tranches de pain noir.

Tout en mangeant, talonné par sa tante qui lui répétait qu'il serait en retard, il me regardait de côté et je m'apercevais qu'il s'arrangeait de façon à gagner du temps ; il fit même en sorte de n'avaler sa dernière bouchée que lorsque je posai ma cuillère.

J'eus alors la clef de son petit manège.

— Puisque vous avez fini, me dit-il, vous devriez venir avec moi jusqu'au village.

Ce fut Mlle Augusta qui se chargea de la réponse :

— C'est cela, emmène-la, mais je vous recommande, Malcy, de lui rappeler l'heure de sa leçon.

Nous partîmes ensemble, et je ne le regrettai pas ; il fut, tout le long de la route, d'un bavardage qui me mit au courant des habitudes du château et du caractère de ses habitants. Je vis qu'il avait pour son grand-père un respect

mêlé de crainte qui le portait à la soumission ; il aimait beaucoup sa tante Augusta qui avait du reste un faible pour lui ; mais il me parla de Mlle Olympe sur un ton dans lequel je crus démêler une pointe de dédain.

— Elle se fait toujours passer pour malade, me dit-il en relevant la lèvre d'une façon tant soit peu ironique.

— Est-ce qu'elle ne descend jamais prendre ses repas dans la salle à manger ? demandai-je.

— Presque toujours, au contraire.

— Alors c'est notre arrivée qui l'a empêchée de descendre hier au soir ?

— Non, mais elle était dans ses jours de lubies, et puis elle se préparait à ce matin.

— Que s'est-il donc passé ce matin ?

— Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas. C'est aujourd'hui mardi, et tous les mardis elle va à la mer, c'est une sorte de pèlerinage qu'elle accomplit là. Si, pour rentrer au château, vous prenez par la côte, vous la rencontrerez.

— Comme je ne la connais pas, je ne pourrai la deviner.

— Oh ! si, très facilement, car elle est accompagnée de mes sœurs ; moi, j'esquive ce pèlerinage sentimental auquel, du reste, on ne me convie pas.

— Et votre devoir vous appelle ailleurs, dis-je, en lui montrant du doigt la première maison du village qu'une croix désignait comme devant être le presbytère.

— Vous me rappelez à moi-même ; dans le

charme de votre société, j'allais oublier d'entrer.

Et l'espiègle qui, sans mon rappel, aurait vraiment, je crois, prolongé la promenade, frappa à la porte du presbytère en me criant :

— Traversez le village, prenez à droite un sentier très étroit qui vous conduira à la falaise et, en suivant le chemin de la douane, toujours à droite, vous trouverez certainement...

La fin de la phrase se perdit dans le corridor du presbytère; la porte se referma sur Christophe et je restai un moment hésitante sur ce que j'allais faire; mais, poussée par le désir de voir plus tôt Mlle Olympe, je me dirigeai vers la mer.

Christophe ne s'était pas trompé dans ses prévisions; comme je débouchais sur le sentier des douaniers, j'aperçus trois personnes qui faisaient la route en sens inverse et venaient par conséquent vers moi.

Je reconnus les jumelles et mon attention se concentra sur Mlle Olympe qui, s'appuyant sur ses nièces, marchait d'un pas très lent.

Germaine et Juliette, que j'avais vues, la veille, si remuantes autour de la voiture du marché, si empressées à essayer leurs forces en portant de lourds paniers, mesuraient leur marche à cette marche régulière, et, séparées par cette grande ombre, respectaient son silence au point de faire taire leur habituel caquetage.

Pour faire leur nid dans tous les cœurs elles cherchent au fond du leur le sourire ou la com-

passion, la joie ou la tristesse, et, se mettant à tous les unissons, elles ont place partout et sont aimées par tous.

Leur tante Olympe leur sait gré, sans doute, de ne pas s'éloigner d'elle, et on voit que tout ce qu'elle a dans le cœur d'affection comprimée descend sur ces enfants qui acceptent son mutisme et ses bizarreries et ne lui demandent pas compte du passé pour se faire expliquer le présent.

Me rappelant le mot *pèlerinage sentimental* employé par le trop railleur *chevalier*, je songeais à revenir en arrière sans me faire reconnaître, mais il était trop tard, les jumelles venaient de parler à leur tante en me désignant, et Mlle Olympe, au lieu de rebrousser chemin comme elle aurait pu le faire, s'avança vers moi.

— Mes nièces viennent de m'apprendre que vous êtes Malcy, me dit-elle en m'abordant. Soyez la bienvenue. Moi, je suis Mlle Olympe, ainsi la présentation se trouve faite, et nous coupons court aux préliminaires embarrassants, n'est-il pas vrai?

— Bien volontiers, répondis-je en lui tendant le front.

Elle m'embrassa affectueusement et reprit:

— Je suis sûre que nous nous entendrons à merveille.

Son regard, un beau regard triste, mais trop parfaitement lucide pour que je puisse lui faire l'injure de croire un seul instant qu'il fût celui d'une personne maniaque, son regard se

plongea dans le mien et je me sentis tout à coup devenir très rouge. Elle m'avait seulement regardée et je comprenais qu'elle avait pensé à mon mariage rompu.

— De quel côté vous dirigez-vous ? me demanda-t-elle.

— Je rentrais au château, répondis-je.

— Eh bien ! accompagnez-nous, si vous le voulez bien.

C'était en effet ce que je désirais.

Elle me prit le bras et rendit leur liberté aux jumelles qui en profitèrent pour courir en avant.

Nous les suivîmes plus lentement et nous causâmes de choses indifférentes en elles-mêmes, mais auxquelles le tour d'esprit de Mlle Olympe ôtait le ton de banalité.

Non, tout n'est pas éteint chez cette femme. Sous le voile de vétusté dont elle s'enveloppe il y a des restes vivants de jeunesse. Cette intelligence qui s'est peu à peu détachée des sujets actuels n'a rien perdu de sa vivacité ; seulement, pour en arriver à s'isoler ainsi, à faire le vide autour d'elle et à avoir une vie qui paraît inutile, elle a dû souffrir et je ne serais pas surprise que tout le mal vînt de son cœur qui a dû ressentir une blessure particulièrement cruelle.

Ce qui me l'a fait soupçonner, c'est son changement soudain quand nous fûmes descendues sur la grève.

Sa physionomie, que j'avais vue traversée

par des sourires, prit une expression inénarrable de tristesse et de lassitude.

Oui, il y avait de la lassitude dans son port de tête qui s'affaissait, dans ses lèvres qui s'entr'ouvraient, non plus pour parler mais pour laisser échapper des soupirs, sur son front qui se plissait, dans son regard qui devenait vague, incertain.

Elle s'assit sur un large rocher plat, qui sert d'entrée à une grotte dans laquelle les jumelles disparurent.

Elles y allaient sans doute pour laisser leur tante seule tout en restant à portée de sa voix et, me devinant importune dans cette singulière société où l'on ne prisait que la solitude, soit à un, soit à deux, je m'éloignai et j'allai m'asseoir sur le sable à quelque distance.

Étais-je gagnée par la langueur de Mlle Olympe? Bien qu'elle ne m'eût confié aucun secret, les réflexions qu'elle m'avait inspirées m'avaient-elles fait trouver quelque analogie entre sa situation et la mienne? Quoiqu'elle n'eût provoqué aucune confiance de ma part, son regard, qui m'avait un moment scrutée, avait-il suffi pour raviver mes regrets si peu assoupis?

Je ne saurais le dire, mais ce qu'il y a de certain c'est que je me perdis, non pas dans la contemplation de cet océan si beau, panorama unique et toujours émouvant, mais dans la contemplation de moi-même, moi-même cet autre océan aussi insondable que l'autre, aussi orageux, aussi changeant.

Pourquoi donc tout me ramène-t-il à ce qui aurait pu être ? pourquoi ai-je la constante sensation de l'isolement qui s'est fait dans ma vie ? le mal serait-il plus grand que je ne l'avais cru ? j'avais espéré trouver l'oubli, je l'avais souhaité, qui plus est je le cherche, et malgré tout il me fuit.

Tante a eu tort de jouer ainsi avec mon cœur.

Château de Trémaz, 18 juillet.

J'aime beaucoup la vie que l'on mène au château.

On y jouit d'une liberté d'action fort agréable. Pourvu que vous répondiez à l'appel de la cloche des repas, on ne s'inquiète nullement de ce que vous faites et vous êtes maîtres de votre temps.

Rien ne serait plus gênant à la campagne, pour les hôtes comme pour leurs invités, que d'être esclaves les uns des autres et de se croire obligés de ne pas se quitter.

Le comte, quoique bien portant, sort peu ; et on est presque toujours certain de le trouver dans le salon.

Il s'occupe lui-même de la gestion de ses terres, mais Mlle Augusta est son bras droit, et elle le remplace dans la surveillance générale et dans tous les détails de la maison. Il se réserve la correspondance, les comptes à

régler, les décisions à prendre, et il est fort occupé.

Dans la matinée, il reçoit des fermiers qui viennent lui demander conseil pour leurs affaires.

On le regarde comme un oracle, on l'estime, on le vénère, et quand, le dimanche, il arrive à la grand'messe et qu'il traverse la place de l'église où, en attendant le dernier son de la messe, les hommes sont groupés, tous les grands chapeaux se soulèvent avec respect. J'en ai été frappée, de même que j'ai été frappée de la cordialité du sourire qui tempère sa fierté plutôt hautaine.

On voit fort peu Mlle Augusta sur qui roulent tous les soins d'un ménage considérable.

Quand on veut la saisir, il faut la chercher soit à la cuisine, soit à la cave, soit au grenier. Elle ne s'assied que le soir, et alors c'est pour s'endormir.

Si elle n'était pas là tout manquerait; mais elle manquerait aussi, car son air épanoui fait plaisir à voir, et il n'est pas rare de l'entendre chanter.

Mme Alban l'aurait volontiers aidée dans sa lourde tâche, mais elle s'y est refusée.

« Vous avez vos enfants, laissez-moi mon ménage, » a-t-elle dit à sa belle-sœur, qui a d'ailleurs suffisamment à faire avec le *chevalier* qui n'est pas commode tous les jours et à qui elle sert de répétiteur.

Mlle Olympe quitte très peu sa chambre, mais elle m'a aimablement dit que je lui ferais

toujours plaisir en allant la voir, et il m'est arrivé plusieurs fois de répondre à son invitation.

Contrairement à ce que je croyais, elle s'est organisé un petit chez elle tout à fait confortable.

Rien de guindé ni de vieux dans l'arrangement de sa chambre et les livres et ouvrages qui recouvrent la table de son petit salon prouvent qu'elle ne reste jamais inoccupée.

Sa cheminée est encombrée de bibelots, et dans un vase à sa portée baignent des fleurs chaque jour renouvelées. Un secret penchant m'attire vers cette vieille fille; entre elle et moi je pressens une affinité de sentiments, et si j'avais besoin de m'épancher, je le ferais plus facilement avec elle qu'avec toute autre. J'ai l'intuition qu'elle me comprendrait.

Tante ne me comprend pas du tout; elle continue à me traiter en petite fille, elle paraît trouver tout ce qui s'est passé très simple et ne semble pas admettre que je puisse penser autrement.

Je suis pour elle l'enfant de dix ans à qui elle interdisait tout travail et qui obéissait; l'enfant de quinze ans à laquelle elle ordonnait d'ouvrir ses livres et qui obéissait; l'enfant de dix-huit ans qu'elle fiançait et qui se laissait faire.

Elle tomberait des nues si, voyant le fond de mon cœur, elle s'apercevait que mon respect pour elle est le seul frein qui m'empêche de

lui demander compte de mes fiançailles rompues.

Depuis que nous sommes à Plodeuc, nous nous voyons beaucoup moins. Elle tient compagnie au comte. Je suis au contraire dehors toute la journée; nos chambres étant éloignées l'une de l'autre, nous ne nous trouvons presque jamais en tête à tête, et j'ai le remords de ne pas le regretter, car je n'ai pas encore pu vaincre cette contrainte que j'éprouve vis-à-vis d'elle.

Cela me peine, car je l'aime, et elle a pour moi une affection dont je n'ai jamais pu douter. Mais qu'elle parle ! et si elle arrive à me convaincre qu'elle a fait ce qu'elle devait faire, je lui rendrai mes caresses et ma confiance.

Je suis au mieux avec les jumelles et elles m'accompagnent souvent sans jamais me gêner. J'ai entrepris de dessiner une ravissante petite île que l'on aperçoit de là grève.

Le meilleur endroit pour prendre cette vue est le rocher sur lequel Mlle Olympe se rend toutes les semaines, je m'y installe de bonne heure; les jumelles vont à la pêche ou courent dans les champs d'alentour pour cueillir des fleurs, *le chevalier* nous rejoint après sa leçon, et nous revenons au château où nous arrivons pour déjeuner avec un appétit qui fait la joie de Mlle Augusta.

— Regarde comme ta nièce reprend des couleurs, dit-elle à ma tante, qui s'extasie sur

ma bonne mine et me croit la plus heureuse des créatures.

Mlle Olympe, dans ce cas, tourne vers moi ses yeux perçants. On dirait qu'elle va parler : mais elle garde ses réflexions pour elle.

*Lettre de Paul Gautry  
à son ami Richard Plovars, à Paris.*

Tours, le 20 juillet.

Mon vieil ami,

Je vous écris à la veille d'une longue absence que je vais faire... seul.

Il ne s'agit plus d'un voyage de noces.

Mon mariage ne se fera pas. Il y a déjà plus d'un mois que j'ai rendu sa parole à ma fiancée, mais si je ne vous en ai pas informé plus tôt, c'est que je ne voulais pas le faire en style télégraphique : une amitié comme la vôtre appelle un épanchement, et l'état de mon esprit et de mon cœur me rendait incapable d'écrire.

Maintenant je suis calme, sinon consolé, et la conscience que j'ai fait mon devoir et qu'à cette bifurcation de ma vie j'ai pris la route que tout homme de cœur eût choisie, me donnera le courage de suivre une destinée à l'avenir bien assombrie.

Richard, depuis l'époque où frais émoulu d'un collège de province j'arrivai à Paris pour faire mon droit, je n'ai jamais eu de meilleur ami que vous.

Ne vous contentant pas de me recevoir, en souvenir d'anciennes relations de famille, vous avez pris ma jeunesse sous votre protection, et

avez abrité mon inexpérience sous votre connaissance approfondie de la vie.

Dans les jours d'entraînements où tout jeune homme risque fort de se laisser aller à commettre des fautes souvent irréparables, vous avez été ma providence et mon sauveur. Je vous dois d'être resté un homme honnête, laborieux; j'ai pu, avec vos conseils et votre exemple, me fortifier dans la voie du bien, et si le côté misanthropique de votre caractère, qui vous fait souvent juger les choses et les personnes d'une façon si amère, heurtait parfois ce qu'il y avait en moi de trop confiant, vos railleries impitoyables me laissaient incrédule, elles n'avaient aucune prise sur moi; car je ne voyais, dans vos tirades décevantes, que les paradoxes d'un artiste ambitieux et amoureux de son art, qui veut toujours mieux faire et se dépite de ne pouvoir réaliser l'idéal que son imagination s'est créé. Je ne vous croyais pas quand vous me disiez qu'il faut, dans la vie, fermer son cœur à toutes les émotions de l'amour, que l'on doit se défier de tous les entraînements du cœur, qu'il n'y a dans la femme que des apparences trompeuses, que la plus séduisante ne cache que l'intérêt et l'égoïsme, et encore aujourd'hui, au moment où mes rêves détruits semblent vous donner raison, je repousse vos arguments de toute la force de ma confiance en Malcy.

Je vous avais tenu au courant de mes projets de mariage. Je vous avais dit que j'étais

fiancé à une charmante jeune fille qui me plaisait infiniment, que j'aimais, qui semblait répondre à mes sentiments. Mon cœur débordait de joie, l'avenir était souriant, un avenir fait de tendresse et de dévouement, j'avais passé au doigt de Malcy la bague de fiançailles, la date du mariage était fixée, et, en un jour, tout s'est effondré parce que la pauvreté est venue s'asseoir à mon foyer.

Un de mes oncles, le frère de mon père, qui, depuis longtemps, s'était lancé dans des spéculations que nous désapprouvions, s'est laissé compromettre en Italie, dans une affaire des plus obscures.

L'honneur de notre nom était engagé; pour le sauver, nous n'avons pas hésité à donner notre fortune et nous sommes réduits à une position des plus modestes.

Il était de mon devoir d'en informer la famille dans laquelle j'allais entrer; la délicatesse exigeait que je rendisse ma parole. Pour toute réponse, on m'a renvoyé la bague de fiançailles... Mais ma fiancée n'est pour rien dans cette rupture; j'ai demandé qu'elle en ignorât toujours la cause et on me l'a promis. J'ai tenu à ce qu'elle restât en dehors de ces questions d'intérêt toujours froissantes.

Je l'aimais bien profondément, Richard, et c'est pour moi une consolation de pouvoir garder très pur son souvenir au fond de mon cœur.

Je commençais ma lettre en vous disant que j'allais partir.

J'ai obtenu un congé assez long qui va me permettre d'aller régler moi-même les affaires de mon oncle.

Elles sont, je le crains, fort embrouillées.

Je me rends en Italie ; mais mon itinéraire dépendra de mon oncle que je vais rejoindre. Comme je reviendrai certainement par Florence, adressez-moi vos lettres poste-restante dans cette ville.

Je vais avoir bien des ennuis, mais les préoccupations m'aideront à me distraire de mon chagrin.

Je vais remplir la tâche que mon père aurait accomplie si son état de santé le lui avait permis ; mais notre malheur l'a abattu : une attaque subite de paralysie lui a enlevé l'usage de ses membres. L'intelligence seule a survécu au naufrage.

Ma mère s'occupe de notre déménagement. Nous prenons un appartement plus petit, nous supprimons des domestiques, détails matériels qui sont cruels à l'âge de mes parents, mais sans importance au mien, quand surtout les pensées sont occupées ailleurs.

Adieu, mon cher Richard, écrivez-moi, plaignez-moi et que votre sœur, dans ses prières pour ceux qui souffrent, ait une pensée pour votre ami.

Paul GAUTRY.

*Lettre de Richard Plovars à Paul Gautry.*

Plodeuc en Bretagne, 23 juillet.

Mon bien cher enfant,

Après avoir été me chercher à Paris, c'est à Plodeuc, en Bretagne, que m'arrive ta lettre qui m'annonce la chute de tes rêves et l'effondrement de tes espérances, et si j'ignorais la puissance de mon affection pour toi les sentiments que j'ai éprouvés en la lisant me l'auraient révélée. Je t'aime un peu comme on aime un fils; je me suis souvent reproché de t'apprendre moi-même ce que la vie devait t'apprendre trop tôt, qui plus est, j'aurais voulu pour toi m'être trompé, et je t'aurais pardonné de donner un éclatant démenti à mes théories décourageantes en me rendant témoin d'un bonheur vrai. J'aurais volontiers, moi qui souris rarement, souri à tes joies, et si toutes mes souffrances avaient pu servir à te préserver d'une douleur, je les aurais bénies.

Et il faut qu'à ton tour tu touches du doigt la réalité qui glace et qui éteint d'un coup le feu qui brûle sur l'autel de la jeunesse.

Tu souffres, oh! laisse-moi te dire que je connais ta souffrance pour en avoir éprouvé toute l'amertume, que beaucoup d'hommes la connaissent comme nous, et qu'elle est le partage des cœurs trop ardents qui ont cru pouvoir attendre des autres tout ce qu'eux-mêmes leur donnaient; mais, sois-en certain, cette désillusion brutale qui nous saisit au dé-

but de l'existence ne brise que le bonheur.... une chimère ! il nous reste une force : le travail. Jette-toi à corps perdu dans ses bras.

Que tu casses des cailloux sur la grand'route ou que tu compulses des travaux de cabinet, que tu hâles tes mains aux travaux physiques ou que tu laisses pâlir ton front aux dures recherches d'un métier intelligent, broie le corps et que tout en toi n'ait qu'un but : étouffer le cœur qui a parlé trop haut, qui a parlé dans le désert.

Et dans trente ans, te reportant comme moi avec des yeux calmes à l'époque de la tourmente, tu pourras impunément placer ta main sur ce cœur et reconnaître qu'il est desséché, qu'il ne ressent plus rien, qu'aucun souvenir ne le fait vibrer, c'est l'oubli.

Je te parais cruel, n'est-ce pas, mais crois-tu donc que je te parle en aveugle ? imagines-tu que le scepticisme qui déborde de mon âme y soit entré sans cause et par la réflexion ?

Non, Paul, j'ai été comme toi plein d'illusions, et si tu es appelé à devenir misanthrope comme moi, c'est qu'une douloureuse sympathie veut que nous nous trouvions sur la même route, moi au sommet, toi au début.

L'état actuel de ton âme nivelle nos âges, et c'est pour moi le moment de te dire la circonstance de ma vie qui m'a fait l'homme que tu connais.

Les lieux mêmes où je me trouve me portent d'ailleurs à cette confiance.

Plodeuc, un petit trou de Bretagne, où j'ai

aimé autrefois, où j'ai souffert, où j'ai voulu revenir parce que j'ai l'âpre besoin de revoir le théâtre de mes impressions anciennes, avec les sentiments nouveaux qui m'animent.

Ma sœur Johana a tenu, comme toujours, à m'accompagner, et nous avons loué une petite villa isolée où nous vivons en ermites.

Ce voyage était une épreuve que je voulais faire pour constater que tout lien est bien mort en moi, et mon épreuve m'a pleinement satisfait; je regarde d'un œil indifférent ce site qui a servi de cadre à la seule page sentimentale de ma vie.

Rien n'y est changé... ou peu de choses; mais si la mer, à force de patience, a creusé le roc plus avant, le temps, qui a aussi son genre de patience, a tout effacé de mon cœur.

Aussi puis-je revenir en arrière et rappeler froidement un souvenir.

Il y a trente ans, j'en avais vingt-cinq; je possédais deux fortunes: ma jeunesse et mon pinceau. L'une inspirait l'autre, et mes fortunes et moi nous faisons si bon ménage que mon grenier, sous le toit d'une haute maison du quartier latin, était peuplé de rêves et de gaieté.

Certes; il y avait aussi de mauvais jours. Vers la fin du mois, j'étais toujours assez gêné, et il m'est souvent arrivé de déjeuner d'un morceau de pain que j'arrosais d'un verre d'eau claire.

Mais s'ils n'avaient rien de substantiel, ils n'étaient pas moroses ces repas pris devant ma lucarne ensoleillée, en compagnie de moineaux

qui venaient me disputer, sur le rebord de la gouttière, les miettes de pain dont je me montrais avare, et, entre eux, ils maugréaient sans doute contre cet original moins prodigue de son pain que les enfants des jardins publics ne le sont de leurs gâteaux.

« Maugréez, maugréez, petits gourmands, leur disais-je; mais vous n'aurez pas ma dernière bouchée, elle est à moi, bien à moi, et je vais l'avalier. Mendiants, qui venez quêter le pain que j'ai tant de peine à gagner. Ingrats, qui dédaignez la table richement servie que le bon Dieu vous prépare chaque printemps. »

Je leur tenais un matin ce discours en leur montrant un bon petit morceau de pain que nous convoitions également eux et moi... mais qu'ils mangèrent, car, au moment où j'allais le porter à ma bouche, on frappa à la porte, et je n'eus que le temps, avant de crier: « entrez! », de faire disparaître dans la gouttière, à côté du pain qui m'avait échappé des mains, le verre d'eau que je tenais à dissimuler.

Si c'était ma concierge qui frappait, je ne tenais pas à être pris en flagrant délit de misère.

Entre amis, on connaît cela, la disette, et on en rit un jour où, par hasard, on a bien diné; mais devant sa concierge il faut avoir l'air d'un grand seigneur qui ne se loge sous les combles que pour voir le ciel de plus près.

La prudence m'avait bien conseillé.

Quelque invraisemblable que pût être chez moi la présence de Mme Henry un jour qui

n'était pas celui du loyer, je la vis entrer en personne. Elle précédait obséquieusement un facteur, ou plutôt la lettre chargée que m'apportait ce facteur.

— Monsieur Richard Plovars ? demandait-il.

— C'est moi, répondis-je d'assez mauvaise humeur, car je n'avais pas encore vu la lettre chargée et je ne comprenais pas ce que voulait dire cet envahissement de domicile à une heure insolite.

— Oui, c'est bien lui, affirma Mme Henry, à qui j'adressai un regard foudroyant, trouvant son assertion de trop après la mienne.

Mais mon regard rencontra le dos de son camail gris; elle s'était dirigée vers la lucarne, sous prétexte de regarder si les tuyaux de la gouttière étaient en bon état; en réalité, je la soupçonnais d'avoir flairé mon garde-manger, et ce fut d'une voix furibonde que je demandai au facteur qui n'en pouvait mais, victime innocente sur qui retombait ma colère, ce qu'il voulait à M. Richard Plovars.

— Sa signature, en échange de cette lettre chargée, me répondit-il.

Sans la présence de Mme Henry, le mot *lettre chargée* m'aurait arraché un cri d'étonnement; mais je pris l'air dégagé d'un homme qui sait parfaitement ce dont il s'agit. Je signai le livret et je reconduisis les visiteurs jusqu'à la porte, puis je la fermai et je me livrai à la plus joyeuse des sarabandes.

Ma destinée était contenue entre les cinq

billets de mille francs que contenait cette lettre.

C'était ma très petite part de l'héritage d'un oncle à je ne sais quel degré, un oncle maternel.

Tu as peut-être su que j'ai été élevé par ma belle-mère, la mère de Johana, une sainte femme qui vivait modestement en province avec ma sœur. Mon père était mort quelques années après son second mariage, mais Johana restait un trait d'union entre moi et la veuve de mon père, et j'aimais cette toute petite sœur si frêle et si délicate que j'avais peur de la briser et dont la jolie tête servait de modèle pour les têtes d'anges de mes tableaux.

Elle a été, plus tard, elle est encore la consolation de ma vie; elle n'a jamais voulu se marier et, depuis la mort de sa mère, elle a suivi toutes les péripéties de ma vie capricieusement aventureuse.

Ma première pensée fut d'envoyer une somme à ma belle-mère pour mon petit ange; la seconde, plus terre-à-terre, fut d'aller déjeuner.

Puis, si j'avais la misère très digne, j'avais le bonheur bavard; il fallait bien annoncer la nouvelle aux amis. On arrosa mon héritage de libations dont je payai les frais, et, à même de réaliser un de mes rêves, je résolus de faire une tournée d'artiste et je jouai à *pile ou face* pour savoir si j'irais en Bretagne ou en Normandie. *Face* me conduisit à Plodeuc par des petits sentiers ombrageux, dont la Bretagne a le secret.

J'avais l'intention de mettre à profit mon

voyage et de rapporter un tableau qui éblouirait mes amis, étonnerait le monde des arts et me rendrait immortel.

Une petite île toute boisée, un nid de verdure jeté sur l'Océan, juste en face de Plo-deuc, me parut être le sujet désiré; je me mis sans tarder à l'œuvre et, après l'avoir bien examinée pour la prendre sous son jour le plus favorable, je m'installai sur la plate-forme d'un rocher.

Je délayais mes couleurs sur ma palette quand passa devant moi sur la grève une bande de petits paysans. Ils revenaient de la pêche et portaient tous des paniers et des avanos.

Ils s'arrêtèrent curieusement pour me regarder. Leur doyenne, qui, de loin, m'avait paru être une enfant, pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans.

Paul, c'était un être idéal que cette jeune fille. Elle portait une jupe de laine rouge, assez longue pour dissimuler les genoux, assez courte pour dégager une jambe un peu frêle mais bien faite; les manches de son corsage étaient retroussées et laissaient voir les attaches blanches et fines de deux jolies mains; et sous le capulet de même nuance que sa jupe apparaissaient deux yeux bleus comme je n'en ai pas vu une autre paire au monde.

Quel beau type d'enfant, et quel sujet de tableau! cela valait toutes les îles du monde.

J'appelai la fillette, mais elle était déjà loin; je dus abandonner l'espoir de la saisir ce jour-là, et me voilà pendant des jours à la recherche

de mon modèle qui me fuyait ou par effet du hasard ou avec intention.

C'était en vain que je battais le pays, entrant dans toutes les fermes; j'y rencontrais parfois de jolies Bretonnes; mais aucune n'avait cette grâce de l'enfant que je cherchais; cette distinction dans la force, cette fierté native que rehaussait la simplicité si pittoresque de son costume.

Quand je la décrivais, dans l'espoir d'obtenir une indication me permettant de connaître sa demeure, on me regardait, surpris, et on m'affirmait qu'aucune fille de pêcheur ne pouvait répondre à ce signalement. Je n'osais pousser plus avant mes questions, dans la crainte de paraître tout au moins curieux, et je commençais à désespérer de la retrouver jamais quand, au retour d'une promenade, je l'aperçus sous un nouveau costume, mais tout aussi jolie.

Son premier accoutrement m'avait trompé, je n'avais pas du tout affaire à une paysanne; les grands yeux bleus s'abritaient aujourd'hui sous un chapeau de paille orné de fleurs fraîchement cueillies, et sa toilette, quoique simple, dénotait le rang de la société auquel elle appartenait.

Cette fois elle était seule et s'appuyait sur l'ombrelle-canne qui lui servait de contenance; elle marchait d'un pas vif, léger; je la suivis...

Elle se dirigeait vers une petite chapelle, dédiée à sainte Anne, qui est l'objet d'une

grande vénération de la part des habitants du pays et le but fréquent de leurs pèlerinages.

Quand elle en sortit, son chapeau était dégarni de fleurs.

Je la suivis encore; elle me fit faire sans le savoir et à son gré mille détours.

Tantôt elle sautait dans un champ et courait rejoindre les moissonneurs, tandis que je montais la garde sur la grand'route. Tantôt elle entrait dans une chaumière, et en ressortait suivie de plusieurs mioches qui semblaient ne plus vouloir la quitter. Finalement elle demanda une place dans une voiture de maraîcher qui passait, et elle m'échappa. Je perdis bientôt de vue la voiture, et contraint pour ce jour-là de renoncer à ma poursuite, je revins sur mes pas, mais très certain désormais de retrouver la jeune fille que j'avais cherchée dans un milieu qui n'était pas le sien.

En passant devant la chapelle j'y entrai, et je vis devant l'autel de la Vierge le bouquet qu'elle avait porté à son chapeau.

Je commis le sacrilège d'en prendre un bouton.

Pourquoi l'ai-je fait? qu'avais-je besoin de voler les fleurs dont elle s'était parée?

J'aurais pu le soir faire bavarder mon hôtesse; elle m'eût sans doute appris le nom de cette jeune fille, qui n'était pas une vulgaire pêcheuse; mais je n'eus garde de le faire. J'avais maintenant à cœur de la découvrir moi-même et d'obtenir de faire son portrait.

Plus tard, je me rappellerais avec plaisir mes courses à la recherche de la petite pêcheuse, les fleurs de l'église, mes poursuites pour arriver à trouver cette insaisissable enfant.

J'oubliais que le temps s'écoulait. Tout m'était égal; je n'avais qu'une idée : la retrouver.

Ma persévérance fut récompensée. Un matin que j'errais sur les routes du côté du château de Trémaz, j'aperçus dans le parc, se promenant bras dessus bras dessous, deux jeunes filles, dont l'une était celle que je cherchais.

Mais ma découverte n'alla pas sans m'attrister. J'avais affaire à la fille du comte de Trémaz, et le nom du comte avait souvent retenti à mes oreilles depuis que j'étais à Plodeuc. Je savais donc que c'était un homme aux principes austères, vivant très retiré, et dont on ne pouvait approcher qu'en montrant patte blanche, c'est-à-dire des quartiers de noblesse.

Je risquais fort de voir ma demande rejetée, mais un artiste ose tout, je me présentai au château, et j'obtins, sans trop de peine, de faire le portrait de Mlle Olympe. C'était le nom de mon inconnue.

Pour certaines gens, d'ailleurs, et le comte était de ce nombre, nous sommes d'une caste à part, comme les médecins. Un roi livre sa santé à un médecin sans lui demander d'autre titre que son habileté; pour faire peindre sa fille, on reçoit un artiste qui n'a, en fait d'armoiries, que sa palette et son pinceau.

Hélas, j'oubliai bien vite que mon nom, n'étant pas précédé d'une particule, je n'étais pas, aux yeux du comte, un concurrent pouvant prétendre à la main de mon joli modèle.

Olympe posa en pêcheuse, dans le costume qu'elle portait la première fois que je l'avais rencontrée. Les séances avaient lieu dans le salon; le comte y assistait ainsi que son fils Alban et sa fille Augusta, sœur aînée d'Olympe, et qui, depuis la mort de leur mère, dirigeait la maison. Augusta paraissait être une femme de tête et avait sur sa sœur un grand ascendant.

Quelques fois le trio n'était pas complet; mais deux membres de la famille au moins étaient présents.

Au risque de fatiguer la jeune fille, je réitérais les séances et les prolongeais outre mesure.

Le comte était content du portrait; Mlle Augusta déclarait la ressemblance parfaite; Mme Alban m'abreuvait de compliments; seule l'opinion d'Olympe faisait défaut, et c'était celle à laquelle je tenais le plus. Elle s'occupait peu de ce que je faisais; elle posait sans coquetterie, pour faire plaisir à son père, et elle s'attachait surtout à l'effet que produirait sa bague, une curieuse bague bretonne qu'elle portait à la main droite et qu'elle n'avait jamais voulu ôter, malgré mon observation sur l'in vraisemblance de voir une pêcheuse porter des bijoux.

J'en conclus qu'elle tenait énormément à

cette bague et je n'eus plus qu'un désir: savoir si elle lui avait été donnée par une personne chère, un fiancé peut-être.

Que m'importait? si ce n'est que je comprends aujourd'hui que je l'aimais déjà.

Un jour, nous nous trouvâmes, par hasard, seuls.

Pendant quelques minutes je peignis avec rage. J'en étais justement à la fameuse bague.

— Je regrette, dis-je, que vous n'avez pas accédé à mon désir de vous la voir ôter.

— Je ne la quitte jamais, me répondit-elle vivement; avez-vous remarqué ce qu'elle représente?

— Vous adressez là une singulière question à un peintre qui, pour exécuter un modèle, doit commencer par l'étudier à fond.

— Seulement, vous ne savez pas ce qu'elle symbolise pour moi.

— Qu'est-ce donc?

— Puis-je bouger?

— Je vous demande encore un instant... là, maintenant, vous êtes libre.

Elle me tendit sa main pour me montrer de plus près la bague qui représentait un cœur.

— Voyez-vous, me dit-elle, je retourne ce cœur à rebours, c'est-à-dire la pointe en haut; cela signifie que mon cœur est à prendre. Quand il sera pris je mettrai la bague comme cela.

Elle la changea de sens, mais lui rendit aussitôt sa position première.

Elle avait dit cela gentiment, presque naïvement, d'un air bon enfant, et on voyait à la fois que son cœur était à prendre et qu'elle n'avait aucun désir de le voir trop tôt captif.

Je pensai que le plus heureux des hommes serait celui pour lequel elle changerait la position de sa bague.

Pour mon malheur, je fus cet heureux élu.

Petit à petit, le comte s'était relâché de sa surveillance trop active et j'avais pu, à plusieurs reprises, me montrer moins réservé avec Mlle Olympe. Je l'entretenais de mes espérances d'artiste, de mes projets d'avenir, du bonheur que j'aurais à associer à ma destinée une femme qui partagerait mes succès et m'encouragerait aux heures de lassitude.

Elle paraissait m'écouter avec attention et même avec intérêt, et comme elle se laissait aller, de son côté, à un certain abandon, je crus avoir fait vibrer en elle quelques cordes sensibles.

Le jour vint où il fallut reconnaître que le tableau était achevé et où je dus partir.

Le comte m'invita à dîner. J'éprouvais une indicible tristesse; je n'aurais plus de motifs pour revenir à Plodeuc. A table, je m'aperçus qu'Olympe avait retourné sa bague, et mon cœur battait à fendre ma poitrine. Je résolus de la questionner; si vraiment elle m'aimait, je ne pouvais m'éloigner sans lui dire un mot, sans lui faire connaître mes sentiments pour elle. Je l'entraînai dans le jardin et je parlai... elle mit sa main dans la mienne. Si,

en ce moment, elle avait été loyale et franche comme je le croyais, de cette heure qui nous fiançait aurait pu découler une vie heureuse.

A mon grand étonnement, elle ne me permit pas de demander sa main à son père.

— Vous deviez partir, me dit-elle, faites votre voyage; dans quelques mois vous reviendrez.

Quand, au bout du temps fixé, je repris le chemin de Plodeuc, j'étais plein d'espérance; je ne supposais pas le comte capable d'avoir la cruauté de retirer de ma main la petite main qu'Olympe y avait si spontanément placée, dans un de ces élans qui ne trompent pas... ou qui, du moins, ne devraient pas tromper.

J'avais eu plusieurs commandes et je me sentais riche d'avenir.

J'arrivai radieux à Plodeuc et, sans une appréhension, je me rendis tout droit au château.

Je fus reçu très froidement par le comte, qui parut surpris de me voir et me demanda ce qui m'amenait.

Ce qui m'amenait!... j'allais le lui dire quand Augusta entra, suivie d'Olympe qui s'avancait, très pâle, les yeux baissés, sous l'empire d'une émotion qui me parut être de bon augure mais qui n'était due qu'à l'embarras de la situation. Je le compris vite et fus bientôt désabusé, car Olympe me tendit ostensiblement la main, et je vis qu'elle ne portait plus sa bague.

J'ai conscience d'avoir balbutié quelques mots incohérents. Elle n'y répondit pas et garda son attitude impassible. Depuis long-

temps, sans doute, elle se préparait à cette entrevue.

Je partis ; à la porte, un sourire me crispa les lèvres, et c'est avec ce sourire qui se stéréotypa sur mon visage que, désormais, je regardai la vie.

L'idée m'a pris, railleuse, de venir faire le tableau de cette île dont l'apparition de la jolie pêcheuse avait arrêté l'exécution ; je suis à Plodeuc dans ce but et je commencerai demain, certain, cette fois, d'en arriver vite à mes fins, car si une ombre s'interpose entre l'île et moi, ce sera celle d'une femme qui, si elle vit encore, doit être laide et ridée à souhait pour ne pas captiver ma vue, et qui, dans tous les cas, n'a plus aucun empire sur moi. Je ne sais du reste pas, et je ne veux pas savoir si Olympe habite encore ce pays.

Voilà mon histoire, mon cher enfant.

Tu comprendras maintenant pourquoi je t'ai souvent paru sévère et pourquoi je nie chez la femme toute loyauté ; peut-être même excuseras-tu la pensée qui me vient : ne t'abuses-tu pas en prêtant à ta fiancée des sentiments de délicatesse qui n'ont de racine que dans ton cœur ? Es-tu bien sûr qu'elle n'ait été prévenue de rien ? n'est-il pas plutôt admissible qu'elle ait tout su, et tout... accepté...

J'émetts seulement un doute, un simple doute ; pardonne à ma plume de te le livrer.

Allons, Paul, du courage, il en faut pour gravir certaines côtes. J'ai hâte d'avoir de tes

nouvelles, ne me néglige pas. Johana t'envoie toute sa sympathie, moi toute ma tendresse. Pense à nous, pense surtout à tes parents; bien des affections, bien des devoirs te restent.

Ne mollis pas à la première tempête.

Ton vieil ami,

Richard PLOVARS.

*P.-S.* — Selon tes indications, c'est à Florence que j'adresse cette lettre, mais quand la recevras-tu?

### *Journal de Malcy.*

Château de Trémaz, 24 juillet.

En arrivant ce matin sur la grève, nous avons eu la désagréable surprise de voir notre place occupée par un peintre qui a monté son chevalet à l'endroit que j'avais choisi et paraît prendre mon même point de vue.

— Quelle contrariété! s'est écriée Germaine, vous ne pourrez plus travailler.

— Pour quelle raison? ai-je dit, ce peintre ne doit pas être là du matin au soir; il y a peut-être longtemps qu'il y est et il va partir bientôt. Attendons!

Mais nous avons attendu toute la matinée, et il travaillait avec une ardeur qui ne se démentit pas un seul instant; il ne tourna pas une fois la tête et, quand *le chevalier* vint nous

chercher, il ne paraissait pas disposé à plier bagage.

Mon seul espoir est que, s'il travaille aussi assidûment, il aura promptement fini, mais j'ai beaucoup de peine à retenir *le chevalier* qui veut aller lui demander raison de son usurpation.

Peut-être veut-il seulement prendre un croquis. Nous retournerons demain matin, de très bonne heure, sur la grève afin d'y être avant lui. Je regretterais de ne pouvoir continuer mon travail, car nous avons une série de beau temps qui lui est propice et je crains fort les pluies qui viennent aussi par série dans ce pays et qui m'entraveraient complètement ; puis j'ai besoin de travailler pour changer le cours de mes pensées.

J'ai toujours beaucoup aimé le dessin et la peinture. La difficulté que j'éprouve à rendre le paysage qui pose si fidèlement devant moi crée une utile diversion aux souvenirs qui m'obsèdent. J'espère que demain je pourrai user de mes droits de premier occupant. Que ferais-je de mes matinées si cette ressource vient à me manquer ?

Château de Trémaz, 25 juillet.

Ce matin nous avons fait diligence et nous étions de très bonne heure sur la plage ; mais l'étranger avait été plus matinal que nous et je restai absolument déçue.

— Il en a jusqu'à midi, dis-je, d'un ton découragé. Nous n'avons qu'à partir.

— Pas du tout, m'a répondu *le chevalier*, restons, au contraire. S'il savait qu'il occupe votre place il aurait peut-être la condescendance de vous la céder à certaines heures. Le tout est de s'entendre.

Et, d'un pas décidé, il se dirigea vers le rocher et entreprit avec le peintre une conversation agrémentée de sa part de gestes expressifs, tandis que son interlocuteur la soutenait en continuant son travail qu'il n'avait quitté des yeux qu'un seul instant quand il avait été surpris par la voix *du chevalier*.

Celui-ci revint la tête basse et nous dit que l'étranger regrettait beaucoup de nous contrarier, mais qu'il ne céderait pas cette place, la seule propice pour bien saisir le paysage qu'il voulait reproduire. Quant à m'indiquer une heure, il ne le pouvait, car il ne travaillait qu'à sa fantaisie, sans aucune régularité. Il était possible que la lassitude le prît et alors il suspendrait son étude; il ne pouvait cependant l'assurer, car il avait à cœur de terminer ce tableau au plus tôt.

— Il n'est pas aimable, dit Germaine, vexée pour son frère du peu de succès de l'ambassade.

— Et comment fera tante Olympe, mardi? demanda Juliette.

*Le chevalier* fit claquer ses doigts d'une façon fort irrévérencieuse pour tante Olympe; moi-même je m'inquiétais médiocrement de ce

qu'elle penserait, mais pour calmer les jumelles je leur dis :

— Il sera peut-être dans ses jours de paresse; en tout cas nous n'avons, aujourd'hui, qu'à disparaître.

S'il avait pu recueillir le courroux, les reproches, la malédiction que lui lancèrent nos regards à tous, il serait peut-être revenu sur sa décision; mais il ne voyait que son île, ou en réalité ou sur sa toile.

Nous retournerons tous les jours, car nous sommes décidés à ne pas capituler et plus il s'entêtera à ne pas nous laisser la place, plus nous nous obstinerons à la lui disputer; nous nous faisons un point d'honneur d'en reprendre possession.

*Le chevalier* veut se venger de la défaite de l'autre jour; les jumelles pensent à leur tante, moi à mon tableau, et nous sommes, pour des motifs différents, alliés pour un même combat, combat pacifique qui consiste à nous asseoir sur la grève sous les yeux de notre ennemi.

Christophe a eu sur lui quelques renseignements. Il est descendu à l'auberge de Plodeuc, mais il n'y a passé que vingt-quatre heures, et il a loué pour un mois une petite maison qui se trouve sur la falaise et qu'on appelle la villa; il l'a fait meubler succinctement et sa sœur l'y a rejoint.

S'il lui faut un mois pour parachever son tableau, nous pouvons nous armer de patience.

Régulièrement, tous les matins, nous nous postons sur la plage et nous y restons jusqu'au

retour de classe *du chevalier*; j'apporte un livre et, assise sur un pliant, j'attends le plus tranquillement possible. S'il ne nous voit pas, c'est qu'il ne veut pas nous voir.

*Le chevalier* s'annonce de loin par un gai sifflement; s'il ne l'entend pas c'est qu'il ne veut pas l'entendre; pour tout ce qui nous concerne il est aveugle et sourd. Quand donc s'en ira-t-il ?

### *Lettre de Richard à Paul.*

Plodeuc, 27 juillet.

Mon cher Paul,

Décidément, ce pays est peuplé, et il est impossible à un malheureux peintre qui ne demande que de la tranquillité de travailler sans être importuné.

Et ce n'est pas l'ombre attendue que j'ai vu apparaître; non, ce sont des enfants, peut-être ceux d'Olympe, car il est possible qu'elle soit mère et grand'mère.

Je peignais avec feu quand s'est placé devant moi un beau garçon de quatorze ans, superbe avec son air crâne.

Que me voulait-il ? je ne lui ai pas fait l'honneur de le lui demander, mais il ne m'a pas fait attendre, et j'ai appris qu'il sollicitait la roche que j'occupais pour une jeune fille qui peint comme moi et que je contrarie fort, paraît-il, en lui prenant sa place.

Conçois-tu l'aplomb de ce petit homme?

J'ai rabattu son caquet; je lui ai répondu que la place était prise et bien prise; il est parti fort piteux et je l'ai vu rejoindre un groupe de trois jeunes filles, dont l'une portait un chevalier.

Eh bien! ces Bretons sont têtus. Mon refus ne les a pas le moins du monde découragés, et ils viennent tous les jours sur la plage.

Comme ils ne m'abordent plus et se tiennent à une distance respectable, ils ne me gênent guère et je m'isole en travaillant.

J'avance. Encore quelques jours et je serai tout à fait content. Ce qui, surtout, me fait plaisir, c'est de constater avec quelle indifférence je revois ce pays.

J'ai refait le chemin parcouru à la recherche de ma petite pêcheuse; j'ai regardé dans la chapelle l'autel qu'elle avait garni de fleurs au détriment de son chapeau et je n'ai même pas éprouvé cette émotion toute simple que cause la vue des lieux où l'on a vécu.

Quand j'ai revu, avec Johana, notre vieille maison paternelle, quand j'ai visité le collège où j'ai fait mon éducation, quand j'ai gravi, un peu époumoné par l'âge, les étages qui conduisaient à mon grenier, il m'arrivait par bouffées des effluves de jeunesse; je me rappelais mes tours d'écolier, mes impressions d'étudiant; ici, rien, ni plaisir ni peine, c'est ce que je souhaitais et ce qui me reste à te dire pour clore cette confession qui confirme la longue confiance de l'autre jour, c'est qu'on se con-

sole de tout, qu'aucun mal moral n'est incurable.

Sache-le, Paul, et applique sur ta blessure récente les conseils de ton ami.

Ma pensée ne te quitte guère, pourquoi ne m'écris-tu pas? que deviens-tu? où en sont les affaires de ton oncle? reprends-tu un peu courage? Mon affection s'inquiète, rassure-la par un mot; mais j'oublie que cette lettre ne te parviendra que vers la fin de ton voyage et qu'il me faudra peut-être en attendre long-temps la réponse.

Bien à toi,

Richard PLOVARS.

### *Journal de Maicy.*

Château de Trémaz, 28 juillet.

On ne doit jamais désespérer de rien. J'ai recommencé mon travail et côte à côte, le peintre et moi, nous peignons, sinon avec le même talent — car il est véritablement artiste — du moins avec un zèle égal.

Voici comment nous en sommes venus là :

Au lieu de s'annoncer aujourd'hui par son sifflet, *le chevalier* est arrivé sur moi à l'improviste et m'a littéralement couverte de fleurs de genêts, une véritable pluie d'or.

« C'est charmant! c'est délicieux! » se sont écriées les jumelles, ravies, et, récoltant les fleurs qui me couvraient, elles se les sont jetées

en riant, se poursuivant, se bombardant : une bataille en règle !

Elles étaient si jolies que je les regardais en souriant, mais je ne songeais pas même à me mêler à leurs jeux, et il y avait une larme sous ma paupière, larme de regret à la pensée que ma gaieté folâtre s'était envolée le jour où s'est flétri mon dernier bouquet de fiancée.

— Regardez, il nous a vus, me dit tout à coup Christophe à l'oreille.

Le peintre, en effet, avait fait faire demi-tour à son pliant et, sur une page de son portefeuille, il croquait les jumelles qui ne s'en apercevaient pas et couraient toujours.

Dans l'ardeur de leur course elles se trouvèrent soudain tout près du rocher.

Elles poussèrent un cri et furent sur le point de s'enfuir, mais elles se ravisèrent et, pensant sans doute que c'était l'occasion à jamais de plaider la cause de leur tante près de cet étranger dont elles se trouvaient par hasard rapprochées, elles surmontèrent leur timidité naturelle et, très rouges, parlant ensemble, elles lui demandèrent si mardi il viendrait sur la grève.

Tout en les écoutant, il continuait son croquis, ce que je trouvais de la plus grande inconvenance.

— J'ai certes l'intention de venir ici le mardi comme les autres jours, répondit-il, et vous me posez là une question qui serait indiscrete si je n'en excusais le motif. Dites à votre sœur

— car c'est votre sœur, n'est-ce pas, cette jeune fille qui désire si fort me voir partir ?

Elles secouèrent négativement la tête.

— Eh bien ! dites à cette jeune personne, qu'elle soit votre sœur ou non, que sa constance m'a touché et que je ne suis pas un artiste assez jaloux pour croquer ce paysage à moi seul ; il y a place sur ce rocher pour un autre chevalet que le mien.

— Nous le lui dirons, monsieur, répondit Juliette, mais notre amie elle-même, malgré son désir de terminer son tableau, laissera la roche libre mardi, et vous vous méprenez sur le motif qui nous a amenées vers vous. A vrai dire, nous n'aurions pas, pour elle, tenté une seconde fois une démarche dans laquelle a échoué notre frère, et il s'agit aujourd'hui d'une de nos tantes qui a coutume de venir toutes les semaines sur cette roche où elle aime à se trouver seule.

Ces paroles furent accueillies par un rire sarcastique qui frappa désagréablement mon oreille, et l'étranger répondit :

— On m'avait bien dit que la Bretagne était un pays de traditions ; mais je n'aurais pas cru que cela fût poussé si loin. Cette roche est-elle la propriété de quelqu'un ? En ce cas, je n'aurais qu'à m'incliner.

A mon grand étonnement, les jumelles ne se déconcertèrent pas.

— La Bretagne est d'abord aux Bretons, répondirent-elles ; ils aiment leur pays et s'y attachent par un lien qui, chaque jour, devient

plus puissant. Cette roche n'appartient en propre à personne, mais dans le pays on la respecte.

— Et quel est l'être bizarre qui y vient dévotement chaque semaine?

— Tante Olympe n'est pas un être bizarre, répondit vivement Germaine; elle est malheureuse et triste, c'est une raison pour la plaindre. Nous l'aimons beaucoup.

A ce nom, leur interlocuteur leva brusquement la tête, son visage avait pris une expression qui révélait une violente émotion; mais ce fut l'affaire d'un instant. Il se remit aussitôt et, reprenant son calme et ce ton cassant qui me choquait:

— C'est sans doute aussi dans les traditions d'aimer et d'admirer tante Olympe, dit-il.

Il brisa le crayon avec lequel il venait de dessiner les jumelles et, leur tendant son esquisse:

— Portez ceci à votre tante, et dites-lui que la place ne sera pas libre mardi. Puisqu'elle l'occupe depuis des années, elle peut bien s'en priver une semaine.

Elles revinrent vers moi et me répétèrent la conversation que j'avais du reste entendue sans en perdre un seul mot.

— Vous pourrez toujours profiter de la permission qu'il vous donne, me dit Germaine.

— Nous verrons, répondis-je, car je ne trouvais pas très digne d'accepter comme une grâce un coin de ce rocher; mais *le chevalier*, que nous consultâmes, fut d'avis que ce ne

serait pas du tout faire une concession, et je m'installai immédiatement sur la roche.

L'étranger nous salua sans se lever; au bout de peu de temps, tout à notre travail, nous ne pensions plus l'un à l'autre et il partit le premier, sans nous adresser la parole.

Au déjeuner, nous racontâmes notre odyssée.

— A propos, dit Christophe, s'adressant à ses sœurs, avez-vous montré l'esquisse qu'a faite ce peintre?

— Nous l'avons donnée à tante Olympe, répondirent-elles. Il nous avait dit que c'était pour elle.

— Il te connaît, Olympe? demanda le comte en se tournant vers sa fille qui ne parut pas entendre la question.

Je redis la conversation du matin et dans quelle bonne intention les jumelles avaient parlé de leur tante; cette explication parut suffisante.

En quittant la table, Mlle Olympe m'a priée d'aller la rejoindre dans sa chambre. Je m'y suis rendue; elle voulait me parler de ce peintre qui n'est décidément venu à Plodeuc que pour gêner les uns et troubler les autres.

Elle m'a beaucoup questionnée sur lui, m'a fait lui répéter mot à mot sa conversation avec les jumelles, et a insisté pour qu'à l'avenir nous évitions de parler d'elle devant lui.

Par contre, elle paraît désirer que je la tienne au courant de ses faits et gestes; elle m'a priée de tâcher de savoir son nom et de m'informer du temps qu'il passera ici, toutes choses qui ne

seront pas faciles à savoir étant donné son caractère peu causeur.

Cette insistance de Mlle Olympe me surprend. Pourquoi voudrait-elle apprendre le nom de ce peintre et être fixée sur la durée de son séjour dans ces parages? Je lui ai demandé si elle viendrait mardi à la mer et elle m'a répondu négativement.

J'en suis étonnée, mais les jumelles s'en félicitent.

— Je suis sûre, m'a dit naïvement Juliette, qu'il l'attend et qu'il va être déçu en ne la voyant pas; tant mieux!

Cette idée m'était venue aussi et je soupçonne Mlle Olympe de la partager et de rester au château pour ne pas répondre au secret désir de cet étranger.

Je crois deviner dans sa vie un mystère auquel il serait mêlé, et je meurs d'envie d'entrer plus avant dans ce mystère dont on m'entrebâille la porte.

### *Lettre de Richard Plovars à Paul Gautry.*

Plodeuc, 29 juillet.

Ce n'est pas une correspondance que nous avons, mon cher Paul, car ce mot implique un entretien par lettres entre deux personnes qui se communiquent leurs pensées, tandis que j'écris seul, sans qu'un mot de toi vienne

susciter mes réflexions ou provoquer mes réponses.

Mais je tiens compte de tes occupations, de ton chagrin et de tes pérégrinations, et je continue à parler seul. A Florence, tu trouveras des volumes, Plodeuc m'inspire; au risque de t'ennuyer, tu liras les incidents qui marquent mon séjour dans ce pays.

Ils sont beaucoup plus imprévus que je n'aurais pu le croire.

Mes entêtés ont tenu bon — je veux parler de ces quatre enfants qui faisaient le siège de mon rocher. Ils n'ont pas faibli d'un cran; ils ont attendu, sans se lasser, que je quittasse la place.

Je les voyais sans les regarder. Tu sais que j'ai la réputation d'avoir des yeux derrière la tête; je les entendais rire, ce qui même m'impatientait fort, car je suis ennemi de la gaieté.

Hier, j'ai été interrompu par des éclats plus bruyants que d'habitude, et je me suis retourné, agacé; mais mes yeux se sont arrêtés, charmés, sur les rieuses, deux fillettes qui se poursuivaient en se jetant des fleurs; leur frère les excitait par ses cris de joie et, faisant contraste, une jeune fille plus âgée, la jeune fille au cheval, les regardait aussi, mais sans se mêler à leurs ébats.

Son expression sérieuse me frappa; elle était spectatrice et non actrice de leur jeu; cependant, elle avait eu aussi sa part de fleurs, ses cheveux blonds aux tons chauds et dorés en étaient couverts, mais elle paraissait étrangère

à ce qui se passait sous ses yeux, ou plutôt on eût dit qu'elle le regardait du haut d'un souvenir de tristesse.

J'arrachai une page de mon album pour faire une esquisse de cette jolie scène, mais l'ainée des jeunes filles s'étant détournée, je ne pus prendre que les deux rieuses qui, pour me faciliter ma besogne, vinrent de mon côté, sans s'en apercevoir, tant elles mettaient d'animation à leur bataille de fleurs.

Elles en arrivèrent même à me toucher et faillirent renverser mon chevalet; elles s'en excusèrent et, au lieu de s'enfuir comme je l'avais craint, elles se consultèrent du regard et restèrent près de moi assez longtemps pour me permettre de mener à bonne fin mon esquisse.

Elles avaient engagé la conversation. Pauvres fillettes ! elles tremblaient comme la feuille et tout cela pour me demander, oh ! je te le donne en cent, je te le donne en mille... pour me demander si, le mardi, je ne pourrais suspendre mon travail.

Je crus qu'il s'agissait encore de leur amie, et je leur assurai qu'elle pourrait, si bon lui semblait, venir travailler près de moi.

Mais il paraît que, pour une aussi pauvre cause, elles n'eussent pas osé essayer mes foudres, et c'était pour leur tante Olympe qu'elles intercédèrent.

Entends-tu, Paul, pour Olympe, ma fiancée d'autrefois ! Olympe qui est leur tante et qui, chaque mardi, vient sur cette roche.

Je m'attendais si peu à cette révélation que j'en ai ressenti comme une commotion; depuis trente ans, je n'avais entendu prononcer son nom et c'était pour apprendre qu'elle avait gardé le culte de ce site où nous nous étions vus pour la première fois.

Qu'est-ce que cela signifie? que vient-elle faire chaque semaine sur cette grève? a-t-elle une vie malheureuse? a-t-elle rencontré à son tour des déceptions qui l'ont amenée à regretter la légèreté de ses dix-huit ans?...

Je le désire.

Puisse cette femme qui a broyé mon cœur comme on brise un jouet, avoir ressenti une à une toutes les douleurs qu'elle m'a fait éprouver! puisse-t-elle avoir trouvé un être qu'elle a aimé comme je l'aimais, et qui l'a fait souffrir ce qu'elle m'a fait souffrir.

J'ai déclaré aux jeunes filles que je ne céderais nullement la place, elles en ont paru déconcertées.

Je m'en veux de m'être ainsi laissé troubler une seconde, et par quoi? par rien, par rien.

Je leur ai abandonné mon dessin. Ce n'est qu'une politesse sans conséquence pour atténuer les ennuis que je leur cause à toutes.

Dieu me pardonne! je crois même leur avoir dit de le remettre à leur tante.

Qu'importe, après tout! non, il n'y a plus rien, rien.

Mais je m'aperçois que je ne te parle que de moi.

A charge de revanche, n'est-ce pas?

Quand donc nous sera-t-il donné de nous entretenir de ton chagrin, quand te reverrai-je, ami?

Richard PLOVARS.

*Journal de Malcy.*

Château de Trémaz, 2 août.

Les séances du matin vont leur train, et de neuf à onze heures cet étranger et moi nous peignons à force.

Bien que je ne sois pas un juge impeccable, il m'a suffi d'un regard jeté sur sa toile pour constater que son tableau est une œuvre de talent.

Quelle triste figure fait mon travail à côté du sien.

Mes teintes sont crues, mes contours trop nets manquent de perspective. J'ai parfois envie de tout laisser là; mais je suis retenue par la crainte de m'exposer à ses railleries en montrant mon dépit.

Au début, il ne regardait même pas ma toile; mais y ayant un jour jeté les yeux, il m'a fait un mauvais compliment qui m'aurait blessée, si je ne l'avais senti dicté par un sens artistique autorisé.

Prenant mon pinceau, il a fait quelques retouches, et depuis il ne me ménage pas les conseils. Il les donne durement, comme un maître; mais ce doit être un fameux profes-

seur, et, pour mériter de lui un éloge, je me sens capable de faire des merveilles.

Je n'ose pas le lui dire.

De quelle façon m'y prendrais-je, d'ailleurs ?

Si je le remercie de s'intéresser à moi, il me répondra que je lui suis indifférente, car il est irritable; si, dans l'intimité de la vie, il n'apporte pas plus d'aménité, je plains sa sœur.

On la dit charmante.

Je le sais par *le chevalier* qui l'a rencontrée au presbytère, où elle venait remettre au curé une somme pour ses pauvres.

Elle est, nous a-t-il dit, beaucoup plus jeune que lui. Je voudrais bien la connaître; mais elle n'est jamais sur la grève à l'heure où nous nous y trouvons.

### *Lettre de Richard Plovars à Paul Gautry.*

Plodeuc, 3 août.

J'ai mal dormi et je suis, ce matin, de mauvaise humeur. Cela m'arrive souvent et Johana en subit le contre-coup.

Ma sœur, qui a le don de se plaire partout et celui de si bien dissimuler ses propres goûts qu'elle en arrive à me faire croire qu'en satisfaisant les miens je préviens ses moindres désirs, a hâte de quitter Plodeuc. C'est visible.

Elle sort peu; l'air de la mer ne lui va pas et j'ai découvert, dans un placard, toute une petite pharmacie.

Est-elle vraiment souffrante? prend-elle le prétexte de sa santé pour tâcher de m'emmenner plus vite? Elle est si perspicace qu'elle aura deviné la cause de mon marasme et elle craint une reprise trop forte de mes humeurs noires.

De fait, je crois que je m'y replonge, et il a suffi pour cela du nom d'Olympe prononcé par des petites filles.

Ma curiosité est éveillée, mais seulement ma curiosité. Je veux la revoir; mardi dernier j'ai peint en dépit du sens commun, et sans cesse je détournais la tête du côté de la falaise. Mais elle n'a pas paru.

Mardi prochain je ne viendrai pas travailler, et je ferai en sorte de le dire aux enfants. Cela lui sera certainement répété et je me cacherais pour tâcher de l'apercevoir. Rien à cela que de très naturel.

Je n'ai pu faire parler les petites filles; je les intimide certainement; d'ailleurs elles restent à l'écart, et quant à essayer de causer avec leur amie, je ne m'y hasarderais pas, elle se tient sur une réserve glacée que je ne me risquerais pas de rompre.

Nous causons seulement de peinture, elle a des dispositions, mais quel coup de pinceau mièvre! Elle voit juste, mais sa main est inhabile et maladroite; elle n'a aucune idée de la science des contrastes; ses tons sont uniformes, ses lointains manquent d'air et de lumière, ses premiers plans sont secs et déchiquetés, c'est le travail d'une pensionnaire qui a appris les pro-

mières notions de son art sur le banc des écoles, mais qui ne sait pas encore lire dans le grand livre de la nature.

Peut-être faudrait-il peu de choses pour lui ouvrir les yeux.

Toujours sans lettres.

Quand donc éprouveras-tu le besoin de venir causer avec moi ?

Ton vieil ami,

Richard PLOVARS.

### *Journal de Malcy.*

Château de Trémaz, 9 août.

Je ne m'étonne plus de tant admirer le tableau de mon rigide professeur; il sera signé Richard Plovars, un nom qui a ses entrées au « Salon ».

C'est Christophe qui continue à nous renseigner, et, remplissant mon rôle d'espion, je me charge de transmettre les nouvelles à Mlle Olympe.

Ce nom n'a pas semblé l'émouvoir; elle s'y attendait, je crois, et avait dû deviner à qui nous avions affaire.

Elle ne va plus à la mer. Cependant, mardi dernier, M. Plovars a laissé la place libre; il nous en avait avertis la veille en nous disant, comme incidemment, qu'il avait projeté une promenade aux environs.

Triomphantes, les jumelles l'avaient annoncé

à leur tante, mais elle a persisté dans la résolution qu'elle a prise de suspendre momentanément son pèlerinage.

Nous étions donc seules sur la roche, Germaine, Juliette et moi, et, comme nous rentrions, nous avons aperçu M. Plovars qui, au lieu de faire la promenade projetée, remontait de la grève.

Evidemment, dissimulé derrière quelque rocher, il aura attendu Mlle Olympe.

« Par curiosité, » croient les jumelles.

Moi, je me confirme dans la pensée qu'il l'a connue autrefois. Mais que s'est-il passé entre eux pour qu'ils n'aillent pas l'un vers l'autre comme de vieux amis ?

Plus on a vécu, plus on devrait être content de se retrouver, pour parler du chemin parcouru, des impressions ressenties, pour repasser ensemble les jours écoulés.

Il me semble que dans quarante, cinquante ans, je serais heureuse de revoir mes amis d'aujourd'hui ; la seule tristesse doit être de compter les vides ; mais quand on est là, comment ne pas se tendre la main... simplement.

Mais que dis-je ?

Dans mon passé encore si court, n'y a-t-il pas quelqu'un que je ne pourrais revoir sans une émotion très grande ?

Je me demande parfois ce que je ferais, ce que je dirais, si je me retrouvais en face de Paul.

S'aborder comme des indifférents quand on a été fiancés, cela me paraît impossible.

Le mieux est de se fuir. Mlle Olympe sent peut-être comme moi, et sa conduite me ferait croire qu'elle a connu M. Plovars dans des circonstances qu'elle ne voudrait pas rappeler.

Comme elle a eu connaissance de mes fiançailles et de la rupture qui les a suivies, peut-être fait-elle un rapprochement qui a contribué à faire naître en nous la sympathie qui nous a rapprochés.

Ce serait étonnant si elle avait eu, comme moi, un désappointement dont le souvenir la poursuivrait encore maintenant.

Mais suis-je destinée à porter comme elle, pendant toute ma vie, le poids d'un chagrin ?

*Lettre de Richard Plovars à Paul Gautry.*

Plovec, 10 août.

Très gentille, Paul, ma petite élève.

J'ignore absolument qui elle est, ni comment elle s'appelle. Elle a de l'amour-propre et, pour réussir, il ne lui manquait que quelques leçons et quelques conseils.

Depuis que je m'en occupe, son tableau a un autre aspect, et si je ne lui fais pas de compliments, c'est que je crains de la gêner, ce qui serait fâcheux.

Mais un compliment la gênerait-il ? elle me paraît si peu semblable à toutes les femmes que j'ai connues, si franchement simple, si na-

turelle, qu'il me prend parfois le désir de l'étudier plus à fond.

Elle est originale et, avec la foi de la jeunesse, se passionne pour tout ce qui est noble et bon.

Je me plais à faire étinceler ses grands yeux et je souris en moi-même des étonnements profonds que soulèvent en elle mes théories.

Elle me ferait croire à la droiture, à la loyauté, à la simplicité chez la femme; et c'est presque malgré moi que j'émets devant elle des idées qui la choquent.

Pourquoi le faites-vous? me diras-tu.

Eh! parce que cela m'amuse et que j'éprouve du plaisir à sonder cette nature qui n'a pas encore été altérée par le contact du monde, et puis, pour moi, c'est un cas curieux; je voudrais savoir si, sous cette apparence de franchise, il ne se cache pas, comme dans les autres femmes, un foyer d'hypocrisie.

Ne va pas croire que mon engouement présage quelque coup de tête.

Non, non, je suis toujours le vieux philosophe que tu connais, l'observateur obstiné des faiblesses humaines, le détracteur de l'humanité, le misanthrope qui a le cœur endurci; mais l'artiste vit toujours en moi, et il ne se refuse pas à admirer un joli point de vue, un côté pittoresque.

Ma petite élève se montre à moi comme un joli lever de soleil; j'en vois les rayons, j'en cherche les ombres.

Rien encore de toi.

Je n'y ai pas tenu et j'ai écrit à ta mère.

Sa réponse m'a appris que tu es bien portant, c'est le principal, mais ce n'est pas tout, et je voudrais savoir bien des choses sur cet ami dont je devine les souffrances.

Ta mère me dit aussi que tu seras à Florence vers le 30 de ce mois. Tu trouveras donc prochainement mes lettres. Celle-ci sera probablement la dernière que je t'adresserai en Italie.

Ton vieil ami,

Richard PLOVARS.

P.-S. Olympe n'a pas encore paru sur la grève mardi dernier. Me fuirait-elle, et qu'est-ce que tout cela signifie ?

### *Journal de Malcy.*

Château de Trémaz, 14 août.

Hier nous étions, M. Plovars et moi, absorbés par notre travail ; et, comme l'île restait encore baignée de lumière, nous ne prenions nul souci des nuages qui se formaient au-dessus de nos têtes, quand un formidable coup de tonnerre nous annonça que l'orage éclatait. Presque aussitôt de larges gouttes de pluie tombèrent sur nos toiles et nous n'eûmes que le temps de plier bagage.

Les jumelles, qui mouraient de peur, m'aidèrent maladroitement, et M. Plovars fut prêt avant moi.

Il souleva sa casquette, nous dit : « A demain ! » et s'éloigna.

Mais il n'avait pas fait deux pas que la pluie redoubla ; les coups de tonnerre se rapprochaient, précédés d'éclairs accueillis par les cris apeurés des jumelles.

Il jugea sans doute que la courtoisie exigeait qu'il nous offrît sa protection et, nous montrant sa maison située sur la falaise :

— Je ne sais où vous habitez, nous dit-il, mais si votre demeure est moins proche que la mienne, veuillez accepter mon hospitalité. Vous ne pourrez aller loin sous ce déluge.

Si j'avais été seule j'aurais certainement refusé et je me serais mise à l'abri dans la grotte, mais les jumelles, serrées l'une contre l'autre, s'apprêtaient à emboîter le pas derrière M. Plovars qui marchait le premier, sans même regarder si nous le suivions.

Nous arrivions au haut de la falaise quand nous aperçûmes, sur la route de la villa, deux femmes qui accouraient vers nous. Elles portaient des manteaux et des parapluies, nul doute que ce ne fût à notre intention.

Je devinai que j'allai faire la connaissance de la sœur de M. Plovars.

C'était bien elle, en effet, et il lui dit d'un ton affectueux qui contrastait avec celui que j'avais entendu jusque-là :

— Il ne fallait pas vous mettre dehors par un temps pareil ; quand donc cesserez-vous, Johana, de vous occuper toujours de moi ?

Il avait certainement oublié notre présence pour parler ainsi, mais un éclair plus aveuglant ayant arraché aux jumelles un cri plus aigu, il se tourna vers nous :

— Occupez-vous d'abord de ces jeunes filles, dit-il, de ce ton impatient qui fait éprouver la sensation qu'on le gêne et qui donne envie de s'éclipser.

Elle nous distribua les parapluies que portait sa femme de chambre.

— Je vous ai vues de loin, nous dit-elle, et, dès le début de l'orage, je me suis préparée à aller au-devant de vous. Mon frère m'a souvent parlé de ses habituelles compagnes de la plage et je pensais bien qu'il vous offrirait un abri à la villa.

Leur maison est petite, mais très coquettement aménagée.

Ils nous ont fait entrer dans une pièce où sont rassemblés des ouvrages de femme et des outils de sculpteur. M. Plovars sculpte à son heure ; c'est décidément un homme universel, mais je le souhaiterais plus aimable.

Jusque-là je ne l'avais considéré que comme un peintre, importun quand il prenait ma place, obligeant quand il me conseillait ; mais maintenant il devenait mon hôte et, dans ce rôle, il me déplut souverainement.

Il a une manière de me regarder par-dessus

son binocle qui me déconcerte absolument, et je serais tentée de le trouver de la dernière impolitesse si je n'apercevais à ses tempes certaines mèches grises qui m'inspirent du respect, et si son talent ne forçait mon admiration.

Des cheveux blancs, du talent, en voilà suffisamment pour que je lui permette de me regarder du haut de sa grandeur.

Sa sœur, Mlle Johana, lui est tout opposée. Elle est douce, aimable et gracieuse. Si M. Plovars ne nous avait pas tenu si fidèle compagnie, elle m'aurait tout de suite mise à l'aise; mais il me paralysait et je trouvais l'orage interminable; puis je craignais aussi de les gêner. Midi avait sonné et nous retardions sans doute le moment de leur déjeuner.

Je parlai de partir.

Mlle Johana me montra en riant la pluie qui fouettait les vitres.

— Quand votre geôlier vous ouvrira la porte, me dit-elle.

— D'ailleurs, reprit son frère qui avait deviné ma pensée, si c'est l'heure de notre déjeuner qui vous inquiète, n'en prenez nul souci, nous n'avons pas d'heure fixe.

— Mais peut-être êtes-vous plus exacte, et midi vous rappelle-t-il le repas, dit gracieusement Mlle Johana. Je vais vous faire servir une collation.

J'étais au supplice, et M. Plovars paraissait prendre un malin plaisir à me taquiner.

Pourquoi avoir parlé de déjeuner ?

— Non, non, répondis-je, je n'ai pas faim, et l'orage a coupé l'appétit aux jumelles.

C'est très désagréable d'être, contre sa volonté, retenue chez des étrangers.

J'étais gênée pour moi, gênée pour eux, gênée beaucoup plus qu'eux, c'est évident.

— Je ne comprends pas qu'on ne nous ait pas envoyé une voiture, dis-je, en m'adressant aux jumelles qui étaient collées aux carreaux, guettant l'éclaircie. Vous l'auriez vue, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, certainement, me répondit Germaine ; mais tante Augusta est au marché avec le char à bancs, et il n'y a au château que la calèche qui passe difficilement par les sentiers.

— Ce qui m'étonne surtout c'est que Christophe ne soit pas venu voir ce que nous devenions, dit Juliette ; j'ai regardé tout le temps et je ne l'ai pas aperçu.

— Il se sera mis à l'abri pour son propre compte, dis-je.

— Le voilà, s'écria Germaine, ce doit être lui qui arrive en courant par la route du village, venez voir, Malcy ; comment lui faire signe que nous sommes ici ?

Pour gagner la fenêtre il me fallut passer devant M. Plovars, mais il n'avait nullement besoin de se déranger et il s'était levé vivement, brusquement même, comme si les syllabes de mon nom eussent eu le pouvoir de l'impressionner désagréablement.

Mais il reprit très vite tout son calme.

Je m'approchai de la fenêtre.

— Oui, dis-je, c'est *le chevalier*.

La pluie tombait avec moins de violence; il était possible de se mettre dehors, nous acceptâmes les parapluies qu'on nous offrait et, comme il m'était difficile de me charger de mon chevalet, je le laissai à la villa.

— Vous pourrez, du reste, nous le confier chaque jour, me dit Mlle Johana, cela vous sera plus commode que de l'emporter, et mon frère lui donnera bien asile auprès du sien.

M. Plovars s'inclina sans répondre.

C'était un acquiescement au désir de sa sœur, mais non une invitation personnelle.

Son visage, toujours froid, était devenu de glace, et le pli ironique de sa lèvre s'était accentué.

Mon nom lui rappellerait-il un souvenir?

Je le suppose, car, personnellement, je ne vois pas ce que j'ai pu lui faire.

Qu'ai-je besoin, d'ailleurs, de m'occuper davantage de ce qu'il pense et de ce qu'il dit? il m'est indifférent, et demain je reprendrai mon chevalet car je ne veux lui devoir aucune obligation.

Je n'ai fait part de mes réflexions qu'à Mlle Olympe, qui continue à me beaucoup questionner sur M. Plovars et qui paraît attacher une grande importance à mes réponses.

Je me demande toujours pourquoi elle s'intéresse tant à lui; il y a certainement eu entre eux un secret qui m'échappe. Mais tout est



mystérieux dans ce M. Plovars, et pourquoi la révélation de mon nom a-t-elle paru lui faire une si singulière impression? S'il connaît Mlle Olympe, il ne me connaît certainement pas, moi!

Ce personnage énigmatique m'agace et j'ai hâte d'être délivrée de sa présence.

*Le chevalier* n'en revenait pas qu'il nous eût offert de nous réfugier chez lui. Les jumelles exaltent l'amabilité de sa sœur. Elles n'ont pas tort, mais j'aime mieux ne pas voir la sœur que de risquer d'être de nouveau à charge au frère.

Ma tante voulait aller remercier de l'abri qu'on nous a donné, mais Mlle Augusta a arrêté son élan en lui disant qu'il n'est pas dans les habitudes du château de faire les premières visites, que c'était aux arrivants à entamer les relations, et que nous nous chargerions de remercier d'un service que tout le monde, du reste, nous eût rendu en pareille occurrence.

Château de Trémaz, 17 août.

Mon chevalet reste définitivement à la villa, pour la simple raison que je n'avais aucun motif pour l'en retirer, ne pouvant dire à Mlle Johana: « Votre frère m'est antipathique et je ne tiens pas à multiplier les occasions de le voir. »

Il est sans doute tombé dans la crise de pa-

resse prévue, car il semble beaucoup moins pressé de finir son tableau, et quand il vient sur la grève, c'est au mien qu'il travaille.

Souvent il ne nous rejoint pas, mais nous le retrouvons à la villa quand nous allons y déposer mon chevalet. Je préférerais voir sa sœur toute seule, elle est aussi gracieuse qu'il est, disons le mot, sardonique.

Elle a toujours quelque chose d'agréable à vous dire; elle accompagne maintenant son frère sur la grève, et elle se mêle à la conversation, comme si elle craignait de sa part une tirade trop mordante.

Il a sur les femmes de vilains préjugés; il les accable sous le mépris de ses paroles. C'est surtout en s'adressant à moi qu'il prend un ton plus amer et plus dur. On dirait qu'il m'en veut particulièrement et qu'il me rend responsable de méfaits que j'ignore.

A l'entendre, les femmes sont des êtres personnels et égoïstes, qui se soucient fort peu de tout briser pourvu qu'elles arrivent à monter sur un piédestal.

Pour élever ce piédestal elles se servent de leur beauté, de leur nom, de leur fortune, de leur science même; tout leur est bon pour attirer les flatteries qui les charment et les hommages qui les grisent.

Je trouve que ses théories ne sont guère aimables pour sa sœur. Je le lui ai fait remarquer, et il m'a répondu de sa voix cassante:

— Ma sœur n'est pas une femme ordinaire... Du reste, laissons ce sujet, a-t-il ajouté, les

femmes ont raison, et bien fous sont les hommes qui prennent l'encensoir qu'elles leur tendent.

Il s'est éloigné et, tout étonnée de cette sortie, j'ai regardé Mlle Johana.

En réponse à mon regard, elle m'a dit :

— Il ne faut pas trop vous émouvoir; mon frère est d'une nature nerveuse et impressionnable, il s'éprend d'enthousiasme pour toute action généreuse, mais l'injustice le révolte, l'ingratitude l'exaspère, et il conserve une haine implacable contre tout ce qui lui paraît inique. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'est montré ardent et passionné; quand quelque chose ou quelqu'un le séduisait, il se livrait tout entier, sans restriction, je dirais presque sans réflexion; mais il a été blessé dans ses affections et il en a éprouvé un chagrin dans lequel il s'est complu, qu'il a exagéré à plaisir. Artiste jusqu'au plus profond de son être, il en avait toutes les qualités et tous les défauts. Poète, il aimait à rêver; il laissait volontiers son imagination créer des chimères, et les déceptions que lui ménageait la réalité ont été de cruelles blessures qui ne se cicatrisent pas. Il a aimé une jeune fille sur laquelle il avait échaufaudé toute une vie de bonheur. Il l'avait ceinte d'une auréole comme on en pare les anges: elle a tout détruit et mis ses espérances à néant. Dès lors, il a conçu contre les femmes ces sentiments dont je ne puis vaincre le déplorable envahissement. Ce coup, ressenti au début de sa vie, a fait son malheur et l'a rendu ce que

vous le voyez, morose, aigri, décourageant, soupçonneux et injuste. Cependant il est bon, il est dévoué, et je ne désespère pas de voir jaillir un jour les étincelles qui couvent encore sous la cendre dont il les a volontairement recouvertes.

— Est-ce que tous les hommes sont comme lui? demandai-je.

Et en posant cette question j'éprouvai dans la gorge un certain étranglement.

— Non, pas tous, heureusement pour eux.

— Heureusement pour eux, répétai-je en baissant la tête.

Je venais encore de penser à Paul et, songeant au mystère dont on a entouré la rupture de notre mariage, je me demandais s'il ne m'accusait pas et j'étais partagée entre deux craintes, celle qu'il me maudisse comme M. Plovars maudit la femme qu'il a aimée, ou celle... qu'il m'oublie trop vite.

M'oublier, c'est possible, mais me maudire, oh! non, on ne maudit que ce que l'on a aimé et, sans doute, il ne m'aimait pas, sans cela il aurait recherché une explication.

J'ai quitté Mlle Johana, tellement troublée pour mon propre compte, que c'est seulement en arrivant au château que je pensai à Mlle Olympe.

Serait-elle la femme qui a eu une si triste influence sur la vie de M. Plovars?

Cela me semble peu probable, elle est trop douce et trop bonne; je me suis sans doute trompée; cependant, malgré ma promesse de

lui tout redire, je ne lui répéterai pas cette conversation.

Château de Trémaz, 22 août.

Voilà bien des jours que je ne suis pas retournée sur la grève. Je n'ai pas du tout envie de me retrouver avec M. Plovars et de l'entendre déblatérer de nouveau.

*Le chevalier* a rencontré Mlle Johana, qui lui a demandé de mes nouvelles, mais elle n'est pas venue au château et personne ne songe à s'en formaliser, quoique en général on attache beaucoup d'importance aux moindres marques de politesse, car j'ai entendu Mlle Augusta s'étonner de n'avoir pas reçu la visite d'une ou deux familles qui se sont installées à Plodeuc pour les vacances.

Quand nous parlons d'eux, le comte devient impassible, Mme Alban tousse d'un air embarrassé, et Mlle Augusta détourne la conversation.

Je n'ose questionner personne, et j'aurais pourtant bien envie de savoir le fin mot de tout ce que je crois remarquer.

Les jumelles s'étonnent de me voir délaissé mon travail, mais elles n'en sont pas fâchées, et ont entrepris de me donner des leçons d'équitation.

Nous avons comme montures de bons chevaux de ferme, bien pacifiques, et sur lesquels

nous ne courons aucun danger. J'aime cet exercice, et comme je me tiens maintenant très solidement en selle, nous nous risquons sur les routes.

Nous sommes moins qu'élégantes sur nos lourds chevaux, et nous ferions piètre figure au bois de Boulogne. Ici, au contraire, nous sommes l'objet de l'admiration des paysans, qui s'arrêtent pour nous regarder passer, et ont vraiment l'air de nous trouver très bien.

Du reste, nous varions nos plaisirs, et quand les fermiers réclament leurs chevaux pour une occupation plus utile, nous louons un canot et Christophe nous promène en mer.

### *Lettre de Richard Plovars à Paul Gautry.*

Plodeuc, 23 août.

Mon cher Paul,

Il est dit que je t'écrirai encore une fois; mais ce qui se passe est surprenant, et je ne puis résister au désir de t'en faire part.

Il s'agit de *ma jeune fille*, mon élève. Figure-toi que depuis bien des jours je ne la vois plus, c'est-à-dire qu'elle ne vient plus à la grève ni à la villa, et je ne l'aperçois maintenant que de loin, quand elle parcourt le pays, escortée du neveu et des nièces d'Olympe.

Dois-je t'avouer la cause qui semble avoir amené cette rupture dans des relations qui n'avaient rien de bien intime, mais qui n'étaient pas sans charmes ?

Je te l'ai dit dans ma dernière lettre, je la trouvais très gentille cette enfant, et sans avoir pour elle aucune attention particulière, je me plaisais à la guider dans ses études de peinture et à lui faire comprendre les beaux côtés de l'art.

En même temps, je l'observais; elle me paraissait douée d'une nature loyale et droite, susceptible d'éprouver ces sentiments qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes, capable d'accomplir le bien très simplement. J'étais disposé à lui faire grâce, et à ne pas la comprendre dans la réprobation dont je frappe les femmes en général, j'avais fait un pas dans la voie de l'indulgence, j'avais failli rompre le pacte que j'avais fait avec les désillusions, je viens de le renouer, et mes éternels soupçons se confirment.

Voici ce qui m'a donné l'éveil : J'ignorais absolument qui était cette jeune fille, d'où elle venait, et même son petit nom; mais l'autre jour, nous étions à travailler tous les deux sur la grève quand, un orage survenant, je ne pus me dispenser de lui offrir, ainsi qu'à ses petites amies, de venir se mettre à couvert dans notre villa.

Là, en s'entretenant entre elles, les enfants ont interpellé leur compagne, et j'ai appris ainsi qu'elle s'appelle Malcy. Malcy, comme la jeune fille qui t'a si indignement manqué de foi; car, je te le répète, et il est utile que tu me croies, il est impossible que ta fiancée ait été étrangère à tout ce qui s'est passé; et elle a dû

être la première à tout rompre le jour où la fortune te faisait défaut.

Ce nom, prononcé à l'improviste, m'a causé la plus désagréable des sensations; bien qu'il ne soit pas commun en France, il est assez répandu en Angleterre et cette jeune fille peut très bien ne pas être ta Malcy; mais mon intuition me dit que c'est elle.

Les jours qui ont suivi ma découverte, je n'ai pu m'empêcher de lui montrer, par mon attitude, ma répugnance et ma mauvaise humeur. J'ai peut-être été injuste, inique même; si elle est coupable, elle aura vu que j'avais deviné la vérité; si elle est innocente, elle aura mis ce revirement de mes allures sur le compte de mon caractère, et tout sera dit; mais ce qui me porte à croire qu'elle se sent soupçonnée, c'est qu'elle me fuit systématiquement comme si mes allusions la froissaient.

J'en ai le pressentiment, c'est ta Malcy; je vais tout faire pour m'en assurer, ne voulant pas accuser à la légère, et quand je me serai convaincu que c'est elle, je quitterai Plodeuc, emportant une déception de plus, ce qui prouve que tant qu'on vit on a toujours quelque chose à perdre.

Si, comme je le suppose, tu es sur le point de revenir, c'est à ton arrivée à Tours que tu connaîtras le résultat de l'enquête que je vais ouvrir.

A bientôt, mon ami.

Richard PLOVARS.

*Lettre de Paul Gautry à Richard Plovars.*

Florence, 29 août.

Mon cher ami,

Me voici à Florence, et mon premier soin en arrivant a été de courir à la poste, où j'ai trouvé toutes vos lettres, y compris celle du 23 août.

Elles m'ont rempli d'étonnement; vous me racontez votre histoire, et il se trouve qu'elle a plus d'une analogie avec la mienne. De plus, vous êtes à Plodeuc avec une jeune fille qui s'appelle Malcy, comme ma fiancée d'un jour.

Serait-ce elle? cela n'est pas possible; je ne l'ai jamais entendue parler de Plodeuc ni de la famille de Trémaz; une similitude de nom vous cause cette méprise... cependant tout ce que vous me dites des qualités charmantes de votre élève me ferait croire qu'elle est ma Malcy.

Malcy! que j'ai été impuissant à vous faire connaître, puisque vous osez émettre la possibilité qu'elle ait elle-même violé nos promesses.

Jamais ce doute n'a effleuré mon cœur, ni terni les sentiments que je garde pour elle; car je ne suis pas guéri, allez, et je suis même un malade qui ne veut pas guérir.

Oh! soyez tranquille, je ne me laisse pas aller au découragement; je cache, au fond de

moi-même, mon chagrin, et nul que vous, qui le devineriez si je ne vous le disais pas, ne saura que j'ai abandonné à tout jamais l'espoir d'être heureux, mais son nom lu dans votre lettre, la pensée qu'elle est près de vous, que vous pouvez la voir, que vous lui parlez, tout ravive mes souffrances, augmente mes peines.

Vous voulez l'interroger, oh ! si j'osais je vous demanderais de tâcher de savoir si elle m'a aimé. Une pensée qui me tourmente souvent c'est la crainte qu'elle ait attribué cette rupture à un acte qui, en ce qui me concerne, aurait été indigne d'elle... mais qu'allais-je faire, et que dis-je ? regardez ces dernières lignes comme étant écrites dans un moment d'égarément ; non, il ne faut pas qu'elle sache... ne l'interrogez pas, ne lui dites rien, et pardonnez-moi, vous l'ami stoïque, de me sentir si faible à la seule évocation d'un nom qui m'est cher.

Mais vous-même, êtes-vous bien sûr d'être aussi brave que vous le dites ?

Quand le danger est loin, on croit n'avoir rien à redouter, et pouvoir l'affronter sans sourciller, et vous n'avez pas encore revu Mlle Olympe.

Pouvez-vous jurer que sa présence vous sera tout à fait indifférente et vous laissera absolument insensible ? Vous avez vieilli tous les deux, mais il y a des vieillesses encore bien séduisantes, quand surtout elles sont escortées du prestige des souvenirs.

Est-ce seulement par bravade que vous êtes allé à Plodeuc? n'aviez-vous pas, sans vouloir vous l'avouer, la pensée de revoir la femme qui a troublé votre existence?

Existe-t-il vraiment un homme — et êtes-vous celui-là? — qui ait rompu entièrement avec son passé et qui ne vive plus que pour l'heure présente?

Non, vous aurez beau dire, vous n'êtes pas cet homme-là; ne m'avez-vous pas montré quel bon et tendre ami vous savez être; un cœur, qui s'ouvre si largement à l'amitié ne saurait donner asile à l'oubli. N'êtes-vous pas un artiste plein de talent, qui avez la notion du beau, l'instinct de toutes les bonnes choses? Comment une moitié de vous-même serait-elle si sensible et si bouillante, tandis que l'autre serait endurcie et glacée?

Mais en vous prêchant, je m'octroie un droit que vous ne me reconnaissez sans doute pas. Pardonnez-moi ces réflexions, suggérées d'ailleurs par vos lettres.

Les affaires de mon oncle sont terminées et je vais regagner Tours.

Ecrivez-moi, parlez-moi de Malcy, je suis avide de tout savoir; mais, surtout, ne lui dites pas ce qu'elle doit toujours ignorer.

Votre ami,

Paul GAUTRY.

*Journal de Malcy.*

Château de Trémaz, 30 août.

Mon Dieu, mon Dieu, quelle conversation je viens d'avoir avec M. Plovars, et comment a-t-il à ce point le pouvoir de me bouleverser.

Sous la fâcheuse impression de notre dernier entretien j'étais, comme je l'ai dit, restée plusieurs jours sans retourner à la villa ; et décidée enfin à aller reprendre mon tableau, je choisis pour cela une heure où je sais M. Plovars sur la grève.

Contre mon attente, je le trouvai chez lui, et je l'y trouvai seul.

Il avait sa physionomie des mauvais jours, cependant il m'avança une chaise, et me pria d'attendre sa sœur, qui était sortie, mais ne pouvait tarder à rentrer.

— Vous vous faites rare, me dit-il, peut-on en savoir la cause ?

— Mais, lui dis-je, serait-il bien surprenant que je fusse un peu froissée de la façon dont vous jugez les femmes.

— Bah ! c'est là le vrai motif ; mais il n'y a que la vérité qui blesse, et mes opinions personnelles ne vous atteignaient pas, je suppose.

Il me regardait en face, comme s'il eût voulu me scruter, et il continua :

— Ma sœur m'a reproché la boutade à laquelle je me suis laissé entraîner l'autre jour ; la chère enfant souffre de mes fréquents re-

tours de scepticisme, mais toutes les bonnes raisons qu'elle fait valoir pour me calmer sont battues en brèche par les exemples journaliers qui apportent sans cesse une nouvelle preuve de ce que je prône, et dernièrement encore une circonstance a ravivé toutes mes rancunes contre les femmes. Vous allez juger si je n'ai pas raison.

« Un de mes amis, un très jeune ami pour lequel j'ai une affection quasi-paternelle, m'écrivait pour m'annoncer son mariage — on le mariait, ses parents le désiraient, et il n'y mettait pas d'obstacles.

« Solange — appelons-la Solange — était jolie, spirituelle et bonne, trois aimables qualités qui tracèrent la route à l'affection.

« Sa seconde lettre m'apprit qu'il aimait Solange, et, dans la troisième, il était convaincu, à m'en convaincre moi-même, qu'il faisait un mariage d'inclination.

« Et moi, fou que j'étais, je le laissai dire. Faisant taire mon pessimisme, je lui laissai croire qu'il pourrait exister une jeune fille capable de le comprendre. J'en vins même à me dire qu'il avait peut-être raison; mais je reçus une quatrième lettre, sombre épilogue du joli roman de son cœur.

« Elle était longue, cette lettre, et il l'avait écrite lentement, une fois le premier flot d'amertume passé. Il me racontait, sans une récrimination, ce qui venait de se passer. Son mariage était rompu; un de ses oncles, le frère de son père, s'était lancé dans des affaires vé-

reuses où, pour dégager l'honneur du nom, il fallait jeter une fortune; il était pauvre, les parents de mon ami étaient riches; ils répondirent pour lui, non sans l'assentiment de leur fils, puisque cette fortune était la sienne.

« Le changement de position était complet; mon ami était réduit à une minime aisance; il était de son devoir de rendre sa parole à la jeune fille.

— Elle l'a acceptée, dis-je, plus haletante qu'il n'eût convenu.

Il me regarda entre les deux yeux :

— Sans doute, me dit-il tranquillement.

— Mais c'est infâme.

— C'est naturel, et j'aurais été surpris qu'elle eût agi autrement.

— Ah! c'est vrai, dis-je, pour l'honneur de vos théories vous avez dû vous réjouir.

— Pour le bonheur de mon ami j'aurais volontiers fait, de mes théories, un autodafé.

Il parlait durement, je me sentais oppressée, comme si ses paroles eussent été de plomb et fussent retombées sur mon cœur.

— Et, lui demandai-je, qu'est devenu votre ami?

— Il voyage, et je l'aide de mon mieux à se consoler; mon premier soin a été d'attaquer sa dernière illusion.

« Il avait demandé, en grâce, que la jeune fille n'eût pas connaissance de la cause de la rupture; on le lui avait promis, et il se berçait de l'idée qu'on avait agi sans la consulter. Ah! j'espère l'avoir désabusé! la chose est trop

simple pour que j'en puisse douter : fortune disparue, adieu l'amour. Qui pourrait croire que la jeune fille ne l'eût pas elle-même refusé du moment qu'il était devenu pauvre.

— Et, repris-je, si pourtant vous vous trompiez, s'il était vrai qu'elle eût tout ignoré.

— Pensez-vous que cela puisse être ?

— Oui, répondis-je, en songeant à la singulière situation que m'a faite ma tante. Il m'a regardée de nouveau, très longuement ; sans sourciller j'ai soutenu son regard, qui s'est abaissé avant le mien. Je crus, est-ce une illusion, lire sur son visage comme une expression de soulagement ; et son ton était moins bref quand il me dit :

— N'entrons pas en discussion ; je n'essaierai pas de vous convaincre, voici du reste ma sœur qui rentre, je vous livre à elle, dites-lui que j'ai manqué à toutes les promesses de silence que je lui avais faites, et que je mérite d'être grondé.

Elle entra, mais je ne lui dis rien, et après quelques mots indifférents j'ai pris congé, en oubliant le but de ma visite, qui était de reprendre mon chevalet et mon tableau.

Je suis rentrée au château par un chemin détourné pour échapper aux jumelles, qui m'attendaient à la barrière d'entrée, et je suis venue écrire cette conversation dont je sors toute troublée.

Il me semble que M. Plovars m'a raconté ma propre histoire, et qu'il savait à qui il la racontait.

Château de Trémaz, 31 août.

Ainsi c'est vrai, j'avais bien deviné, et tante a pu faire une chose semblable ?

Au moment où Paul se montrait aussi noble, elle le repoussait, et si elle ne m'en disait rien, c'est moins sans doute parce qu'il le lui avait fait promettre que parce qu'elle savait que mon estime pour lui n'en pourrait être que plus grande, et que je ne refuserais pas de porter un nom pour l'honneur duquel il avait tout sacrifié.

Poursuivie par la pensée que l'ami de M. Plovars pouvait être Paul, j'ai résolu d'interroger tante, et, après une nuit d'insomnie, je suis allée la trouver.

Elle n'était pas encore levée ; elle m'a accueillie avec son bon sourire.

— Déjà prête, m'a-t-elle dit. Ah ! on voit bien que tu n'as pas, comme moi, des insomnies qui te forcent à rester au lit le matin.

Je me gardai bien de lui dire que de toute la nuit je n'avais pas dormi une heure.

Elle croit à tous les privilèges de la jeunesse, sommeil, appétit, gaieté, tout ce qui, en un mot, est engendré par l'insouciance. Elle ne paraît pas se douter qu'il y a place pour des pensées sous un front sans ride, et place pour le chagrin dans un cœur qui ne bat que depuis dix-huit ans.

Etant donc bien convaincue que j'avais par-

faitement, dormi, elle me demanda si je me disposais à monter à cheval.

— Non, pas ce matin, lui répondis-je.

J'étais très embarrassée pour entrer en matière.

Enfin, prenant ce qui s'appelle mon courage à deux mains, je demandai :

— Tante, est-ce que je suis riche ?

Elle me regarda tout étonnée :

— Riche, riche, me répondit-elle, cela dépend du point de vue auquel on se place. En termes propres, être riche c'est avoir des besoins moindres que son revenu. Avec cent mille francs de rente on est pauvre si on en dépense cent vingt mille ; si, au contraire, on a mis sa maison sur le pied de dix mille francs et qu'on en ait douze mille à dépenser, on est riche.

— Tout dépend du point de vue auquel on se place, répétais-je, vous avez bien raison, et comme vous m'avez élevée très sagement, me préservant de goûts luxueux, j'en puis conclure que je suis riche, sans même connaître le chiffre de ma fortune.

Tante se mit à rire.

— Ailez donc leur rien cacher à ces fillettes qui deviennent des femmes quand vous les croyez encore dans leurs langes. Du reste, je ne trouve pas ta question mauvaise, elle est moderne, je le veux bien, mais où est le mal d'être de son époque ? Qui n'a pas l'esprit de son temps en a tous les défauts. Si tu jouais aujourd'hui à la bergère Watteau, tes pastorales seraient ridicules. Le temps présent est

ce qu'il y a de meilleur. Donc, parlons argent. Eh bien ! oui, petite Malcy, tu as une très jolie dot, et comme les espérances — elle se désigna en riant — comme les espérances sont de la belle et bonne monnaie, tu peux prétendre à faire un riche mariage.

— Puisque vous parlez mariage, repris-je un peu hypocritement, car si elle me tendait la perche, je cherchais depuis le début de notre entretien le moyen de l'amener sur ce sujet, puisque vous me parlez mariage, permettez-moi de vous dire qu'il me semble que le premier luxe qu'on puisse se passer quand on est riche, c'est un mari qui vous plaise, fût-il pauvre.

J'avais mis toutes voiles dehors ; je jouais gros jeu, et je regardai dans le blanc des yeux tante qui se troubla une minute, une minute seulement ; mais j'avais lu dans son regard ce que j'y voulais voir, et je ne doutais plus de tenir le motif de mon mariage manqué. Aussi ce fut en vain que tante reprit très vivement :

— Je t'ai cent fois répété que tu n'es pas apte à parler de cette question de mariage, qui regarde exclusivement les parents. Je dois te rendre cette justice que tu y touches rarement, et, vu les circonstances, tu as fait preuve de beaucoup de sens. Tant de jeunes filles auraient fait des questions oiseuses ! Tu as accepté mes décisions, et tu m'as témoigné une confiance qui fait honneur à ton caractère.

Je rougis légèrement, étant prise en flagrant délit de défiance, et trouvant que l'approbation venait bien mal à propos. Mais je ne vou-

lais pas reculer, car, si cette occasion m'échappait, il me serait difficile de la ressaisir.

— Ne me félicitez pas, tante, car je ne le mérite aucunement. Si je vous avais questionnée plus tôt, j'aurais peut-être évité bien des choses, en tout cas, je me serais évité le chagrin d'apprendre inopinément par un étranger ce que j'aurais dû savoir par vous.

— Je ne comprends pas, de quel étranger parles-tu, et que t'a-t-on dit ?

— J'ai été hier chez M. Plovars, continuai-je, et il m'a parlé d'un de ses amis qui, après avoir donné toute sa fortune pour sauver un oncle du déshonneur, a vu rompre ses fiançailles; il est vrai que les parents de la fiancée ont été les seuls responsables de cet acte inqualifiable; à la jeune fille on avait tout caché.

Se peut-il qu'il y ait une seconde édition de ce qui m'est arrivé, ou Paul n'est-il pas, comme je le crois, le héros de cette histoire ?

— Et qui est donc ce peintre de hasard qui s'est chargé de t'instruire aussi bien et qui s'est arrogé le droit de te révéler ce que j'avais voulu taire ? Comment toi-même l'as-tu écouté sans lui répondre qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas et qu'il n'était pas de sa compétence d'entrer dans nos affaires de famille ?

— M. Plovars est en dehors de la question, répondis-je. Il ne s'immisçait en rien dans nos affaires, peut-être même, quoique j'en doute fort, peut-être même, en me parlant de son ami, ne savait-il pas à qui il s'adressait. C'est

moi qui ai tiré les déductions. J'ai cru, tout à coup, saisir le fil de ce que je cherchais vainement, car vous vous abusez étrangement sur mon calme, et depuis trois mois, par votre silence, vous m'avez fait bien souffrir.

Tante s'était caché le visage entre les mains. Quand elle le découvrit, il était couvert de larmes.

— Malcy, pardonne-moi, j'ai cru agir pour ton bien. Ah! sans doute il m'a été pénible d'accepter le renoncement de ce jeune homme, et de moi-même, je te le jure, je n'en aurais jamais provoqué l'aveu; mais j'ai écouté la sagesse. M. Gautry, sans fortune, et soutenant ses parents, ne pouvait t'offrir qu'une situation des plus modestes, et, tout en admirant sa grandeur d'âme et son désintéressement, j'ai refusé pour toi la vie étroite qu'il ne songeait d'ailleurs plus à te faire partager.

— Mais j'étais riche, moi, et ma fortune eût amélioré leur situation.

— Il lui eût été pénible de voir ses parents à ta charge.

— Cependant, si le contraire était arrivé, dis-je, si c'était moi qui eusse été ruinée, qu'auriez-vous pensé de Paul s'il eût raisonné à mon égard comme vous raisonnez au sien?

Ce qu'elle eût pensé de Paul, tante ne le dit pas, mais il était visible que je l'étonnais considérablement.

Il n'était pas dans ses plans que j'eusse une idée à moi, que je pusse lui poser une question,

lui demander compte d'un de ses actes, et elle murmura :

— J'avais jusqu'ici si bien réussi. Je l'avais dirigée à ma manière c'est vrai, mais si parfaitement bien; elle avait été si soumise, et de point en point avait si docilement suivi la route que je lui avais tracée...

— ...Que vous n'aviez pas supposé, dis-je, que mon cœur, quand il serait mis en cause, réclamerait le droit de juger.

Mais je sentis que je dépassais les bornes. Je m'approchai de tante, et prenant sa main qui était brûlante :

— C'est assez, n'est-ce pas, lui dis-je, nous n'en parlerons plus.

Je savais ce que je voulais savoir, je n'avais plus qu'à m'éloigner.

Tante ne me retint pas, et je lui sus gré de comprendre que le calme que je veux recouvrer je ne le trouverais pas près d'elle.

Je ne sais si je pourrai jamais lui pardonner.

Château de Trémaz, 8 septembre.

Je viens d'être très souffrante. On en a attribué la cause à une trop longue course que j'ai faite sous le soleil.

J'ai été pendant plusieurs jours si troublée que je me suis jetée corps et âme dans une vie d'activité dévorante.

J'entraînais les jumelles et Christophe, et nous allions à cheval, en bateau, passant des

journées entières dehors; nous rentrions brisés, seulement, ils réparaient leur fatigue par un bon sommeil, tandis que j'avais des nuits d'insomnie pendant lesquelles je me remémorais ce que m'avait dit M. Plovars.

J'en voulais à ma tante, je m'accusais de n'avoir rien deviné, je pensais aux parents de Paul qui doivent si mal me juger, à Paul qui a été si malheureux, qui l'est encore peut-être, quoi qu'en dise son ami, et je tremblais que M. Plovars en fût arrivé à le convaincre que j'ai tout approuvé, tout voulu.

Je cherchais alors le moyen de me disculper, et, dans l'ombre des nuits, je formais le projet d'aller trouver M. Plovars, de lui dire la vérité, et de le prier de la faire savoir à Paul.

Je m'ingéniais à chercher par quel moyen je pourrais le persuader.

Tantôt je le voyais m'écoutant avec un sourire ironique; tantôt, au contraire, j'arrivais à obtenir qu'il parlât à Paul.

Mais les premières lueurs du jour faisaient évanouir mes pensées. Je ne pouvais rien. Ce que Paul pensait devait m'importer fort peu, je devais même désirer qu'il se consolât par quelque moyen que ce fût.

Les choses ne pouvaient plus être changées.

Je pouvais regretter d'avoir appris le mot de l'énigme, mais que je le sache ou que je l'ignore ma route était la même. Je subissais ce que tante avait voulu; à l'avenir, je pourrais me tenir sur mes gardes, mais, actuellement, je n'avais rien à faire.

Je m'efforçai de paraître gaie. Je montai des parties, je m'étourdissais; mais la nuit revenait, ramenant mes incertitudes, mes désirs d'être disculpée. Je finis par tomber malade. Ce fut pour moi un repos moral. Etant dans l'impossibilité physique d'agir, je renonçai à former des plans et je fis en sorte de ne plus penser. On a été parfait pour moi. Les jumelles ne me quittaient pas; Mlle Augusta inventait des plats pour exciter mon appétit. Ma tante, qui n'était pas dupe de ma maladie, m'entourait d'une tendresse dans laquelle je sentais comme un remords.

Je suis sortie de cette crise; mais apaisée? oh! non! Tante s'ingénie à me distraire, elle s'imagine qu'un changement d'air me ferait du bien, et elle combine un voyage.

• C'est *le chevalier* qui me l'a appris, il est toujours à l'affût de nouvelles, et, s'il n'écoute pas aux portes, il saisit avec empressement l'occasion de surprendre une conversation.

Il m'a abordée ce matin d'un air tout drôle :

— Malcy, m'a-t-il dit, pourquoi nous avez-vous caché que vous êtes encore malade?

— Mais je vous assure que je suis guérie, tout à fait guérie, je mange comme...

— ... Comme un oiseau, s'il faut en croire tante Augusta.

— Elle vous a fait part de ses inquiétudes au sujet de ma santé?

— Non, et c'est un secret.

— Alors ma maladie n'est pas bien apparente.

— Ce n'est pas votre maladie qui est un secret, c'est votre départ.

— Je vais partir ?

— Hélas ! oui.

— Pour où ?

— Pour les eaux.

— Et pour quelles eaux, d'après quelles ordonnances ?

— Pour les eaux Distraction, d'après l'ordonnance du docteur Inquiétude, qui bouleverse votre tante.

— Ah ! ma tante croit que la distraction me guérira.

— Vous voyez bien que vous-même vous vous sentez malade.

— Je n'ai pas dit cela, mais enfin — car vous êtes incompréhensible — expliquez-moi d'où vous tenez ces nouvelles alarmantes.

— Elles sont toutes fraîches, et vous en avez la primeur. Tout à l'heure, j'étais dans ma chambre à apprendre mes leçons, quand j'ai entendu des voix sous ma fenêtre. Vous comprenez que je ne pouvais faire autrement que d'entendre ce qu'on disait.

— Un garçon sérieux se serait bouché les oreilles et aurait appris sa leçon.

— Mais je ne suis pas un garçon sérieux, et j'ai écouté au lieu de travailler ; d'ailleurs, on parlait de vous et cela m'intéressait. Tante Augusta disait :

« — Cela passera, tout le monde a de ces moments-là, je t'assure que tu te mets en tête mille idées qui n'ont pas de fondement.

« — Non, non, répondait votre tante, Malcy n'est pas d'humeur capricieuse, et je ne l'ai jamais vue comme elle est maintenant, même à l'époque...

« Elle a baissé la voix et j'ai perdu quelques mots; savez-vous à quelle époque elle a voulu faire allusion?

— Oui, mais continuez.

— Votre tante a parlé de M. Plovars, je ne sais pas ce qu'il pouvait venir faire là-dedans. Vous en doutez-vous?

— Un peu; mais vous me questionnez tout le temps, arrivez à ma maladie, à quel propos a-t-on parlé des eaux?

— Je n'ai pas bien suivi, car, par moments, elles parlaient très bas; mais, finalement, votre tante a dit :

« — Il faut la changer de milieu, l'occuper, la distraire...

« — Je ne puis vous retenir, a repris votre tante Augusta, mais où irez-vous?

« — Je ne sais pas encore; aux eaux, par exemple.. »

« Et c'est ainsi que vous allez nous quitter.

— Mais, Christophe, c'est très mal d'écouter ainsi les conversations, vous auriez pu surprendre des secrets.

— Vous ne trouvez pas le mien assez grand?

— C'est heureusement un secret qui sera révélé sous peu.

— Ce que je n'ai pas compris, c'est ce que vient faire M. Plovars dans votre maladie.

— Je ne vois pas positivement, en effet, qu'il ait à se reprocher de m'avoir rendue malade; mais ce que je vois dans tout cela de plus clair, c'est que je vais vous quitter tous.

— Les jumelles vont vous pleurer.

— Et vous, ne m'accorderez-vous aucun regret?

— Beaucoup, au contraire, et vous me manquerez énormément; mais c'est à tante Olympe que vous laisserez le plus grand vide.

Je fis un geste de doute.

— Je passe bien peu de temps chaque jour avec elle, dis-je.

— C'est vrai; mais vous avez cependant changé sa vie; depuis votre arrivée elle est sans cesse occupée de vous; de sa fenêtre, elle vous suit du regard quand vous êtes dans le jardin, et elle vous guette quand vous êtes sortie. Elle reste plus longtemps au salon, et bien qu'elle sorte rarement de son mutisme, on voit qu'elle prend intérêt à la conversation; elle aime vos réparties, et prend plaisir à surprendre vos impressions. Si vous aviez vu son air inquiet quand vous étiez malade!

Je souris de sa pénétration; je n'étais donc pas la seule à avoir remarqué la sympathie de Mlle Olympe. J'étais touchée de l'intérêt qu'elle me témoignait, et je déplorai l'idée de tante de m'emmener loin de Plodeuc. J'ai désiré quitter momentanément Paris; mais je ne puis, à chaque émotion nouvelle, me transplanter dans un autre milieu; d'autant moins que mon chagrin et mes regrets me suivent. Ils n'

se sont même accrus depuis que je suis ici ; à quoi bon, alors, aller les promener ailleurs au lieu de rester dans cette famille que j'aime. M. Plovars partira ; en tout cas, il m'est facile de le fuir ; si le départ revient sur le tapis, j'intercéderai pour rester au château.

*Lettre de Richard Plovars à Paul Gautry.*

9 septembre, 11 heures du matin.

Mon cher Paul,

J'ai subi la grande épreuve!... j'ai revu Olympe!

C'est le hasard, qui a souvent un si grand rôle dans les destinées humaines, qui m'a fait la rencontrer.

Fatigué d'une nuit agitée et sans sommeil, j'étais sorti de très bonne heure pour demander à l'air pur du matin le bienfaisant rafraîchissement de ses senteurs odorantes. Errant sans but dans la campagne, je marchais comme un automate, tantôt plongé dans mes sombres rêveries, ne voyant rien, ne sentant rien, étranger en quelque sorte aux choses extérieures ; par moment, ranimé par les effluves d'une nature qui s'éveille, je humais avec délices cette enivrante exhalaison des premières heures du jour, et à travers le léger nuage qui embrumait l'horizon, mon imagination découvrait des

perspectives idéales et de majestueux contours.

Après avoir marché pendant un espace de temps que je ne saurais préciser, je me retrouvai, sans m'en douter, devant la chapelle de Sainte-Anne où, autrefois, Olympe avait déposé les fleurs de son chapeau.

J'y entrai; la chapelle était sombre, à peine éclairée par un rayon de lumière multicolore qui pénétrait à travers l'unique vitrail de la façade. Elle inspirait ce recueillement qui cadre si bien avec la douleur des âmes blessées. Après m'être familiarisé avec l'obscurité de ce lieu paisible, j'aperçus, agenouillée devant l'autel de la Vierge, une forme humaine, qui semblait plongée dans l'extase de la prière. Je m'approchai doucement afin de ne pas troubler sa pieuse méditation.

C'était elle!... c'était Olympe! Aucun mouvement de sa part ne pouvait me faire supposer qu'elle m'avait vu, et je pus la contempler à mon aise. Elle porte nécessairement, comme moi-même, les empreintes extérieures dont nous a marqués les nombreuses années qui se sont écoulées depuis notre triste, lointaine, dernière entrevue; mais je n'eus pas de peine à retrouver dans ses traits fatigués, la jeune fille qui m'a tant charmé autrefois; sa taille est encore fine, sa tournure élégante et distinguée; ses yeux, légèrement voilés, peut-être par l'habitude des larmes, ont conservé la douceur qui avait pénétré jusqu'au fond de mon cœur; si ses cheveux sont sillonnés de fils argentés, ils n'en conservent pas moins

encore cette abondance et cette souplesse soyeuse qui sont les apanages de la jeunesse.

Je ne pus me défendre d'un premier mouvement de surprise; mais bientôt je repris mon sang-froid, et je me remis complètement : je revoyais la scène où, de propos délibéré, elle me présentait avec affectation la main dont elle avait enlevé la bague de nos promesses, me montrant ainsi, par cette démarche muette mais significative, qu'elle s'était jouée de moi, que tout était rompu entre nous. Elle était alors insoucieuse de ma douleur, elle l'a toujours été, elle l'est encore, et si j'ai eu un moment de trouble en la voyant, c'est l'imprévu de la rencontre qui l'a provoqué, ce n'est pas l'émotion...

Soir du même jour.

En entrant à la maison, j'ai voulu t'écrire immédiatement cet incident de ma matinée; puis, trouvant sans doute qu'il n'était pas assez intéressant pour en faire l'objet d'un courrier spécial, je laissai là ma lettre, me réservant de te l'envoyer ultérieurement. Mais je reprends la plume et j'éprouve encore le besoin de causer avec toi.

C'est singulier, le souvenir de cette apparition matinale me poursuit et m'obsède; je voudrais le chasser et je ne puis y parvenir; je m'attache avec acharnement à ressaisir les

traits que j'ai entrevus ce matin et à les comparer — à les confondre — avec ceux de ma petite pêcheuse d'autrefois, rien n'est modifié cependant dans ma situation; je me retrouve en regard de la femme qui a menti à sa promesse, que j'ai maudite depuis trente ans, celle qui m'a brisé le cœur.

Pourquoi ne puis-je pas me détacher de cette figure triste, mais encore belle, qui a emprunté à de longs jours de deuil une teinte de mélancolie? Je suis en colère contre elle et contre moi. Contre elle, qui m'est indifférente et qui m'agite. Contre moi, qui suis insensible, et qui cependant permets à mon imagination de s'attarder sur un fantôme.

Je ne veux plus la voir, je veux vivre dans mes amertumes et dans mes chagrins, et je quitterais tout de suite le pays si je n'y étais encore retenu par l'enquête que je fais en ton honneur et dont j'espère te donner le plus promptement possible le résultat.

Selon tes indications, je t'adresse cette lettre à Tours.

A bientôt. En quittant Plodeuc, j'irai peut-être de ton côté.

Richard PLOVARS.

### *Journal de Malcy.*

Château de Trémaz, 12 septembre.

— Malcy, m'a dit hier Mlle Olympe, voulez-vous venir demain mardi à la mer avec moi?

— Certainement, répondis-je, bien qu'il m'en coutât, et que je craignisse de rencontrer M. Plovars que je n'ai pas vu depuis le fameux jour où il m'a tout révélé.

Et ce matin nous sommes parties ensemble.

La roche était libre, je poussai un soupir de soulagement.

— On dirait que vous êtes contente de ne pas voir M. Plovars, me dit Mlle Olympe, il s'est donc passé quelque chose entre vous? Par une allusion maladroite aurait-il ravivé quelque chagrin?

Je ne répondis pas.

— Chère enfant, me dit-elle, pourquoi voulez-vous pas vous confier à moi? N'avez-vous pas deviné ma sympathie pour vous?

— Oh! si, m'écriai-je, mais vous savez qu'il y a des choses qu'on ne saurait dire.

— Même à une amie, à une amie assez vieille par l'âge, assez mûrie par le chagrin pour donner au besoin un bon conseil, pour compatir au moins à vos peines? Depuis votre arrivée ici, je vous ai beaucoup observée. Même avant de vous connaître, d'ailleurs, vous m'intéressiez, à cause de ce mariage...

— Oh! mademoiselle, ne touchons pas à ce sujet, je vous en prie.

— Touchons-y, au contraire. C'est bien parce que je vous vois trop concentrée que je voudrais vous forcer à m'ouvrir votre cœur. Il n'est pas bon, mon enfant, de tout renfermer en soi, et si, pour attirer de votre part une confiance, il me faut vous parler de moi, je

vais vous dire ce que personne n'a su jamais, ce que j'ai caché même à celui à qui j'aurais tant voulu le dire.

« Si je vous ai amenée sur cette grève, où je ne viens plus depuis plusieurs semaines, c'est que l'endroit est propice pour parler du sujet dont je veux m'entretenir avec vous.

Nous nous étions assises sur la roche, l'une près de l'autre.

— Vous avez peut-être, me dit-elle, été surprise de ce qu'on est convenu d'appeler *mes lubies* et vous m'avez sans doute, vous aussi, regardée comme une originale.

— Jamais, m'écriai-je, jamais depuis que je vous connais. J'étais, il est vrai, arrivée à Plodeuc avec une idée préconçue que m'avait donnée votre réputation de... sauvagerie, mais, dès que je vous ai vue, j'ai deviné que votre prétendue sauvagerie était voulue, et que, si vous ne vous livriez à personne, la raison en est que vous vivez pour un souvenir. J'ai même soupçonné...

Je m'arrêtai, mais d'une pression de main elle m'encouragea à continuer et je repris :

— J'ai même soupçonné que vos promenades à la mer avaient un but touchant, et comme l'arrivée de M. Plovars les a fait cesser, j'ai pensé...

— Vous avez deviné la vérité, c'est évident...

Elle me raconta alors comment elle s'était, à dix-huit ans, fiancée à M. Plovars, tout jeune peintre qui faisait son portrait.

Il était, comme elle, enthousiaste et rêveur ;

ils s'étaient plu à première vue, et avec la spontanéité du cœur, elle avait donné sa parole sans songer aux difficultés qu'élèverait son père contre une union avec un jeune homme qui ne possédait pas le moindre quartier de noblesse.

Elle avait tout tenté pour le fléchir, mais en vain; il l'avait traitée de folle, d'étourdie, il lui avait déclaré son engagement sans conséquence aucune, puisqu'il y manquait la sanction paternelle.

Olympe ne pensait pas de même. Certes, pour son père, elle eût souhaité que ce jeune homme fût duc ou marquis, mais elle l'aimait, et, pour elle, cela primait tout.

Elle lutta pendant bien des mois; mais la volonté paternelle fut inébranlable; se passer de cet acquiescement, elle n'y pensa pas, c'eût été attirer la malédiction sur son mariage. Elle dut céder, et le comte, n'ayant même pas voulu admettre qu'on reparlât de ce qu'il voulait considérer comme une simple promesse d'enfant, quand M. Plovars revint, elle n'eut pas le droit de s'expliquer, et il lui fallut l'accueillir en étranger.

Mais, dès lors, soumise en apparence à son père, révoltée intérieurement, elle résolut de ne jamais se marier; elle s'enferma dans son souvenir, et se fit un devoir d'être d'autant plus fidèle en elle-même à son fiancé qu'on l'avait contrainte de paraître infidèle; petit à petit, son père, sa sœur, son frère, s'accoutumèrent à la regarder comme une personne ayant la

tête un peu dérangée. Avec l'âge, elle devint de plus en plus solitaire et triste, ne sortant guère que le dimanche pour la messe, et le mardi pour aller passer sa matinée sur cette grève où, précisément, un mardi, elle avait, pour la première fois, vu M. Plovars.

Depuis cette époque, elle n'avait jamais entendu parler de lui, aussi son émotion avait-elle été grande quand elle avait su par moi qu'il était à Plodeuc et appris ce que trente années de luttés et de chagrin avaient apporté d'amertume dans son âme.

Elle me dépeignit ce qu'elle avait ressenti au moment où il lui avait fallu, pour obéir à son père, abandonner tout rêve de bonheur; sa plus grande souffrance était encore la crainte d'être accusée, par son fiancé, d'indifférence et d'oubli, et ses sentiments étaient si bien en rapport avec les miens que pour répondre à sa confiance je n'eus qu'à lui laisser voir qu'elle les avait interprétés.

Mais, pour arriver à lui faire comprendre pourquoi je fuyais M. Plovars, il me fallut devenir plus explicite, et lui tout dire.

Elle m'écouta avec la plus grande attention, et sans m'interrompre. Puis elle me dit :

— Ce n'est pas la curiosité, c'est l'affection qui m'a portée à vous interroger. Je vous sais très énergique, prenant sur vous; il m'est même arrivé, au début de votre séjour ici, de me méprendre, au point de croire que tout souvenir de vos fiançailles était effacé; mais j'ai bientôt compris que vous vous efforciez, au contraire,

de vous dominer, et j'ai eu pitié de vous, sachant par expérience qu'une nature jeune et fortement heurtée peut éprouver d'un premier choc une impression qui a son retentissement sur toute une vie. Cependant il y avait, entre nos façons de sentir, toute la différence qui existait entre mes fiançailles d'inclination et vos fiançailles de raison. Seulement Richard — M. Plovars — vous a dit la cause de la rupture de votre mariage, et votre loyauté a fait naître dans votre cœur un sentiment de profonde admiration qui, s'ajoutant à la sympathie que M. Gautry vous avait déjà inspirée, s'est bien vite changée en un sentiment plus profond. De ce jour, Malcy, de ce jour seulement, vous l'avez aimé, et vous êtes menacée, mon enfant, de vous envelopper dans vos regrets. Oh! de grâce! ne suivez pas la route que j'ai suivie et qui aurait comme conséquence de faire de vous une vieille fille inutile. Vous ne le devez pas. Nous sommes sur la terre, — je le savais, mais j'ai voulu trop tard le reconnaître, — pour accomplir une mission; nous nous devons à tous, et nous n'avons pas le droit de vivre pour un souvenir dans un égoïsme coupable. Relevez la tête, et regardez plus haut que ce qui fait souffrir. Nous sommes faits pour monter, ne piétinez pas sur le chemin. Le chagrin vous atteint bien jeune, mais la vie est mesurée par des bornes métriques qui sont autant de déceptions, ne tombez pas dès le premier heurt, et ne compromettez pas, dans un moment de décou-

agement, les luttes qu'avec vaillance nous devons soutenir pour arriver au but.

Elle parlait avec feu; je comprenais qu'elle avait raison. Je ne permettrais pas à mon intelligence et à mes qualités maîtresses de se perdre en vains regrets; je m'en ferai les outils nécessaires pour me tailler dans la vie une place utile. Elle me l'a appris: ce ne sera pas une défection à un souvenir, ce sera le devoir bien compris.

Mon premier soin, je le sens, doit être de pardonner du fond du cœur à ma tante, et de la rassurer sur ma santé en reprenant ma vie habituelle.

Comme j'ai le plus grand désir de rester près de Mlle Olympe le plus longtemps possible, je l'ai priée d'écartier la question du départ, et elle m'a promis de convaincre tante que rien ne pouvait m'être meilleur qu'un séjour prolongé à Plodeuc.

*Richard Plovars à Paul Gautry.*

Plodeuc, 12 septembre.

Ce matin, j'ai interpellé ma sœur à brûle-pourpoint :

— Johana, cela ne vous déplairait-il pas de passer ici un second mois?

— Aucunement, si vous vous y trouvez bien.

— Nous pourrions dire à Paul de venir nous faire une petite visite.

— C'est une bonne idée.

— Je vais de ce pas, chez le propriétaire, lui dire que nous prolongeons la location.

J'ai pris mon chapeau, et je suis allé au village.

Je t'entends t'écrier : « Mais c'est une girouette que mon ami Richard ! il m'annonce l'autre jour qu'il va quitter Plodeuc, et le voilà qui s'y installe, que se passe-t-il ? »

Oui, Paul, ton ami Richard est une girouette, mais le baromètre marque trop souvent pour lui la tempête, pour que tu puisses lui reprocher d'être au beau sous un rayon de soleil de bonne humeur.

Je chanterais presque, tiens, et sais-tu pourquoi ? parce que...

Mais non, ce sont des choses qui se disent et qui ne s'écrivent pas.

Arrive, arrive vite, et tu sauras pourquoi la vieille girouette a tourné.

Peut-être en seras-tu moins étonné que moi, car tu as toujours voulu juger mon cœur d'après le tien, et, si tu ne t'es pas trompé, c'est à coup sûr en y lisant l'affection que je te porte, et qui peut faire des prodiges.

Viens vite, cela t'intéresse. Johana prépare ta chambre, je t'attends.

Profite de l'occasion, mon ami, quand je

serai retombé dans mes humeurs sombres, je te renverrai à tes grimoires.

A moins que d'ici là..

Allons, adieu, j'ai peur de t'en dire trop long; j'espère que ma lettre te précédera de peu à Tours et que, sans déboucler ta valise, tu prendras le train pour la Bretagne.

Richard PLOVARS.

*Paul Gautry à Richard Plovars.*

Tours, le 13 septembre.

Mon cher Richard,

Je tourne et retourne en tous sens votre dernier billet, trouvé ce matin à mon arrivée, avec la lettre dans laquelle vous me faisiez au contraire prévoir un prochain départ. Je m'efforce de lire entre les lignes; mais, est-ce de votre faute ou de la mienne, je n'y comprends rien, mais absolument rien, si ce n'est que vous ne touchez pas au sujet qui me tient au cœur et que vous manquez à la promesse que vous m'aviez faite de me parler de Malcy.

Est-ce elle? oui ou non, qui est en Bretagne? Oh! depuis votre dernière lettre adressée à Florence, je vis à Plodeuc par la pensée, et je suis bien tenté de répondre à votre invitation; mais êtes-vous sage en m'attirant à Plodeuc? ne pourrions-nous choisir un autre lieu de rendez-vous que ce village?

Pourquoi me dire d'y venir et pourquoi un désir irrésistible me pousse-t-il à accepter votre invitation ?

Le ton de votre lettre me surprend; je vous reconnaissais davantage quand vous me conseilliez l'oubli qu'en ce moment où vous paraissez m'appeler au-devant d'émotions que je ne saurais affronter sans souffrir.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? De grâce, un mot d'explication!

Tout à vous.

Paul GAUTRY.

*Lettre de Richard Plovars à Paul Gautry.*

Plodeuc, 14 septembre.

Viens, te dis-je, c'est nécessaire; si tu n'arrives pas, je vais te chercher, mais, pour répondre à mon appel, il ne suffit donc pas que je te dise : Viens ! ne devines-tu pas qu'il y a du nouveau, au moins pour moi ?

Tu ne me crois donc plus? et, pour te décider, faut-il que je te fasse l'aveu de ma faiblesse et qu'en t'apprenant ma conversion inattendue je te révèle qu'un cœur qui se croyait à jamais endurci peut encore revivre quand se fondent les glaces qui le paralysaient !

Ah! mon cher Paul, je suis une preuve vi-

vante de la fragilité des résolutions humaines et de la facilité avec laquelle s'évanouit le souvenir des plus cuisantes douleurs quand le bonheur vient éclairer les ombres du passé.

Ecoute donc :

C'était hier mardi, et le démon qui me pousse malgré moi à aller sur la grève dans l'espoir de revoir Olympe m'a conduit dans cette grotte qui touche la grande roche plate.

J'y ai attendu longtemps, mais, à ma grande satisfaction, j'ai bientôt vu arriver deux femmes dont l'une était *ma jeune fille*, l'autre Olympe.

Elles se sont assises sur la roche, et j'ai surpris leur conversation.

C'était confidentiel; elles parlaient d'elles-mêmes, et j'apprenais ce qui m'aurait jadis fait bondir de joie.

Paul, quand Olympe m'a refusé elle m'aimait, quand elle m'accueillait aussi froidement, tout son cœur s'élançait vers moi, et tandis que je m'éloignais, elle eût tout sacrifié pour me retenir, tout, excepté sa soumission filiale dont pour rien au monde elle n'eût voulu s'affranchir.

La vie que j'ai passée à m'efforcer d'oublier, meilleure que moi, elle l'a passée à se souvenir. Si je ne suis pas sorti de la grotte pour aller m'agenouiller devant elle, c'est que je ne voulais pas lui laisser voir que je pleurais.

Les larmes sont un don, et elles ont une puissance; elles effacent ce que le cœur gardait

d'amer, et lavent ce qu'il contenait de souillé.

De cette heure, je fus un autre homme; en foule et tumultueusement reparurent toutes mes croyances refoulées; un moment j'oubliai et mes cheveux blancs et les cheveux blancs d'Olympe et notre vie finie, et la vieillesse qui vient et qui limite l'avenir, j'oubliai tout pour me rappeler seulement qu'Olympe m'avait aimé.

J'irai la voir. Puisque le rêve que j'avais formé est dégagé du brouillard, il ne m'en coûtera plus d'entrer à Trémaz; je pourrai revoir ce salon où je fis le portrait d'Olympe, et ce petit coin de jardin où nous échangeâmes une promesse qui scellait nos cœurs.

N'en ai-je pas dit suffisamment pour te forcer à te mettre en route? M'aimes-tu assez pour venir partager ma joie, ou te faut-il encore un autre attrait?

Qui sait? je vois tout en beau, et peut-être le sort a-t-il décidé que nous partagerons ensemble les bons comme les mauvais jours. Viens et espère, j'ai du bonheur pour deux. Fixe-moi le jour de ton arrivée afin que j'aie t'attendre à la gare, et quand tu apercevras sur le quai un grand monsieur à cheveux blancs, dont le visage a perdu cette expression acerbe qui lui était habituelle, jette-toi dans ses bras, c'est ton ami.

Ah! mon cher Paul, si jamais tu retrouves Malcy, et si j'étais certain qu'elle t'aimât comme Olympe m'aimait, je ne vous permet-

trai pas de ne vous le dire que dans trente ans.

Richard PLOVARS.

*Lettre de Paul Gautry  
à Richard Plovars.*

Tours, 15 septembre.

Mon cher Richard,

Le sort en est jeté, et je pars après-demain pour Plodeuc.

Je n'y tiens plus, et puisque vous m'appellez si instamment, puisque vous voulez que je sois témoin de votre bonheur, je vous arrive.

Si ce voyage est déraisonnable pour moi, assumez-en la responsabilité.

Votre ami,

Paul GAUTRY.

*Journal de Malcy.*

Château de Trémaz, 16 septembre.

Grand événement à signaler : M. Plovars et sa sœur sont venus au château. Le prétexte

était de me rapporter mon tableau, le but de renouer des relations avec la famille de Trémaz.

Il était près de cinq heures, nous travaillions toutes dans le salon. Mlle Olympe elle-même s'était jointe à nous, et nous causions à demi-voix pour ne pas gêner le comte qui faisait sa correspondance, quand Christophe entra en criant :

— M. Plovars et Mlle Johana qui arrivent, ils sont en carriole, mais je les ai reconnus de loin.

— Eh bien ! qu'ils entrent, dit le comte d'un ton calme, mais au tremblement de sa main, qui traçait une adresse, on voyait qu'il aurait préféré éviter cette visite.

Mlle Augusta s'était levée vivement ; sa sœur enfila paisiblement son aiguille, et cependant il m'était facile de deviner laquelle des deux était la plus émue.

J'aurais volontiers disparu pour ne pas me trouver en présence de M. Plovars, mais cela eût paru extraordinaire et je restai.

Les jumelles, très contentes de revoir Mlle Johana, avaient été au-devant d'elle, et ce fut entre ces deux jolis gardes du corps, que le frère et la sœur firent leur entrée.

Le comte s'avança vers eux et leur indiqua des sièges, et entre tous ces êtres si agités intérieurement, la conversation s'établit insignifiante.

Mon tableau en fit les frais et aida tout le monde à sortir d'embarras. Mlle Johana ayant

dit que, désespérant de me revoir à la villa, elle me le rapportait, Christophe alla le chercher dans la carriole. On me fit beaucoup de compliments, dont la plus grande part revenait à M. Plovars, qui a grandement retouché mon œuvre, ce dont tante ne l'a même pas remercié, tant elle lui garde rancune de m'avoir appris... autre chose que la peinture.

— Et votre tableau, lui demanda Christophe, est-il terminé?

— J'y ai donné ce matin ma dernière retouche; mais j'ai l'intention d'en commencer un autre qui lui servira de pendant.

— Quel site avez-vous choisi? demanda le comte, mais sans intérêt, et évidemment pour dire quelque chose.

— Si vous le permettez, ce sera le château.

La demande était sans doute indiscreète, car le comte répondit d'un ton bref :

— Nous en reparlerons.

— Ou plutôt, si cela vous déplaît, nous n'en reparlerons pas, dit M. Plovars, écartons les sujets qui seraient une cause de discorde et, si vous le voulez bien, oublions tous les dissentiments qui nous empêcheraient de jouir, sans arrière-pensée, de cette réunion.

Il avait dit cela très doucement, presque sur un ton de prière. Le comte regarda cet homme à qui il avait dans le temps interdit l'accès du château; puis il regarda sa fille; il devina ce que tous deux avaient souffert, son front altier s'assombrit, et dans son regard passa comme

un remords d'avoir sacrifié tant de tendresse à trop d'orgueil.

Il tendit la main à M. Plovars. Je jetai les yeux sur Mlle Olympe.

Elle était transformée; sa taille s'était redressée, ses joues avaient un éclat inaccoutumé, et ses yeux une expression indéfinissable d'une joie qui ne se contenait plus. Elle allait donc enfin pouvoir laisser s'échapper son secret et dire à M. Plovars que c'était à tort qu'il l'avait accusée d'oubli!

— Allez examiner le château, et voir sous quelle face vous le prendrez, dit le comte.

Je retins les jumelles et Christophe qui voulaient accompagner M. Plovars, et Mlle Olympe seule le suivit.

Depuis, ils se voient tous les jours, et ils ont ensemble des conversations sans fin. Quand ils m'aperçoivent, ils sourient et se taisent tout de suite. Ils ont l'air de comploter.

Château de Trémaz, 19 septembre.

C'est bien lui! ah! je suis sûre que c'est lui! mais que fait-il ici? est-ce la présence de M. Plovars qui l'a attiré à Plodeuc?

Je l'ai reconnu, mais il ne m'a pas vue, et c'est bien heureux, car je ne sais pas ce que je serais devenue.

C'est ce matin... j'étais au marché avec Mlle Augusta, qui m'accepte comme aide-de-

camp et déclare que je lui suis précieuse. Pour suivre les conseils de Mlle Olympe, j'ai vaillamment étouffé toutes mes pensées, et je m'occupe de la façon la plus prosaïque : je donne à manger aux poulets, je pétris des pâtes de gâteaux, je compose des menus, je surveille la lessive.

Mlle Augusta m'ayant déclaré que je lui étais devenue indispensable, et que je devrais l'accompagner au marché, je me suis tenue prête de bonne heure.

Nous prîmes place dans le char à bancs qu'elle conduit elle-même; elle me nommait les villages dont nous apercevions les clochers, les châteaux dont les tourelles apparaissaient au milieu d'un bouquet d'arbres; elle me parlait aussi des récoltes; j'appris que le froment était magnifique, mais que les pommiers réclamaient encore du soleil.

Ils étaient pour le présent servis à souhait, car le soleil étincelait, et sous nos ombrelles, nous qui n'avions pas le même besoin de chaleur que les pommiers, nous cuisions littéralement.

Enfin nous arrivâmes à X... Mlle Augusta nous arrêta devant l'hôtel où elle descend toujours, mais elle annonça qu'elle ne viendrait pas déjeuner.

Elle avait accepté l'invitation d'une de ses parentes.

Nous nous rendîmes tout de suite au marché. La place et les rues avoisinantes étaient curieuses à voir.

Ici les marchands de volailles, plus loin les marchands de beurre, les marchands de légumes, les boutiques de mercerie, les étalages de draps et de cotonnades à l'usage des gens de la campagne. On trouve de tout à ce marché.

C'étaient des cris, des discussions, tant en français qu'en breton, et au milieu de tout cela le boniment retentissant d'un charlatan qui, du haut de sa voiture, montrait aux passants une superbe molaire qu'il venait d'extirper tandis que le patient, abasourdi, descendait du véhicule en disant qu'il n'avait pas souffert.

Mlle Augusta se démenait au milieu de tout ce tintamarre, jouait du coude pour se faire place à travers les groupes, disait bonjour à l'un, bonjour à l'autre, revenait dix fois au même marchand pour avoir un rabais de quelques centimes.

J'admirais fort sa façon de se débrouiller et je me convainquais mentalement que j'étais loin de posséder ses facultés, quand mon regard, qui errait au hasard un peu à l'étourdie s'arrêta sur deux hommes qui traversaient la place en diagonale.

La taille élevée de l'un, son grand chapeau de paille, me firent immédiatement reconnaître M. Plovars, j'eus aussitôt le pressentiment que son compagnon ne pouvait être que Paul.

C'était bien lui, en effet, et dans mon trouble, je me dissimulai derrière une grosse marchande et m'assis sur un panier vide.

Il passa presque à me toucher, mais il ne me vit pas et je pus le regarder à mon aise. Je m'étais figuré qu'il avait vieilli, qu'il était changé, et son expression heureuse m'a frappée. M. Richard a-t-il raison? et ne pense-t-il plus à moi?

— Malcy, voilà trois fois que je vous appelle, l'*Angelus* sonne, nous arriverons en retard pour le déjeuner.

C'était Mlle Augusta qui m'interpellait. Je la suivis sans trop savoir ce que je faisais; le repas copieux et interminable fut pour moi un vrai supplice.

Je respirai quand je me retrouvai dans le char à bancs, en route pour le château.

Mlle Augusta, qui avait attrapé une extinction de voix à force de discuter et de marchander, était forcément muette, et je pus enfin me livrer à mes pensées.

Elles sont si multiples que c'est à peine si je puis les débrouiller.

A la fois je voudrais et rencontrer Paul et le fuir; l'idée qu'il est si près de moi m'agite à un point que je ne saurais dire.

Par instants je voudrais partir, dans d'autres au contraire il me semble que si tante voulait m'emmener j'en éprouverais un déchirement.

Qu'est-ce que j'espère donc, puisque j'ai tout lieu de croire qu'il ne m'aime plus?

Château de Trémaz, 23 septembre.

Oh! mademoiselle Olympe! oh! monsieur Richard! comment vous remercier! Je suis trop heureuse!

Mais je croyais pouvoir écrire et je m'aperçois que ma plume tremble tellement entre mes doigts que je vais être obligée de la laisser.

Je vais sortir, je vais aller là-bas au village dans la petite église, pour montrer au bon Dieu mon bonheur.

Je l'ai déjà remercié du fond du cœur, mais j'ai besoin de m'agenouiller devant ce tabernacle au pied duquel il veut nous voir dans nos souffrances pour les consoler, dans nos fautes pour les pardonner, dans nos troubles pour les apaiser, dans nos joies pour les bénir.

Château de Trémaz, 24 septembre.

Tout ce qui se passe est-il vrai, n'est-ce pas plutôt un beau rêve qui va s'effacer? Mais non, j'ai sous les yeux, à la place qu'occupait la bague d'améthyste, une bague ancienne et curieuse, qui rappelle celle que portait Mlle Olympe, et dont j'ai, sans hésitation, tourné le cœur dans le sens qui indique que mon cœur à moi n'est plus à prendre.

Ce bijou vieux style a été acheté par Paul au village voisin.

— Ne regrettez-vous pas la bague d'améthyste? m'a-t-il demandé.

Et je lui ai raconté ce que j'en pensais, confidence que je ne devais jamais lui faire.

Mais nos fiançailles actuelles ne ressemblent en rien aux précédentes, *aux vieilles*, comme nous les appelons ensemble, et ni l'un ni l'autre ne le regrettons.

Il faut que je commence par le commencement et que je mette de l'ordre dans mes idées.

Allons ma bague bretonne, mon beau cœur symbolique, vous savez bien que vous êtes là pour toujours, laissez-moi bavarder, causer, rire et même pleurer, il y aura un peu de tout dans cette page de mon journal, ne soyez pas jalouse, et si mes yeux se détournent de vous, ne me croyez pas infidèle, vous êtes le gage d'une affection qui est plus forte aujourd'hui qu'hier, et qui sera demain plus forte qu'aujourd'hui.

J'ai dit que M. Plovars était venu au château.

Quelques jours plus tard, Mlle Olympe m'emmena à la mer avec elle.

Elle paraissait tout heureuse, cela me faisait plaisir, mais ma physionomie restait grave, et rien ne pouvait me dérider. Elle me taquina sur ma mélancolie, ce à quoi j'étais

bien près de trouver qu'elle manquait de bienveillance.

« Aurait-elle aussi, me disais-je, sa petite dose d'égoïsme, et maintenant que son cœur est soulagé du poids qui l'oppressait, qu'elle a revu M. Richard, et qu'ils se sont expliqués, oublierait-elle que jamais, moi, je ne pourrai me disculper vis-à-vis de Paul ? »

Ces pensées me rendaient triste, mais plus nous avançons et plus, au contraire, elle était enjouée. Tout à coup, je quittais son bras. Je venais d'apercevoir deux promeneurs qui s'avançaient vers nous, et l'un d'eux ressemblait trop à M. Richard pour que je n'aie pas de bonnes raisons de croire, après ma découverte du marché, que son compagnon n'était autre que Paul: je voulus fuir.

— Qu'avez-vous ? me demanda Mlle Olympe en me retenant.

— Là-bas, voyez-vous, on vient..

— Richard vous ferait-il encore peur ?

— Lui, non, mais il n'est pas seul.

— Êtes-vous donc si timide ?

— Mademoiselle, ne vous jouez pas de moi, vous savez qui l'accompagne.

— Et quand cela serait.

— C'est Paul, n'est-ce pas, Paul, mon fiancé, oh ! laissez-moi partir, je ne dois pas le voir. Mieux que personne vous devriez comprendre combien cette entrevue serait pénible.

Je fis un geste pour me dégager de son étreinte.

— Restez, me dit-elle avec autorité, restez, je le veux.

Je n'osais enfreindre son ordre.

— Vous n'avez donc pas confiance en moi, reprit-elle, vous ne croyez donc pas que je veux votre bonheur, pauvre petite qui voulez fuir alors que tout doit vous retenir. Votre destinée est d'être heureuse.

Je devinai pourquoi Paul était là... je l'attendis et mon premier mot fut :

— Vous n'avez pas cru M. Plovars, n'est-ce pas, vous êtes convaincu que je... J'allais dire : « Que j'ignorais pourquoi on avait rompu notre mariage, » mais il m'interrompit :

— J'ai cru Richard, m'a-t-il dit, et j'ose espérer que vous ne le démentirez pas ; il m'a dit que vous m'aimiez, que vous consentiriez à embellir ma vie vouée plus que jamais au travail ; qu'aucune femme ne saurait comme vous me seconder dans ma tâche, que vous seriez pour mes parents la fille qui adoucira leurs dernières années. C'était ma conviction intime et j'ai cru Richard, ai-je eu tort ?

Nous étions seuls ; M. Plovars et Mlle Olympe s'étaient éloignés.

Un retour de ma pensée me ramena au petit jardin de notre hôtel de Paris où un moment, pendant nos fiançailles, Paul et moi nous nous étions trouvés en tête à tête.

Je le lui rappelai, et, à brûle-pourpoint, je lui dis :

— Que vouliez-vous me demander ce jour-là?

— Ce que je vous demande aujourd'hui, me répondit-il, si vous m'aimiez.

— J'aurais peut-être répondu oui, alors, répondis-je, j'aurais même certainement répondu oui, comme aujourd'hui, et cependant il me semble maintenant que, ce jour-là, je ne vous aimais pas comme vous méritez de l'être.

Pauvre tante, à quoi cela vous a-t-il servi d'échafauder mon mariage de raison? Vous aviez contre vous le cœur de votre nièce, cette petite Malcy qui s'est assise radieuse à vos pieds, ce matin, et entre deux baisers et entre deux sourires vous a forcée de convenir que tout était bien mieux ainsi.

Elle a été très bien dans la circonstance, car elle n'avait pas le beau rôle; elle a dit à Paul qu'elle avait plus d'une fois regretté ce qu'elle avait fait, et qu'elle avait souvent pensé qu'il était le seul à qui elle eût confié en toute sécurité mon bonheur. Elle ne pouvait plus revenir sur le passé, ignorant ses sentiments à lui, mais elle est heureuse que Mlle Olympe et M. Plovars se soient chargés des négociations.

Le soir, je suis restée très tard chez Mlle Olympe et nous avons longtemps causé d'elle et de moi.

— Si, il y a quelques jours, on m'avait prédit ce qui arrive on m'aurait trouvée bien incrédule, lui ai-je dit; je ne me savais pas si près du bonheur.

Elle a souri, en me répondant :

— Il jaillit un jour du creux d'un rocher une petite source toute menue, et ce mince filet d'eau accru de pluies et de ruisseaux adjacents, devint rivière, devint fleuve, et vint se perdre dans l'océan. Mais les cailloux rencontrés en chemin et qui faisaient cascade, envoyaient l'eau rejaillir comme de grosses perles sur les bords de la rivière... la rivière n'y prenait point garde, elle continuait sa route sans s'arrêter, et ces petites gouttes d'eau qui se détachaient ainsi follement avaient une mission spéciale; elles allaient féconder la terre, désaltérer le grillon et la fourmi... Ainsi, du grand fleuve d'affection qui traverse le monde, et sous différents noms baigne les âmes, il s'est détaché une goutte qui a fécondé dans deux cœurs un germe qui ne demandait qu'à croître.

Oh! petite goutte d'eau, soyez bénie, vous qui avez suffi pour faire refleurir les fleurs de mon bouquet blanc.

Paris, 6 Octobre.

Nous avons quitté Trémaz, ce cher Trémaz qui me garde de si doux souvenirs.

Nous ne nous sommes pas dit d'ailleurs un adieu éternel, Plodeuc sera le but de notre voyage de noce.

Nous l'avons promis au comte, qui est trop âgé pour venir assister à notre mariage. Les jumelles y viendront avec leur mère, et elles se réjouissent d'être demoiselles d'honneur. Christophe viendra aussi, et Mlle Augusta a presque promis de les accompagner. Je n'y compte guère, cependant, car j'ai tout lieu de croire qu'au dernier moment elle se jugera indispensable au château.

Quant à Mlle Olympe, impossible de la décider. Je m'y suis employée du mieux que j'ai pu, mais elle est inébranlable : « Je suis depuis trop longtemps retirée du monde... » m'a-t-elle répondu; mauvaise raison qu'elle allègue, mais que nous sommes obligés d'admettre.

Par contre, nous aurons M. Richard et sa sœur, ils partiront ensuite pour l'Algérie, où ils passeront l'hiver; mais, au printemps, ils reviendront à Plodeuc.

M. Richard a acheté la villa; je trouve qu'il aurait dû y rester complètement, et épouser Mlle Olympe. Je l'ai dit à cette dernière, elle a souri et m'a répondu qu'ils étaient trop vieux tous les deux. Qu'ils étaient heureux de s'être retrouvés et que leur affection serait le charme de leur vieillesse, mais qu'on ne fait pas renaitre le passé.

Moi, je crois qu'il n'y a pas d'âge pour le bonheur, et à leur place... mais je me tais... ils me diraient qu'on ne peut juger personne, si on n'a parcouru jusqu'au bout les mêmes phases et subi la très longue épreuve.

En quittant Trémaz, il me restait à remplir une bien douce tâche.

J'avais demandé à Paul de me laisser annoncer à ses parents nos nouvelles fiançailles.

Il avait hésité, et cette hésitation m'avait fait deviner que sa mère, témoin de son chagrin, m'en voulait considérablement.

Elle croyait sans doute, comme M. Richard, que tante m'avait tout appris; M. Richard était détrompé, mais il serait plus difficile de la convaincre, et c'était presque compréhensible.

Quant à M. Gautry, à demi paralysé, il ne survivait plus à lui-même que par l'intelligence restée très lucide.

J'arrivai chez eux une après-midi vers quatre heures. Ma tante et Paul étaient restés à l'hôtel. Je voulais entrer seule. Ils habitaient une modeste petite maison dans un faubourg. A mon coup de sonnette une servante vint m'ouvrir.

— Mme Gautry? demandai-je.

— C'est bien ici, mais Madame ne reçoit pas.

— Elle me recevrait si elle savait mon nom. Introduisez-moi.

Elle me prit pour une parente, et poussa une porte qui donnait dans un petit salon...

La fenêtre ouvrait sur le jardin, et j'aperçus, dans une voiture de malade, vieilli, impotent, M. Gautry que j'avais vu pour la dernière fois si bien portant, si vert encore.

Il lisait un journal qu'il tenait comme il le pouvait de ses mains à demi inertes.

Mais un faux mouvement fit tomber le journal, et comme il lui était impossible de le relever, il resta inactif d'esprit comme de corps.

« Bientôt, pensai-je, je lui ferai moi-même la lecture. »

J'en voulais un peu à sa femme de le laisser seul, mais je la vis qui se dirigeait vers lui, portant un plateau.

C'était l'heure de son repas, et elle le fit manger comme on fait manger un petit enfant.

Elle paraissait avoir oublié que je l'attendais. La servante s'en souvint et vint me prier d'attendre un instant. Madame était occupée.

— Asseyez-vous, me dit-elle, voulant être aimable.

— Je vous remercie, je ne suis nullement fatiguée.

Phrase banale qui remplaçait sur mes lèvres cette réponse :

« Je suis très émue, et il m'est impossible de me tenir en place. »

La servante sortit. Je regardais ce petit salon qui était loin de ressembler au salon vieux rose dont nous étions convenus ensemble jadis, et je me disais :

« Je ne changerai rien à ce mobilier, je le garderai tel qu'il est; en entrant chez eux, je pourrai leur apporter plus de bien-être, mais je n'y introduirai pas le luxe que permettrait

ma fortune, et je conserverai cette simplicité qu'ils ont volontairement et si dignement acceptée. »

Mme Gautry me surprit perdue dans mes pensées. Elle ne s'attendait pas à me voir, elle tressaillit de la tête aux pieds, et, se redressant, me dit :

— Mademoiselle, vous vous êtes sans doute méprise, et en entrant ici vous ne saviez pas chez qui vous veniez.

— Je vous demande pardon, madame, et, s'il y avait eu méprise de ma part, je serais sortie sans vous attendre, car, de cette fenêtre, d'où je vous ai vue, j'aurais compris mon erreur.

Elle alla fermer la fenêtre.

— Il ne faut pas que mon mari nous entende, dit-elle. Il pourrait reconnaître votre voix et toute émotion lui fait mal. Puisque vous l'avez vu, vous avez pu constater son état ; peut-être même n'ignorez-vous pas les événements qui ont amené cette attaque de paralysie.

Cette phrase contenait un reproche. Je le compris et je répondis :

— En effet, madame, je sais tout, mais je le sais depuis trop peu de temps, sans cela vous ne seriez pas seule à soigner votre cher malade et Paul...

Elle me regarda comme pour me défendre de parler de son fils.

Mais je n'y tins plus :

— Ah ! m'écriai-je, Paul a été moins dur que vous, il n'a jamais douté de ma complète igno-

rance de l'événement qui a amené la rupture de nos fiançailles, et quand, par un heureux concours de circonstances, j'ai tout appris et qu'il m'a été donné de le revoir, il a pardonné à ma tante et il me permet de venir prendre près de lui et près de vous la place qui devait être la mienne.

— Comment, vous savez tout, et vous consentez à épouser mon fils.

— Je ne consens pas, je demande.

— Nous sommes pauvres.

— J'aurais aimé moins Paul s'il eût agi autrement.

— Mon mari est malade et parfois difficile.

— Je vous aiderai à le soigner.

— Moi-même, aigrie par le malheur, il m'arrive d'être injuste.

— Nous vous rendrons si heureuse que vous oublierez les mauvais jours.

— Notre installation est modeste, notre vie mesquine; la maison est si petite qu'à peine y sommes-nous à l'aise.

— Le bonheur tient peu de place, et c'est en son nom que je vous demande l'hospitalité.

Sans doute elle n'avait plus d'objections à faire, car elle me tendit les bras :

« Ma fille », murmura-t-elle.

Elle alla préparer M. Gautry à me recevoir, mais ce ne fut pas long.

« Je me doutais bien qu'un jour elle revien-

drait d'elle-même, » a-t-il dit, et ce mot, qui me prouvait qu'il n'avait pas douté de moi me fit oublier les réticences de sa femme.

Une personne bien contente, c'est Adèle.

Comme M. Gautry, elle m'a dit :

« Je pensais bien que tout s'arrangerait. »

On va nous faire croire, à Paul et à moi, que nous sommes les seuls à avoir conspiré contre nous-mêmes.

Notre mariage se fera le plus tôt possible.

Nous abrégeons tout, tante soulève bien quelques difficultés, mais pas trop, et, pour se faire pardonner, elle fait tout ce que je veux.

Ah ! elle est pardonnée, toute pardonnée, et même il y a des moments où je la remercierais presque.

Sans doute il n'est pas douteux que le mariage de raison arrangé par elle eût bien tourné, et nous aurions fait bon ménage.

Mais je préfère que tout se soit passé ainsi

Vous, aussi, n'est-ce pas Paul ? car vous n'épouserez pas la petite pensionnaire que j'étais encore au mois de mai ; mais une femme qui sait parfaitement que le lien sacré et indissoluble du mariage ne l'engage pas seulement vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis des hommes, et qu'il lui faudra chaque jour apporter dans son intérieur ces vertus cachées qui vous y retiendront.

Elle sait aussi que vous lui rendrez la tâche

facile, et vous verrez qu'elle ne tremblera pas en plaçant sa main dans la vôtre.

Adieu, mon petit cahier, je te quitte pour toujours; ne m'en veux pas de mon ingratitude mais, tu sais, un confident suffit, et j'aurai Paul.

FIN

## **INDISPENSABLE DANS CHAQUE FAMILLE**

***Voulez-vous, chères lectrices, faire plaisir aux Fillettes, aux Jeunes Filles, aux Mères de famille, aux Lingères, aux Institutrices, aux Maîtresses de pension? : : : : : : : : :***

Rien ne pourra leur plaire davantage que notre

### **Album des Ouvrages de Dames n° 1 des PATRONS FRANÇAIS "ÉCHO"**

Cet Album de 100 pages, grand format, dont deux en couleurs, est le plus complet et le moins cher de tout ce qui a paru jusqu'à ce jour.

*Il se divise en quatre parties :*

La 1<sup>re</sup> partie traite de l'ameublement des diverses pièces d'un intérieur moderne, avec illustrations et descriptions de chacune d'elles.

La 2<sup>e</sup> partie est consacrée à la layette, au bébé et à la lingerie pour enfants.

La 3<sup>e</sup> partie est réservée aux Travaux de Dames, dont elle enseigne les premiers éléments, par des explications claires et précises accompagnées de dessins qui permettent de s'initier rapidement aux principaux points du filet, de broderie blanche, de broderie au passé, de broderie application sur tulle ou sur étoffe, de broderie rococo, de broderie Dauphine, de broderie à points coupés ou norvégienne, de broderie de soutache, de dentelle d'Irlande, de dentelle Renaissance, de tapisserie au crochet, de tricot, des différentes sortes de glands en fil et en laine, des franges muguet et franges nouées.

La 4<sup>e</sup> partie contient des modèles grandeur d'exécution pour la femme qui veut meubler son intérieur avec goût.

Franco par poste contre 5 fr. 50 -- Etranger, 6 fr.

### **L'Album des Ouvrages de Dames n° 2**

Alphabets et Monogrammes grandeur d'exécution. Il contient dans ses 108 pages grand format le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.* Franco par poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.

### **L'Album n° 3 de Broderie et Ouvrages de Dames DES PATRONS FRANÇAIS "ÉCHO"**

***Nombreux modèles grandeur d'exécution***

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. Franco par poste, 5 fr. 50 ; étranger, 6 francs.

Les Albums d'Ouvrages de Dames n° 1, 2 et 3 sont envoyés ensemble franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

*Bien indiquer le numéro de l'Album que l'on désire.*

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*) à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

# Le PETIT ÉCHO de la MODE

qui paraît le Mercredi sur 16, 18 ou 20 pages grand format

est le moins cher, le plus intéressant des grands journaux féminins. Ses trois millions de lectrices savent que ce journal les renseigne bien sur la mode, leur permet de s'habiller avec élégance et économie, grâce à ses *Patrons Français "ECHO"* sur mesure ou en pochettes, de coupe irréprochable et à des prix des plus avantageux. Le *Petit Echo*, par la variété et le goût de ses ouvrages de Dames, simples, pratiques et faciles à exécuter avec économie par ses dessins piqués, facilite la décoration du foyer et l'exécution des multiples modèles de lingerie, broderie, etc. Il soutient ses lectrices dans les moments pénibles ou difficiles par ses causeries philosophiques, les tient au courant des usages mondains par les conseils de sa haute expérience, les instruit par la variété des articles qu'il contient chaque semaine sur les soins médicaux, les œuvres littéraires, les voyages, l'économie domestique, le droit usuel, la graphologie, etc., etc. Ses romans, dus aux auteurs les meilleurs, apportent chaque semaine une distraction aussi saine qu'agréable et fort appréciée dans les familles. En outre, chaque numéro du *Petit Echo de la Mode* contient un **Bon-Prime** de la valeur du journal remboursable en marchandises.

O fr. 30 le Numéro ; O fr. 35 franco ; Étranger : O fr. 40.

	France :	Etranger :
Abonnements		
Un an . . . . .	14. »	17. »
Six mois . . . . .	7.50	9. »
Trois mois . . . . .	4. »	5. »
Deux mois . . . . .	2.75	3. »

Pour être au courant de la Mode, il faut s'abonner à

## La Véritable Mode Française de Paris

ou l'acheter le 1<sup>er</sup> de chaque mois chez son libraire. Ce journal de luxe spécial est le plus complet, le moins cher et le plus avantageux de tous les journaux de Mode.

LE PLUS COMPLET, parce qu'il contient plus de 100 modèles inédits et de bon goût, pour Dames et Enfants, d'une exécution facile.

LE MOINS CHER, parce qu'il ne coûte que 1 franc.

LE PLUS AVANTAGEUX, parce que chaque numéro contient :

1<sup>o</sup> Un bon remboursable de 0 fr. 50 ;

2<sup>o</sup> Le privilège de choisir, parmi tous les modèles inédits, des patrons-primés en pochettes à 1 fr. 25 franco ; étranger, 1 fr. 50.

La perfection de ses patrons sur mesures, dont la réputation est mondiale, donne aux couturières et aux Dames qui s'en servent l'assurance de toujours réussir la toilette qu'elles ont à exécuter.

C'est par ces constantes améliorations et inappréciables avantages que

## La Véritable Mode Française de Paris

est devenue le journal préféré et indispensable aux couturières et aux Dames qui veulent suivre la mode du jour de Paris.

Chaque numéro de 30 pages, sur papier de luxe, est vendu partout :

Le N<sup>o</sup>, 1 franc ; franco par poste, 1 fr. 10 ; Étranger, 1 fr. 25.

Abonnement : France et Colonies. Un an, 12 fr. 50 ; Étranger, 15 fr.

Adresser toutes les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>).

Les patrons de tous les modèles qui paraissent dans le *Petit Echo de la Mode*, la *Véritable Mode Française de Paris*, et les *Albums des Patrons Français "ECHO"*, existent en pochettes (taille 44 pour les Dames et à l'âge indiqué pour les Enfants), avec plan et explications, au prix de 1 fr. 25 franco chacun ; Étranger, 1 fr. 50.

Ces patrons, très précis et faciles à employer, sont les moins chers et ne craignent pas la comparaison avec ceux des marques les plus réputées.